L'AN
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE.

TOME PREMIER.

Dessiné par Pujos

Gravé par B. L. Henriquez

L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

Rêve s'il en fût jamais ;

SUIVI DE

L'HOMME DE FER,

SONGE.

Par L. S. MERCIER, ex-Député à la Convention nationale et au Corps législatif ; Membre de l'Institut national de France.

Le plaisir sans égal seroit de fonder la félicité publique.

NOUVELLE EDITION,

IMPRIMÉE SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LEPETIT jeune et GERARD, Libraires, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 44 ;

Et au Palais du Tribunat, Galeries de bois, n°. 223.

AN X.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/landeuxmillequat00merc_0

NOUVEAU DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Ce n'est pas sans une satisfaction intime, que je réimprime, au bout de vingt-huit années et pour la troisième fois, un *Rêve* qui a annoncé et préparé la révolution française (*a*).

Sans doute plusieurs écrivains l'avoient pressentie; mais sans accorder à J. J. Rousseau, à Voltaire et à d'autres beaucoup plus qu'ils ne méritent, pour quelques lignes vagues ou insignifiantes, il faut savoir avant tout, que le gouvernement républicain fut sur le point de s'établir en France dès 1621. Le parti protestant en avoit

(*a*) La première édition date de 1771, sous le règne du chancelier Maupeou. En 1781, je donnai les premiers volumes du Tableau de Paris, et je dis à Lenoir l'inquisiteur : *Ne cherchez plus l'auteur, c'est moi.*

dressé le plan à la Rochelle, le 10 mai; tout le royaume étoit partagé en huit cercles; le duc de Bouillon étoit désigné pour commandant général des armées. On a trop affecté, de nos jours, de dissimuler ce fait historique.

Sans forcer le sens, et d'une manière claire et précise, j'ai mis au jour et sans équivoque, une *prédiction* qui embrassoit tous les changemens possibles, depuis la destruction des parlemens, de la noblesse et du clergé, jusqu'à l'adoption du chapeau rond.

Jamais prédiction, j'ose le dire, ne fut plus voisine de l'événement, et ne fut en même-temps plus détaillée sur l'étonnante série de toutes les métamorphoses particulières. Je suis donc le véritable prophète de la révolution, et je le dis sans orgueil; la providence ménage à chaque auteur dans ce bas monde une bonne fortune;

et pourquoi avoir attribué à des écrivains peu prononcés ou antérieurs, ce qui m'appartenoit ouvertement et si récemment.

Au milieu de cette révolution, que j'appelois dans toute la candeur de mon ame et la rectitude de mon esprit, il y a eu d'autres révolutions terribles et sanglantes qu'il m'étoit bien impossible de prévoir (*b*); car, comment imaginer qu'une poignée de scélérats ineptes et féroces, étrangers à la première et courageuse explosion, domineroient tout-à-coup une nation éclairée; qu'elle se tairoit dix-huit mois devant eux; qu'ils mettroient la terreur, la violence et le sang au rang

(*b*) Tandis que tous les livres, toutes les histoires, roulent sur l'écroulement des institutions humaines, nous ne consentons pas, nous, à en être pour notre part les impassibles témoins; il faudroit que les coups du sort et les coups de la fortune s'arrêtassent lors de notre traversée dans ce monde.

des élémens politiques, et que pendant près de deux années, la masse nationale obéiroit à cet incroyable gouvernement, qui détruisoit les individus comme les cités, et les cités comme les individus.

C'est à la nation entière à gémir de son apathie et de sa propre foiblesse ; tous les braves alors étoient dans les armées ou dans les prisons ; le reste n'étoit plus qu'un composé d'hommes timides, de femmes et d'enfans ; ils étoient courbés sous la peur, dira-t-on ; soit : mais où est la peur, là aussi est la honte, dit un ancien !

Quiconque ne distinguera pas les profanateurs de la révolution de ses sages et paisibles auteurs, qu'il ferme mon livre, il n'est pas fait pour le lire ! Quiconque ne distinguera pas les époques et confondra les temps, les lieux et les personnes, ne saura jamais

l'histoire de ces mémorables journées.

Epouvanté le premier de ces excès monstrueux, de ces forfaits inutiles, j'assigne aux *massacres de septembre* une révolution qui détruisit de fond en comble celle que j'avois prédite et chérie. Dès que je vis le sang couler, je reculai en arrière avec frémissement, et je m'écriai : Non, ce n'est point là ma prophétie, les monstres l'ont éloignée ; et elle s'enfonce dans l'abîme des temps !

Et ce n'étoit plus la révolution qui marchoit, celle qui étoit due aux vainqueurs de la Bastille, aux vainqueurs du 10 Août, aux écrits des philosophes ! c'étoit l'anarchie ! c'étoit l'impiété ! c'étoit l'avarice sans bornes ! c'étoit l'oubli de tout ce qui distingue l'homme de la bête féroce ! Je ne reconnoissois plus les premières phalanges qui marchèrent à la destruction de la Bastille.

Qui amena dans l'enceinte où je siégeois à côté de Condorcet et de Vergniaud, qui nous amena Marat, Danton, Robespierre, Collot-d'Herbois et tous ces autres barbares, qui servirent si bien l'Angleterre et la coalition des rois ? Eux seuls flattèrent, encouragèrent les *sections de Paris* qui, rebelles, vinrent assiéger tant de fois la Convention nationale; eux seuls apprirent aux Parisiens à méconnoître tout le prix du dépôt qui leur étoit confié. Paris, qui avoit fait la révolution du 14 Juillet, la gâta et la rendit odieuse, à la voix de quelques orateurs démagogues, d'autant plus cupides qu'ils sortoient de la fange et de l'obscurité (*c*).

(*c*) Je les signalai dès le troisième jour de mon arrivée à la Convention nationale, par une lettre qui fut rendue publique après le 31 mai, et que je ne désavouai pas, quoiqu'ils fussent tout-puissans. Cette lettre est curieuse et prophétique.

Plagiaires de toutes nos idées, ils volèrent les pages de nos écrits philosophiques, mais pour les dénaturer, pour les criminaliser ; et c'est par eux, par eux seuls, que la révolution, pure, intacte dans son origine, est devenue une furie ceinte de serpens, armée de torches et de poignards.

Autrefois notre sagesse a dicté les premières phrases qu'ils ne savoient pas écrire, a guidé leurs premiers pas : ils écoutoient nos leçons, ils apprenoient de nous à miner les trônes, à combattre le fanatisme des prêtres, les attentats des rois, à ridiculiser les grands, ces hommes hautains, à rabaisser leur orgueil ; mais quand, élevés d'un pouce de terre, la soif de la domination et du sang les eut abrutis, notre sagesse est devenue folie ; c'est dans l'idiome de la fureur et de la vengeance qu'ils ont traduit nos axiomes ; bref, ils ne s'emparèrent

de nos ouvrages que pour tâcher de nous rendre les apologistes de leurs excès (*d*). Mais nous, nous sommes

---

(*d*) Qu'ils sont plaisans ceux qui s'intitulent sans façon les fondateurs de la République ! A les entendre, le Contrat social, les écrits des autres philosophes, les bras des vainqueurs de la Bastille, le courage des Français, le mouvement universel, tout leur appartient : la révolution est leur ouvrage. Oh ! c'est bien pis que la mouche du coche ; eux, ils ont créé le coche avec tout son attirail.

Mais ils ne sont pas si plaisans, les autres qui vous disent tranquillement qu'il n'y avoit qu'eux pour gouverner les hommes, qu'il n'y a plus de gouvernement dès qu'il n'est plus organisé par leur Minerve ; que l'ancien comité de salut public, c'étoit-là ce qu'il falloit pour bien régir la France ! Et en effet, comme il a focré, excédé et épuisé tous les moyens en hommes, en finances, en bestiaux ; qu'il a négligé les reproductions de toute espèce ; qu'il avoit pour lui la loi du maximum, les réquisitions, la mère louve (dite la société des Jacobins), l'assignat dans sa verte jeunesse, Cambon, la guillotine et les proconsuls ; le beau miracle d'avoir eu alors de la force et du courage !

D'autres enfin ont la confiance de vous certifier que c'est leur voix qui arrête tout court la contre-

restés à la même température de liberté, et les héros du crime changeant de masque, ont tourné vingt fois autour de nous sans nous émouvoir, ni faire dévier notre plume. Notre nom honoré ailleurs n'a reçu

---

révolution ; que c'est leur motion d'ordre qui comprime les contre-révolutionnaires ; que sans leur génie qui veille, c'en seroit fait de la liberté ; qu'elle n'a plus d'adorateurs, et que si le vaisseau de la République marche encore, c'est qu'ils ne s'endorment point, car ils connoissent les lieux et la boussole !

Laquelle de ces trois espèces d'hommes est la plus fâcheuse à rencontrer ? Eh bien ! je les entends quelquefois tous trois dans l'espace d'un quart-d'heure, et ce seroit pour moi une comédie divertissante, s'il étoit permis de rire encore.

Une révolution en France étoit inévitable vers la fin du dix-huitième siècle. La nôtre n'a point eu de chefs ; elle a été l'ouvrage de tous : les résistances ont accru son volume ; elle se soutient par son poids, et elle se soutiendra au milieu des orateurs contraires, par le grand et profond intérêt national, comparable à la masse entière des eaux de l'océan qui se balance, s'agite, mugit, repousse tout corps étranger sur ses rivages, et se maintient majestueusement dans ses limites.

d'outrages que de leur bouche impure ; c'est que nous n'ayant jamais flatté ni les rois ni le peuple, et n'ayant d'autre intérêt que celui de la patrie, ils ont constamment deviné que notre républicanisme les repoussoit avec horreur.

Et qu'étoit, après tout, leur talent? Celui de parodier éternellement la fameuse harangue de César : *Toi, tu coucheras dans le lit que tu convoites ; et toi, tu boiras le vin de la cave où tu as rangé les bouteilles.*

Quand le menteur étoit à la tribune et le crime dans le fauteuil, que Robespierre étoit le seul orateur qui avoit le droit de se faire entendre, il comparoit, il osoit comparer ses complices sanguinocrates aux Romains ; et moi les apostrophant, je leur criai de toutes mes forces : *Non, vous n'êtes pas des Romains.* La sonnette de Collot-d'Herbois, furieuse, s'agitoit

sur ma tête, quand j'ajoutois : *Et vous êtes l'ignorance personnifiée !* Infatigables anarchistes, jamais ma voix ne s'est mêlée un instant à la vôtre ; j'étois votre antipode, car j'habitai constamment un pôle opposé ! vous avez inventé le mot fédéraliste pour nous perdre. La honte en a rejailli sur vous ; elle sera éternelle.

Aujourd'hui qu'après nos généreux efforts il y a un gouvernement légal, que la victoire vole dans toutes les contrées et qu'elle ne découvre ni de près ni de loin des échafauds, ils frémissent au seul nom de gouvernement. Les sicophantes ! ils voudroient s'attribuer le succès de nos armes triomphantes, se dire les auteurs de la grandeur et de la majesté de la République, qu'ils ont flétrie dans son origine ; ils osent prendre le titre de républicains, ces démagogues fan-

geux, qui, dans le désespoir de l'impuissance, rêvent qu'ils sont réassis au tribunal révolutionnaire, qu'ils imposturent de nouveau à la tribune, qu'ils égorgent encore les écrivains philosophes; je leur crierai, avec la même force et vérité : *Non, vous n'êtes pas républicains !*

Qu'est-ce qu'un franc républicain? C'est un citoyen qui ne voit que des égaux dans ses semblables, et qui ne connoît au-dessus de lui que la loi et ses organes, quand ils sont en fonctions. L'empire d'une bonne constitution, voilà la liberté; le droit de la plier à sa volonté, voilà l'aristocratie; la faculté de la rendre muette, voilà le despotisme; le pouvoir de la troubler, voilà l'anarchie.

Une grande révolution n'est autre chose qu'un rappel général à l'ordre, un retour éclatant aux vrais, aux grands principes, qui seuls peuvent

honorer l'homme et le rendre heureux.

Un roi d'Egypte donnoit audience aux ambassadeurs. Il lui prit fantaisie de s'enquérir d'eux des principes fondamentaux de leurs républiques respectives. Quand ce fut le tour de l'envoyé d'Athènes, il dit : *Chez nous on ne permet pas aux riches d'être puissans, aux pauvres d'être oisifs, et à ceux qui gouvernent d'être ignorans.*

Qu'est-ce qu'un roi? Le plus ridicule ouvrage de l'homme en société ; et un roi héréditaire, c'est le dernier terme de la démence humaine (*e*). Lorsque dans la génération suivante, on écrira l'histoire de notre République, telle que j'en conçois la forme

---

(*e*) Voyez *mes portraits des rois de France ;* comme j'ai diminué leur taille et combien j'ai écarté d'illusions!

perfectionnée, on la commencera à-peu-près dans le style des contes des Fées... *Il y avoit autrefois des rois ;* et les enfans demanderont qu'est-ce qu'un roi? Il n'y aura alors que quelques érudits qui pourront satisfaire à leur question.

L'inviolabilité des rois et leur trône héréditaire sont donc des absurdités si révoltantes, que la raison qui sourit aux lumières nouvelles ne conçoit plus que des hommes se soient soumis à de pareilles erreurs.

Les démagogues, les antipodes des républicains, se taisent depuis peu ; ils cherchent à caresser et à tromper le gouvernement ; mais le vrai républicain veut que la force publique de la nation soit constamment représentée par le gouvernement ; car autrement, point de repos public, point de gloire, point de félicité.

Gouvernement, sois fort ; et alors

tout sera fort, grand, généreux, par toi et avec toi.

Les hypocrites ! ils balbutient constitution, mais ils sous-entendent perpétuellement la constitution anarchique de 1793 ; ils voudroient faire reculer le char de la révolution, dût-il repasser sur les membres mutilés de la patrie souffrante. Misérables ! qui usurpez insolemment le titre d'*hommes libres*, est-ce à vous de parler patriotisme? Vous méconnoissez la volonté générale de la nation, manifestée dans la constitution de l'an 3, puisque vous ne cherchez aujourd'hui qu'à ressusciter la violence, qu'à envahir l'opinion du peuple tant de fois trompé et perverti par vos déclamations insensées. Mais si ma voix est faite pour être entendue, elle le sera, et du peuple même ; j'ai en main *la hache de Phocion*, je la lèverai, je couperai en morceaux le *babouvisme*

qui tend la main au *royalisme*, et les tronçons du monstre accouplé ne pourront jamais se rejoindre.

Dans une république, le magistrat ne doit rien passer au peuple, ni le peuple à ses magistrats : une juste estime, une noble fierté et la bonté sont les caractères distinctifs de l'homme libre ; mais il faut y ajouter la surveillance inexorable. Toutes les lois doivent être de rigueur, parce qu'elles doivent toutes être bonnes, et qu'on ne doit en supposer aucunes de mauvaises.

Combien cela est nécessaire, surtout tandis que le démon de la guerre rugit en Europe, et que tous les potentats, jaloux de retenir leur féroce domination, et se coalisant entre eux pour tenir à la chaîne l'espèce humaine, conspirent contre la nation qui a donné à l'univers le rapide signal de la liberté !

Ils

Ils conspirent vainement, ces rois tout étonnés de voir le sceptre, le bâton, le knout, dont ils oppriment leurs soldats et sujets, échapper enfin de leurs mains; ils conspirent vainement ! Le temps des priviléges est passé; et c'est pour maintenir leur odieux privilége, c'est pour mettre la naissance en place de la vertu, et les parchemins au lieu de travail, que quelques hommes hautains s'étoient séparés de leurs semblables, et veulent exercer aujourd'hui leur insolente vengeance ! Oui, c'est la guerre pour les priviléges qui a embrasé toute l'Europe; mais comme ils offensent manifestement la raison humaine, quelle est donc la force qui puisse faire taire la raison humaine ?

Enfermez un seul tonneau de poudre fulminante au centre du globe; plus la pression sera forte, plus l'explosion sera terrible. Il en est de

même *des droits de l'homme*, quand on prétend les anéantir ; ils sont reconnus, c'est dire, en d'autres termes, que leur triomphe est désormais assuré pour tous les temps et pour tous les lieux.

Je jure que je n'ai point abandonné la cause publique, à aucune époque ; que j'ai fait enfin pour la liberté nationale tout ce qui étoit en mon pouvoir (*f*).

(*f*) En septembre 1789, j'ai mis mon nom au fameux journal intitulé : *Annales Patriotiques et Littéraires ;* elles ont alors décidé en faveur de la révolution une foule d'esprits incertains (et je leur en rends graces) qui ont cru à mon bon sens et à ma probité. Ce journal a été, dans l'origine, le soufflet de forge de nos armées naissantes ; et si Carra m'eût cru, il ne seroit point tombé dans l'exagération et dans l'extravagance, et il eût réformé son style souvent grossier ; mais il s'estimoit plus penseur et meilleur écrivain que moi ; il imprima au journal un esprit de fureur qui me fit le désavouer. Carra est mort sur l'échafaud, et par ceux-là mêmes dont il étoit le disciple et l'organe. Je dois respecter ses er-

Je m'honorerai toujours d'avoir porté les fers de la tyrannie décemvirale; j'ai rédigé en partie, et j'ai signé la protestation solemnelle contre le 31 mai; et si, au lieu de 73, trois cents de mes collègues, plus éclairés ou plus courageux, l'eussent signée, la France n'eût pas été couverte de prisons et d'échafauds; et, à cette époque déshonorée à ses propres yeux, la Convention nationale n'auroit pas un si grand compte à rendre à la postérité.

Proscrit, enchaîné, lié à la planche de la guillotine (*g*), menacé dans les cachots (*h*), paralysé enfin pendant

---

reurs et sa mémoire. S'il fut ambitieux, s'il fut séduit, s'il se vendit au roi de Prusse, comme j'avois cessé de le voir et de lui parler, que nos noms seuls, par une fatalité inconcevable, se marioient sur une feuille, c'est à l'histoire qu'il appartient de lui assigner sa place.

(*g*) La mort étonne moins qu'une honteuse vie.

(*h*) Nous vîmes les apprêts de notre mort aux

près de deux années, il m'a été impossible d'élever souvent la voix; cette immense lacune a tué mes forces, et puis le sort a déterminé ma sortie (*i*) au moment où j'avois préparé plusieurs travaux utiles, et où j'avois dompté une sorte de timidité physique qui n'est point dans mon ame (*k*).

Bénédictins Anglais, dans la nuit du 9 au 10 thermidor; on y avoit transféré à dessein les 73 représentans du peuple. La *Commune de Paris* avoit tout disposé pour nous faire égorger. On vint, les sabres nus, nous reconnoître dans nos chambres; le *tocsin* sonnoit; nous restâmes dans cette douloureuse anxiété jusqu'au lendemain, où nous vîmes la dalle des latrines enlevée et qui devoit sceller notre tombeau, et nous apprîmes très-tard la chûte de nos tyrans; et les *comités* de la Convention nationale nous retinrent encore prisonniers trois à quatre mois : à moi le burin de l'histoire !

(*i*) 15 germinal, an 5.

(*k*) En 1790, je fis représenter à Paris le drame intitulé : *Jean Hennuyer*, évêque de Lizieux, qui prêtoit à des allusions terribles contre la cour; la cour par-dessous main paya le directeur du spectacle,

J'ai aimé la révolution, mais j'ai détesté les moyens inutiles et sanglans dont se sont servis, dans une aveugle férocité, plusieurs de mes collègues, venus quand les grands coups étoient portés. Ils ont lu dans mes regards la juste et profonde aversion qu'ils m'inspiroient ; voilà pourquoi ils ont voulu me flétrir du titre odieux de *royaliste ;* mais témoin, acteur et victime de tous ces grands événemens, j'amasse en paix ce qui pourra peut-être servir de matériaux à un *Tacite* ou à un *Salluste*, qui ne sont pas encore nés. En attendant, je puis

---

acheta son silence, et la pièce fut interrompue au milieu du plus grand succès. Chénier, dans son *Charles IX* et son *Fénelon*, a mis à profit beaucoup de mes intentions dramatiques ; la marche de Fénelon est à-peu-près celle de ma pièce. Mais je me réjouis d'avoir donné lieu à la sienne : qu'on se rappelle la préface de *la destruction de la ligue ;* elle reproche à la ligue et à la France de ne s'être pas républicanisées dans une circonstance opportune.

dire à tous : regardez à mes mains ; il n'y a ni une tache de sang dessus, ni une obole dedans.

Résumons : Les crimes de la révolution française sont l'ouvrage de l'étranger, de son or corrupteur et des méchans qui ont mêlé leur caractère cruel ou avide à une régénération qui pouvoit s'opérer sans l'intervention des geoliers et des bourreaux. Tout dépend de l'homme, car la loi n'est qu'un parchemin ; les méchans pervertissent les meilleures lois, tandis que les bons adoucissent les plus mauvaises ; tout gît dans l'exécution.

Voyez comme la république marche avec grandeur et sans effusion de sang, depuis la constitution de l'an 3 (*l*).

(*l*) J'aurois voulu dater et marquer l'ère républicaine du jour de l'acceptation de la constitution de 95 ; mais si l'on prétend que ce seroit inconstitutionnel, cela ne seroit pas du moins irraisonnable. Tout en obéissant à l'article, je garderai mon opinion et ne croirai jamais

Il en eût été de même auparavant, si le gouvernail eût été entre les mains

---

à l'existence de la République, lorsqu'une minorité factieuse que la journée du 31 mai avoit mise en possession de faire toutes les lois, en promulgua de si absurdes, de si cruelles, de si anarchiques, et rencontra parmi les Français tant de complices, tant de bourreaux, tant d'hommes lâchement courbés par la peur, témoins impassibles et muets du massacre journalier des amis de l'ordre et de la justice; spectacle plus épouvantable pour l'œil d'un philosophe, que la dissolution physique d'un monde!

J'aurai ma chronologie; j'appellerai toujours Robespierre Louis XVII; et au premier anniversaire de la mort de Capet, j'ai vu (croyez-m'en), j'ai vu son ombre planer sur Paris, sur la cité sanglante; et de là jetant un regard sur la France couverte de bastilles et d'échafauds, j'ai entendu son ombre s'écrier avant de disparoître : JE SUIS VENGÉ, ROBESPIERRE EST MON SUCCESSEUR.

Enfin, j'en appelle à l'histoire, et je ne doute pas qu'un jour elle ne comprendra point dans nos années républicaines, celles de l'infâme régime révolutionnaire : les ordonnateurs des affreuses boucheries de Fouquier-Tainville oser se dire républicains!

Mais nous avions nos soldats, leur dévouement, leur courage héroïque. J'ai lu dans l'histoire de l'église, qu'il y avoit eu l'église souffrante, l'église militante,

de législateurs probes et sensés. La République n'avoit pas besoin de ces scènes sanglantes ; elle s'avançoit d'elle-même par sa propre majesté ; elle eût soumis tous les cœurs et tous les esprits : mais enfin les grandes calamités sont passagères. Si la révolution a précipité dans le tombeau les bons, elle y a précipité aussi beaucoup de méchans, et la justice divine et celle humaine n'ont pas encore prononcé la dernière sentence. Les Caïns de leurs frères ! ils sont tous marqués au front ! le temps ! le temps ! c'est l'inévitable puissance ; mais il ne faut plus voir, s'il est possible, que le

---

l'église triomphante ; eh bien ! ce que l'historien pourra faire de mieux, et par respect pour nos braves guerriers, ce sera d'appeler les trois premières années la RÉPUBLIQUE SOUFFRANTE. L'épithète est foible assurément pour peindre l'hémorragie du corps politique ; mais avec cet amendement, je pourrai corriger ma chronologie.

succès d'une régénération qui influera d'une manière bien plus sensible encore sur la race future. Sans doute que nous avons eu des choses déplorables à souffrir ; il y a eu défaut ou lacune de courage dans le plus grand nombre des Français (nos braves soldats excepté) ; l'or a travaillé dans toutes les classes des ames viles et d'autres abusées. Quoi qu'il en soit, les maladies morales ont aussi leur terme, et en politique le jour d'hier est un cadavre.

Voyons le présent qui s'améliore (*m*).

(*m*) La machine politique ressemble à certains égards à la machine animale. Marche-t-elle ? admirez son mouvement, ne dissertez point, contemplez. Gardez-vous sur-tout de l'interrompre, c'est-à-dire, d'y faire entrer la crainte, l'effroi, les soupçons exagérés ; vous anéantiriez ou (ce qui est presque la même chose) vous ralentiriez une action quelconque et qui doit être grandement ménagée.

Et pour suivre la comparaison, s'il y avoit maladie, avec quel respect ne devriez-vous pas alors entretenir

Dans dix ans seulement nous commencerons à voir un changement si considérable, qu'on ne pourra plus

---

le mouvement vital? car pour peu qu'il existe, il peut se ranimer et reprendre toute sa force. C'est le temps qui consolide l'acte le plus foible.

L'on pourroit donc en politique se contenter de l'expérience; elle répond à tout. Déchirer les voiles n'est point faire aller les principaux ressorts. L'anatomie effraie l'œil, mais elle ne remonte point aux principes de vie. C'est le principe qu'il ne faut point trop vouloir expliquer, et qu'on ne doit point attaquer. La machine va : point de réponse à ces mots.

Les forces mouvantes des Etats doivent, comme toutes celles qui sortent de la main des hommes, subir la loi rigoureuse des frottemens. N'ôtez point à leurs actions ce qu'elles peuvent avoir de magique. Laissez là vos calculs et entretenez le mouvement. C'est en commandant un contrôle déplacé, un examen litigieux, que vous ordonneriez peut-être leur cessation absolue.

Tout gouvernement a sa magie. L'homme debout qui marche et qui court, offre quelque chose d'incompréhensible. Eh bien! le mécanisme d'une grande société n'est pas moins étonnant. La machine va aujourd'hui, elle ira demain, après-demain, si des mains imprudentes, sous prétexte de rectifier les rouages, ne les brisent point.

croire déjà que certaines erreurs ont existé. Le frontispice du 19e siècle sera, *plus de trônes.*

Lecteurs, voyez, comme moi, dans l'avenir tous les biens que la révolution va produire ! elle a terrassé une foule d'institutions vicieuses et déshonorantes, qui attaquoient la dignité et le repos de l'homme ; elle lui a restitué cette noblesse, cette grandeur, cette énergie, attributs de sa nature ; elle a enfanté *Bonaparte* et ses émules de gloire ; elle a fait fuir l'aigle du capitole et l'aigle des Germains, et va de proche en proche régénérer les gouvernemens arbitraires ou insolens ; elle a déjà relâché beaucoup de chaînes chez tous les sujets des despotes européens, et va punir bientôt dans l'odieux gouvernement britannique, les perturbateurs du monde ; elle mettra un terme à leur système de corruption ; enfin, elle

fera éclore des républiques ou des gouvernemens représentatifs sur tous les points où s'agitent douloureusement des maîtres féroces et des esclaves.

P. S. Comme la malice et la malveillance pourroient insinuer que j'ai glissé dans cet ouvrage plusieurs phrases nouvelles, et que j'aurois fait ainsi la prédiction après l'événement, j'atteste que j'ai réimprimé ces *trois volumes* sans en retrancher un seul mot, sans y ajouter un seul mot, sans déranger une virgule, tels enfin qu'ils ont paru en mars 1786. L'expédition en Egypte s'y trouve mot pour mot, ainsi que le culte des Théophilantropes, et une foule d'autres choses qui se sont réalisées depuis, à mon grand et propre étonnement.

Paris, 21 *fructidor*, *an 6.*

ÉPITRE

DÉDICATOIRE

A L'ANNÉE

DEUX MILLE

QUATRE CENT QUARANTE.

Auguste et respectable Année, qui dois amener la félicité sur la terre; toi, hélas! que je n'ai vue qu'en songe, quand tu viendras à jaillir du sein de l'éternité, ceux qui verront ton soleil fouleront aux pieds mes cendres et celles de trente générations, successivement éteintes et disparues dans le profond abîme de la mort. Les rois qui sont aujourd'hui assis sur des trônes, ne seront plus, leur postérité ne sera plus : et toi, tu jugeras et ces monarques décédés et les écrivains qui vivoient soumis à leur puissance. Les noms des amis, des défenseurs de l'humanité brilleront,

honorés ; leur gloire sera pure et radieuse. Mais cette vile populace de rois qui auront, en tout sens, tourmenté l'espèce humaine, plus enfoncés encore dans l'oubli que dans la région des morts, n'échapperont à l'opprobre qu'à la faveur du néant.

La pensée survit à l'homme ; et voilà son plus glorieux appanage ! La pensée s'élève de son tombeau, prend un corps durable, immortel (*a*) ; et tandis que les tonnerres du despotisme tombent et s'éteignent, la plume d'un écrivain franchit

---

(*a*) C'est sur les principes mêmes sur lesquels on raisonne, c'est avec des matériaux accumulés à l'aide de vingt siècles, que tant de réflexions éparses, le génie va faire jaillir une idée neuve et profonde. Les charlatans en politique veulent tout faire avec rien ; l'homme d'État qui sait combien chaque expérience a son prix, tire du chaos de l'histoire, ainsi que de l'étude contentieuse de la morale et de la physique, le trait hardi et lumineux qui fera naître dans l'esprit des hommes, l'ordre, la clarté et la perfection des lois. Alors la vérité, transmise comme l'erreur l'a été pendant tant de siècles, passera du sein du législateur dans l'ame de ses contemporains, qui ne pourront se refuser à la reconnoissance.

l'intervalle des temps, absout ou punit les maîtres de l'univers.

J'ai usé de l'empire que j'ai reçu en naissant ; j'ai cité devant ma raison solitaire les lois, les abus, les coutumes du pays où je vivois inconnu et obscur. J'ai connu cette haine vertueuse que l'être sensible doit à l'oppresseur (*b*) ; j'ai détesté la tyrannie, je l'ai flétrie, je l'ai combattue avec les forces qui étoient en mon pouvoir. Mais, auguste et respectable Année, j'ai eu beau, en te contemplant, élever, enflammer mes idées, elles ne seront peut-être à tes yeux que des idées

---

(*b*) On demandera si un écrivain peut avoir de la passion. La vertu n'exclut pas la passion. Il y en avoit dans Caton contre César ; dans Cicéron contre Antoine; dans Sully contre les déprédateurs publics; mais cette passion étoit inévitable, elle étoit même légitime. Il y a une sainte colère, disent les théologiens, il y a une vertueuse indignation, une indignation patriotique, et qu'il faut développer pour l'intérêt général. Ceux mêmes alors qui excèdent les bornes, ne paroissent pas si répréhensibles que les esprits lâches ou timides, qui maîtrisent cette véhémence par crainte ou pour leur intérêt particulier.

de servitude. Pardonne ! le génie de mon siècle me presse et m'environne ; la stupeur règne ; le calme de ma patrie ressemble à celui des tombeaux. Autour de moi, que de cadavres colorés qui parlent, qui marchent, et chez qui le principe actif de la vie n'a jamais poussé le moindre rejeton ! Déjà même la voie de la philosophie, lasse et découragée, a perdu de sa force ; elle crie au milieu des hommes, comme au sein d'un immense désert.

Oh ! si je pouvois partager le temps de mon existence en deux portions, comme je descendrois à l'instant même au cercueil ! comme je perdrois avec joie l'aspect de mes tristes, de mes malheureux contemporains, pour aller me réveiller au milieu de ces jours purs que tu dois faire éclore, sous ce ciel fortuné, où l'homme aura repris son courage, sa liberté, son indépendance et ses vertus (*c*) ! Que ne

(*c*) Sénèque dit quelque part, il faudroit être fou, pour être fâché de n'être pas venu au monde mille ans plutôt : on le seroit de même, ajoute-t-il, puis-je

puis-je te voir autrement qu'en songe ; Année si désirée et que mes vœux appellent ! Hâte-toi, viens éclairer le bonheur

---

si l'on souhaitoit d'y venir mille ans plus tard. Nous avouons que nous sommes fous de cette manière. Nous voudrions que l'instant de notre naissance eût été marqué dans cinq à six cents ans, parce qu'il y a à présumer que les arts consolateurs iront en se perfectionnant, que l'imprimerie qui ne fait que de naître, et qui a déjà produit un très-grand bien, achevera d'éclairer l'univers et d'enseigner aux hommes leurs véritables intérêts.

C'est en vain que l'on voudroit éteindre aujourd'hui le flambeau de la philosophie ; le fanal est allumé et domine l'Europe : le vent du despotisme, en courbant la flamme, ne peut que l'attiser et lui donner un éclat plus vif et plus brillant. Si l'on étouffe une voix, vingt autres toutes prêtes réclameront plus hautement les droits de l'homme. Les dominateurs des nations n'ont plus d'autre parti à prendre que celui d'être justes. S'ils ne le sont pas, ils verront, de leur vivant, leurs iniquités gravées sur des tables d'airain. Que fait leur tonnerre ? il écrase, il tue. La foudre de l'écrivain vertueux laisse la vie, et la dévoue à la honte et à l'indignation publique. D'un bout de l'univers à l'autre, la vérité criera : *Tel homme est un oppresseur et l'ennemi des hommes !* Alors les syllabes qui composent

du monde (*d*)! Mais, que dis-je? délivré des prestiges d'un sommeil favorable,

---

son nom seront une injure; dès qu'il sera prononcé en toute langue, ce nom rendra un son odieux. L'homme a connu ses droits; il a su distinguer ses bienfaiteurs de ses tyrans. Le règne du mensonge est passé. L'homme sait honorer aujourd'hui le laboureur, le commerçant, le naturaliste, le chantre de la vertu, le moraliste, tout ce qui forme enfin et ce qui embellit la société. Il déteste l'oisif adulateur, habitant des cours; il marque du doigt les Narcisses, les tyrans de la pensée, et ceux qui prennent le masque de la religion pour la déshonorer; enfin, ce qui augmente la force légitime de cette philosophie qui étincelle d'un bout de l'Europe à l'autre, c'est que les connoissances des écrivains sont détaillées aujourd'hui à l'usage de tous les individus de la société.

(*d*) Quelle science doit le plus intéresser l'esprit de l'homme, que la politique! Cette auguste science qui, ayant pour objet le bonheur d'une nation entière, fait d'un vaste État une grande machine bien montée, bien organisée, et de tous les citoyens un corps animé, souple et vivant.

Ces profondes spéculations sont faites pour les génies supérieurs; elles surpassent toutes les autres par leur utilité particulière et immédiate. Plusieurs

je crains, hélas! je crains plutôt que ton soleil ne vienne un jour à luire triste-

---

sciences sont de pure curiosité ; la politique est la véritable science du citoyen. Combien il doit lui être glorieux de s'occuper de la félicité nationale, et d'embrasser dans son sein agrandi, l'intérêt de la patrie et celui de l'humanité entière!

On a voulu que *les hommes en place* n'eussent plus à songer aux besoins de la vie ; on leur a assigné une subsistance honnête, afin que, tout entiers à des besoins plus nobles, ils ne connussent plus que le desir de la gloire, de cette gloire immortelle qui accompagnera les noms de ceux qui auront su faire régner l'ordre et la paix parmi les hommes, donner aux arts et aux sciences leur développement, aux belles actions leur récompense, et conduire une nation par des moyens souples, ingénieusement combinés ; car dès que le coursier se cabre, c'est que l'écuyer est mal-habile.

Nous devons le répéter; les calculs astronomiques, les systêmes superbes sur la formation de l'univers, sont le luxe de l'esprit humain; mais ces brillantes spéculations, étrangères à l'ordre public, à la stabilité des lois, ou à leur réformation, ne rendent pas les citoyens plus heureux, et ne veillent point à ce qu'il y a de plus important, à la prospérité des États.

Ne pourroit-on pas comparer en ce moment la na-

ment sur un informe amas de cendres et de ruines.

---

tion françoise (qui semble abandonner l'étude *du droit des gens*, la réformation *des lois civiles*, pour des expériences physiques, chimiques, pour des voyages aëriens, etc.), ne pourroit-on pas la comparer, dis-je, à l'astrologue de la fable, qui en regardant aux cieux, et ne regardant point à terre, se laissa cheoir au fond d'un puits? Le précipice est sous nos pas : ce n'est point encore le jour des curiosités. La science nécessaire est trop négligée; qui donc nous a détournés de la véritable et importante étude qu'on avoit commencée?

AVANT-PROPOS.

DÉSIRER que tout soit bien, tel est le vœu du philosophe. J'entends par ce mot, dont on a sans doute abusé, l'être vertueux et sensible qui veut fortement le bonheur général, parce qu'il a des idées précises d'ordre et d'harmonie. Le mal fatigue les regards du sage, il s'en plaint; on soupçonne qu'il a de l'humeur; on a tort. Le sage sait que le mal abonde sur la terre; mais en même temps il a toujours présente à l'esprit cette perfection si belle et si touchante, qui peut et qui doit même être l'ouvrage de l'homme raisonnable.

En effet, pourquoi nous seroit-il défendu d'espérer qu'après avoir décrit ce cercle extravagant de sottises autour duquel l'égarent ses passions, l'homme ennuyé reviendra à la lumière pure de l'entendement? Pourquoi le genre humain ne seroit-il pas semblable à l'individu? Emporté, violent, étourdi dans son jeune âge,

sage, doux, modéré dans sa vieillesse (*a*). L'homme qui pense ainsi, s'impose à lui-même le devoir d'être juste.

Mais savons-nous ce que c'est que perfection? Peut-elle être le partage d'un être foible et borné? Ce grand secret n'est il pas caché sous celui de la vie? et ne faudra-t-il pas dépouiller notre vêtement mortel pour percer cette sublime énigme?

En attendant, tâchons de rendre les choses passables, ou, si c'est encore trop, rêvons du moins qu'elles le sont. Pour moi, concentré avec Platon, je rêve comme lui. Mes chers concitoyens! vous que j'ai vu gémir si fréquemment sur cette foule d'abus dont on est las de se plaindre,

---

(*a*) Le monde n'auroit-il été fait qu'en faveur d'un si petit nombre d'hommes qui couvrent actuellement la face de la terre? Que sont tous les êtres qui ont existé en comparaison de tous ceux que Dieu peut créer? D'autres générations viendront occuper la place que nous occupons; elles paroîtront sur le même théâtre; elles verront le même soleil, et nous pousseront si avant dans l'antiquité qu'il ne restera de nous ni trace, ni vestige, ni mémoire.

quand verrons-nous nos grands projets, quand verrons-nous nos songes se réaliser! Dormir, voilà donc notre félicité.

Oh! si l'on voyoit sortir comme autrefois du fond des déserts, après des années de retraite, des hommes armés de la morale, exerçant le ministère de la parole contre les vices du peuple, contre les fautes des rois, contre les abus de l'administration; si ce sacerdoce antique se reproduisoit de nos jours pour tonner sur les prévaricateurs, oh! que ces prophètes imprimeroient à leur mission un caractère de majesté et de grandeur!

Semblables à ceux de l'antiquité, ils parleroient au nom de l'Eternel: *J'en veux à toi* (crioient-ils jadis aux coupables) *et je t'annonce la calamité.* Ces prophètes anciens osoient tout dire, parce qu'ils savoient mourir. Doués d'une éloquence foudroyante, ils terrassoient l'ame, ils n'employoient que des figures violentes, qui nous font tressaillir sur les pages de la bible.

Qu'est devenue cette liberté illimitée, et non moins utile et salutaire? L'appa-

rition soudaine de ces êtres extraordinaires, de ces anachorètes, devoit frapper tous les esprits; hélas! ils n'ont paru que dans la Palestine, ces moniteurs hardis qui sembloient obéir à une impression surnaturelle.

Or, figurez-vous de nos jours un de ces anciens prophètes au milieu de Paris, et gourmandant les vices; que ne diroit-il pas? Il ne seroit point lapidé par le peuple, j'en suis sûr; mais *la police* le feroit enfermer.

Quand je veux me former des images qui, quoique singulières, sont dans l'ordre des choses possibles, je me représente *Receveur* arrêtant *Jérémie* qui crieroit dans les rues, *malheur à toi, Jérusalem;* mais le temps des prophètes, des orateurs publics, et même des écrivains philosophes est passé. La génération nouvelle s'occupe de musique et travaille en chimie.

L'AN

L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

Rêve s'il en fût jamais.

CHAPITRE PREMIER.

Paris entre les mains d'un vieil Anglais.

FACHEUX ami, pourquoi m'éveilles-tu? Ah, quel tort tu viens de me faire! Tu m'ôtes un songe dont je préférois la douce illusion au jour importun de la vérité. Que mon erreur étoit délicieuse, et que ne puis-je y demeurer plongé le reste de ma vie! Mais non, me voilà retombé dans le chaos affreux dont je me croyois dégagé. Assieds-toi et m'écoute, tandis que mon esprit est encore plein des objets qui l'ont frappé.

Je conversai hier fort tard avec ce vieil Anglais dont l'ame est si franche. Tu sais que j'aime l'homme vraiment anglais. On ne trouve nulle part de meilleurs amis; on ne rencontre chez aucun autre peuple des hommes d'un caractère aussi ferme et aussi généreux. Cet esprit de liberté qui les anime, leur donne un degré de force et de consistance bien rare chez les autres peuples.

Votre nation, me disoit-il, est remplie d'abus aussi étranges que multipliés : on ne peut ni les concevoir ni les nombrer, et l'esprit s'y perd. Rien ne me confond sur-tout, comme ce repos, ce calme apparent qui couve les débats affreux de tant de guerres intestines. Votre capitale est un composé incroyable (*a*). Ce monstre difforme est le réceptacle de l'extrême opu-

(*a*) Tout le royaume est dans Paris. Le royaume ressemble à un enfant rachitique. Tous les sucs montent à sa tête et la grossissent. Ces sortes d'enfans ont plus d'esprit que les autres, mais le reste du corps est diaphane et exténué. L'enfant spirituel ne vit pas long-temps.

lence et de l'excessive misère : leur lutte est éternelle. Quel prodige ! que ce corps dévorant qui se consume dans chaque partie, puisse subsister dans son épouvantable inégalité (*b*).

On fait tout dans votre royaume pour cette capitale : on lui sacrifie des villes, des provinces entières. Eh, qu'est-elle autre chose qu'un diamant entouré de fumier ! Quel mélange inouï d'esprit et de bêtise, de génie et d'extravagance, de grandeur et de bassesse ! Je quitte l'Angleterre, je me presse, j'accours, je crois arriver dans un centre éclairé, où les hommes, en unissant leurs talens mutuels, auroient dû faire régner tous les plaisirs ensemble, et cette aisance, cette commodité qui ajoutent à leur charme. Mais, Dieu ! que mon espérance est cruellement déçue ! Sur ce point où tout abonde, je

(*b*) Quelque chose de plus étonnant encore, c'est la manière dont il subsiste. Il n'est pas rare de voir un homme qui ne sauroit vivre avec cent mille livres de rente, emprunter de l'argent à un autre qui est à son aise avec cent pistoles.

vois des malheureux qui souffrent la faim. Au milieu de tant de lois sages, on commet mille crimes. Parmi tant de réglemens de police, tout est en désordre. Ce ne sont par-tout qu'entraves, qu'embarras, qu'usages contraires au bien public.

La foule risque à chaque instant d'être écrasée par cette innombrable profusion de voitures, où sont portés tout à leur aise des gens qui valent infiniment moins que ceux qu'ils éclaboussent et qu'ils menacent d'écraser. Je frissonne dès que j'entends les pas précipités d'une paire de chevaux qui avancent à toutes jambes dans une ville peuplée de femmes grosses, de vieillards et d'enfans. En vérité, rien n'est plus insultant à la nature humaine, que cette indifférence cruelle sur des dangers qui renaissent à chaque minute (*c*).

Vos affaires vous appellent malgré vous dans tel quartier, et il s'en exhale une

---

(*c*) Premiers habitans de la terre, auriez-vous jamais pensé qu'il existeroit un jour une ville où l'on marcheroit impitoyablement sur les infortunés piétons, à tant par jambes et par bras?

odeur fétide qui tue. Des milliers d'hommes respirent forcément cet air empoisonné (*d*).

Vos temples scandalisent plus qu'ils n'édifient. On en fait des lieux de passage et quelquefois pis. On ne s'y assied que pour de l'argent : indécent monopole dans un lieu saint où tous les hommes, devant l'Etre suprême, doivent se regarder, au moins, comme égaux entre eux.

Si vous copiez d'après les Grecs et les Romains, vous n'avez pas seulement l'esprit de vous tenir dans leur genre ; vous gâtez leur manière qui est simple et noble ; vous la gâtez, dis-je, vous la défigurez

(*d*) Les Innocens servent de cimetière à vingt-deux paroisses de Paris. On y enterre des morts depuis mille ans. On auroit dû les placer bien loin hors des murs. Qu'a-t-on fait? On les a mis au centre de la ville, et dans la crainte apparemment qu'ils ne fussent pas assez fréquentés, on les a entourés de boutiques et de marchands. C'est un tombeau toujours ouvert, toujours rempli, toujours vuide. Nos petites-maîtresses vont prendre, sur les ossemens pourris d'un milliard de morts, la mesure de leurs pompons et de leurs autres colifichets.

par la petitesse de vos vues, et par cette fureur puérile que vous avez tous pour le joli. Vous avez quelques pièces de théâtre qui sont des chefs d'œuvres. Si sur leur lecture il me prend envie de les aller voir représenter, je ne les reconnois plus.

Vous avez trois petits théâtres sombres et mesquins. Dans le premier, on chante à grands frais; on vous étourdit magnifiquement, et le ridicule machiniste prodigue des miracles au milieu desquels vous bâillez. Dans le second, on vous fait rire, quand on devroit vous faire pleurer. Le costume est toujours manqué; et outre vos pitoyables acteurs tragiques que l'on ne se donne pas même la peine de critiquer, vous avez telle confidente dont le nez plat ou gigantesque suffiroit seul pour faire évanouir la plus parfaite illusion. Quant au troisième, ce sont des farceurs qui tantôt secouent le grelot de Momus, et tantôt glapissent de fades ariettes. Je les préfère cependant à vos fades comédiens Français, parce qu'ils ont plus de naturel, et par conséquent plus de grâces, parce qu'ils servent un peu

mieux le public (*e*) ; mais j'avoue en même temps qu'il faut être excédé de loisir pour s'amuser des frivolités qu'ils débitent.

Ce qui me fait sourire de pitié, c'est que de pareilles gens, auxquels chaque particulier fait en quelque sorte l'aumône, entassent impertinemment leurs juges dans un parterre étroit, où debout et serrés les uns contre les autres, ils souffrent mille tortures, et où il ne leur est pas seulement permis de crier qu'ils étouffent quand ils vont rendre l'ame. Un peuple qui jusque dans ses plaisirs endure une servitude aussi gênante, prouve jusqu'à quel point on peut le réduire en esclavage. Ainsi tous ces plaisirs vantés de loin, de près sont troublés, corrompus, et il faut marcher sur la tête de la multitude si l'on veut respirer à son aise.

(*e*) Il y a une différence essentielle entre les comédiens Français, et les comédiens Italiens. Les premiers se croient de la meilleure foi du monde des gens de mérite : ils sont insolens. Les seconds sont intéressés et ne visent qu'à l'argent. Les uns par amour-propre veulent maîtriser le goût du public; les autres tâchent de s'y conformer par avarice.

Comme je ne me sens pas ce barbare courage, adieu, je me retire. Soyez fiers de tous vos beaux monumens qui tombent en ruine : montrez avec admiration votre Louvre, dont l'aspect vous fait plus de honte que d'honneur, sur-tout lorsque l'on aperçoit de tout côté tant de colifichets brillans qui vous coûtent plus à entretenir que vos monumens publics ne vous coûteroient à achever.

Mais tout cela n'est encore rien. Si je m'étendois sur l'horrible disproportion des fortunes ; si j'étalois au grand jour les raisons secrettes qui la causent ; si je parlois de vos mœurs dures et superbes sous des dehors faciles et polis (*f*) ; si je retraçois l'indigence du misérable et l'impossibilité où il est d'en sortir en conservant sa probité ; si je comptois les rentes qu'un malhonnête homme acquiert, les degrés de

(*f*) Si vous exceptez les financiers qui sont durs et impolis tout ensemble, le reste des riches n'a que l'un de ces deux défauts ; ou ils vous laissent mourir de faim poliment, ou ils vous donnent brusquement quelque secours.

considération dont il jouit à mesure qu'il devient plus fripon..... (*g*), tout cela me meneroit trop loin : bon soir. Je pars demain ; je pars demain, vous dis-je : je ne puis être plus long-temps dans une ville si malheureuse, avec tant de moyens de ne l'être pas.

Je suis dégoûté de Paris comme de Londres. Toutes les grandes villes se ressemblent ; Rousseau l'a fort bien dit. Il semble que plus les hommes font des lois pour être heureux en se réunissant en corps, plus ils se dépravent, et plus ils augmentent la somme de leurs maux. On pouvoit cependant raisonnablement penser qu'il devoit en arriver le contraire ; mais

---

(*g*) Autrefois on n'aidoit point l'homme vertueux, mais on l'estimoit au moins. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Je me rappelle la réponse d'une princesse à son intendant. Elle lui donnoit six cents livres de gages, et il se plaignoit de n'être point assez payé. Comment faisoit donc votre prédécesseur, lui dit-elle? Il n'est demeuré que dix ans à mon service, et il s'est retiré avec vingt mille livres de rente. Madame, il vous voloit, répondit l'intendant. Eh bien, monsieur, repliqua la princesse, volez-moi.

trop de gens sont intéressés à s'opposer au bien général. Je vais chercher quelque village où, dans un air pur et des plaisirs tranquilles, je puisse déplorer le sort des tristes habitans de ces fastueuses prisons que l'on nomme villes (*h*).

J'eus beau lui répéter le proverbe vulgaire, que *Paris n'avoit pu se faire en un jour*, que tout étoit déjà perfectionné en comparaison des siècles précédens. Encore quelques années, lui disois-je, et peut-être n'aurez-vous plus rien à desirer; s'il est possible toutefois de remplir dans toute leur étendue les différens projets qui ont été conçus.... Ah! me repliqua-t-il, voilà bien le tic de votre nation. Toujours des projets! et vous y croyez! Vous êtes Français, mon ami; avec tout votre bon sens, le goût du terroir vous a gagné. Mais, soit : je reviendrai vous voir quand

(*h*) Dans ce torrent de modes, de fantaisies, d'amusemens, dont aucun ne dure, et dont l'un détruit l'autre, l'ame des grands perd jusqu'à la force de jouir, et devient aussi incapable de sentir le grand et le beau que de le produire.

tous ces projets auront été mis à exécution. D'ici là, j'irai vivre ailleurs. Je n'aime point habiter parmi tant de mécontens, tant de malheureux, dont le regard souffrant déchire mon cœur (*i*).

Je vois qu'il seroit aisé de remédier aux maux les plus pressans ; mais, croyez-moi, l'on n'y remédiera pas : les moyens sont trop simples pour que l'on y ait recours ; on s'en éloignera, je le parierois. Je ferois un autre pari encore, c'est que l'on ne répète parmi vous avec tant d'affectation le mot sacré d'humanité, que pour s'exempter de remplir les devoirs qu'il renferme (*k*). Il y a long-temps que vous ne péchez plus par ignorance, ainsi vous ne vous corrigerez jamais. Adieu.

(*i*) Il n'est aucun établissement en France qui ne tende au détriment de la nation.

(*k*) Malheur à l'écrivain qui flatte son siècle et achève de l'assoupir, qui le berce de l'histoire de ses héros antiques et des vertus qu'il n'a plus, pallie le mal qui le mine et le dévore, et tel qu'un charlatan adroit et courtisan, lui insinue qu'il porte un front rayonnant de santé, tandis que la gangrène va opérer la dissolution de ses membres. L'écrivain courageux

CHAPITRE II.

J'ai Sept Cents Ans.

Il étoit minuit quand mon vieil Anglais se retira. J'étois un peu las : je fermai ma porte et me couchai. Dès que le sommeil se fut étendu sur mes paupières, je rêvai qu'il y avoit des siècles que j'étois endormi, et que je m'éveillois (*a*). Je me levai, et je me trouvai d'une pesanteur à laquelle je n'étois pas accoutumé. Mes mains étoient tremblantes, mes pieds chancelans. En me regardant dans mon miroir, j'eus peine

---

ne profère point ce dangereux mensonge ; il s'écrie : ô mes concitoyens ! non, vous ne ressemblez pas à vos pères : vous êtes polis et cruels, vous n'avez que les apparences de l'humanité ; lâches et fourbes, vous n'avez pas même le courage des grands forfaits, vos crimes sont petits, comme vous.

(*a*) Il n'est que d'avoir l'imagination fortement frappée d'un objet, pour se le retracer pendant la nuit. Il y a des choses étonnantes dans les rêves. Celui-ci, comme on le verra par la suite, est assez bien conditionné.

J'ai sept cens ans.

à reconnoître mon visage. Je m'étois couché avec des cheveux blonds, un teint blanc et des joues colorées. Quand je me levai, mon front étoit sillonné de rides, mes cheveux étoient blanchis, j'avois deux os saillans au-dessous des yeux, un long nez, et une couleur pâle et blême étoit répandue sur toute ma figure. Dès que je voulus marcher, j'appuyai machinalement mon corps sur une canne ; mais du moins je n'avois point hérité de la mauvaise humeur trop ordinaire aux vieillards.

En sortant de chez moi je vis une place publique qui m'étoit inconnue. On venoit d'y dresser une colonne pyramidale qui attiroit les regards des curieux. J'avance, et je lis très-distinctement : L'an de grace MMIVcXL. Ces caractères étoient gravés sur le marbre en lettres d'or.

D'abord je m'imaginai que c'étoit une erreur de mes yeux, ou plutôt une faute de l'artiste, et je m'apprêtois à en faire la remarque, lorsque ma surprise devint plus grande en jetant la vue sur deux ou trois édits du souverain, attachés aux murailles. J'ai toujours été curieux lecteur des

affiches de Paris. Je vis la même date MMIVcXL fidèlement empreinte sur tous les papiers publics. Eh, quoi! dis-je en moi-même, je suis donc devenu bien vieux sans m'en apercevoir : quoi, j'ai dormi six cents soixante-douze années (*b*) !

Tout étoit changé. Tous ces quartiers qui m'étoient si connus, se présentoient à moi sous une forme différente et récemment embellie. Je me perdois dans de grandes et belles rues proprement alignées. J'entrois dans des carrefours spacieux où régnoit un si bon ordre que je n'y apercevois pas le plus léger embarras. Je n'entendois aucun de ces cris confusément bisarres qui déchiroient jadis mon oreille (*c*). Je ne rencontrois point de voitures prêtes à m'écraser. Un goutteux auroit pu se promener commodément. La ville avoit un air animé, mais sans trouble et sans confusion.

J'étois si émerveillé que je ne voyois pas

(*b*) Cet ouvrage a été commencé en 1768.

(*c*) Les cris de Paris forment un langage particulier dont il faut avoir la grammaire.

les passans s'arrêter, et me considérer des pieds à la tête avec le plus grand étonnement. Ils haussoient les épaules et souricient, comme nous sourions nous-mêmes lorsque nous rencontrons un masque. En effet mon habillement devoit leur paroître original et grotesque, tant il étoit différent du leur.

Un citoyen (que je reconnus dans la suite pour un savant) s'approcha de moi, et me dit poliment, mais avec une gravité ferme : Bon vieillard, à quoi sert ce déguisement? Votre projet est-il de nous retracer les ridicules usages d'un siècle bisarre ? Nous n'avons aucune envie de les imiter. Laissez-là ce vain badinage.

Comment ? lui répondis-je, je ne suis point déguisé ; je porte les mêmes habits que je portois hier : ce sont vos colonnes, vos affiches qui mentent. Vous semblez reconnoître un autre souverain que Louis XV. Je ne sais quelle peut être votre idée, mais je la crois dangereuse, je vous en avertis ; on ne joue point de pareilles mascarades ; on n'est point fou de cette force-là : en tout cas vous êtes des imposteurs

bien gratuits, car vous ne pouvez pas ignorer que rien ne prévaut contre l'évidence de sa propre existence.

Soit que cet homme se persuadât que j'extravaguois, soit qu'il pensât que le grand âge que je paroissois avoir, me faisoit radoter, soit qu'il eût quelqu'autre soupçon, il me demanda en quelle année j'étois né? En 1740, lui répondis-je. — Eh bien, à ce compte, vous avez au juste sept cents ans. Il ne faut s'étonner de rien, dit-il à la multitude qui m'environnoit: Enoch, Elie ne sont point morts; Mathusalem et quelques autres ont vécu neuf cents ans; Nicolas Flamel court le monde comme le juif errant, et Monsieur, peut-être, a trouvé l'élixir immortel ou la pierre philosophale.

En prononçant ces mots, il sourioit, et chacun se pressoit autour de moi avec une complaisance et un respect tout particulier. Ils brûloient tous de m'interroger, mais la discrétion enchaînoit leur langue; ils se contentoient de se dire tout bas: un homme du siècle de Louis XV! oh, que cela est curieux!

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Je m'habille à la Fripperie.

J'étois fort embarrassé de ma personne. Mon savant me dit : étonnant vieillard, je m'offre volontiers à vous servir de guide ; mais commençons, je vous prie, par entrer chez le premier frippier que nous allons trouver, car, ajouta-t-il avec franchise, je ne pourrois pas vous accompagner si vous n'étiez pas vêtu décemment.

Vous m'avouerez, par exemple, que dans une ville bien policée, où le gouvernement défend tout combat et répond de la vie de chaque particulier, il est inutile, pour ne pas dire indécent, de s'embarrasser les jambes d'une arme meurtrière, et de mettre une épée à son côté pour aller parler à Dieu, aux femmes et à ses amis : c'est tout ce que pourroit faire le soldat dans une ville assiégée. Dans votre siècle on tenoit encore au vieux préjugé de la gothique chevalerie : c'étoit une marque d'honneur de traîner toujours une arme

offensive; et j'ai lu dans un des ouvrages de votre temps, que le foible vieillard faisoit encore parade d'un fer inutile.

Que votre habillement est gênant et mal sain! Vos épaules et vos bras sont emprisonnés, votre corps est comprimé, votre poitrine est serrée; vous ne respirez pas. Et pourquoi, s'il vous plaît, exposer vos cuisses et vos jambes à l'intempérie des saisons?

Chaque temps amène de nouvelles modes; mais ou je suis bien trompé, ou la nôtre est aussi agréable que salutaire: voyez. En effet, la manière dont il étoit habillé, quoique nouvelle pour moi, n'avoit rien qui me déplût. Son chapeau n'avoit plus cette couleur triste et lugubre, ni ces cornes embarrassantes (*a*): il n'en restoit

(*a*) Si j'écrivois l'histoire de France, je m'étendrois avec une complaisance marquée sur le chapitre des chapeaux. Ce morceau traité avec soin seroit curieux et intéressant. J'y ferois contraster l'Angleterre et la France: l'une prendroit un petit chapeau, quand l'autre en prendroit un grand; et celle-ci en quitteroit un grand, quand celle-là en quitteroit un petit.

que la calotte, qui étoit assez profonde pour tenir dans la tête, et qui d'ailleurs étoit entourée d'un bourrelet. Ce bourrelet roulé avec grâce, demeuroit plié sur lui-même lorsqu'il étoit inutile, et pouvoit se rabattre et s'avancer au gré de celui qui le portoit, pour garantir du soleil ou du mauvais temps.

Ses cheveux proprement tressés, formoient un nœud derrière sa tête (*b*), et un léger soupçon de poudre leur laissoit leur couleur naturelle. Ce simple accommodage ne présentoit point une pyramide plâtrée de pommade et d'orgueil, ni ces ailes maussades qui donnent un air effaré, ni ces boucles immobiles qui, loin de retracer une chevelure flottante, n'ont d'autre mérite que celui d'une roideur sans expression comme sans grâce.

(*b*) S'il me prenoit fantaisie de donner un traité sur l'art de la frisure, dans quel étonnement je jetterois les lecteurs en leur prouvant qu'il y a trois ou quatre cents manières de tordre les cheveux d'un honnête homme. Oh! que les arts ont de profondeur, et qui peut se vanter de les parcourir en détail!

Son cou n'étoit plus étranglé par une bande étroite de mousseline (*c*): il étoit entouré d'une cravate plus ou moins chaude, suivant la saison. Ses bras jouissoient de toute leur liberté dans des manches médiocrement larges; et son corps lestement vêtu d'une espèce de soubreveste, étoit couvert d'un manteau en forme de robe, dont l'usage étoit salutaire dans les temps de pluie ou dans les froids.

Une longue écharpe ceignoit noblement ses reins, et procuroit une chaleur égale. Il n'avoit point de ces jarretières qui coupent les jarrets et gênent la circulation. Un long bas lui prenoit des pieds jusqu'à la ceinture; et un soulier commode entouroit son pied en forme de brodequin.

Il me fit entrer dans une boutique où l'on me proposa de changer de vêtement. Le siége sur lequel je me reposai, n'étoit

---

(*c*) Je n'aime point que l'on crie contre nos cols, ils nous servent plus qu'on ne l'imagine. Les veilles, la bonne chère et quelques autres excès nous rendent pâles. Nos cols, en nous étranglant un peu, réparent ce défaut, et nous redonnent des couleurs.

point de ces chaises chargées d'étoffes, qui fatiguent au lieu de délasser. C'étoit une espèce de canapé court, revêtu de natte, fait en pente, et qui se prêtoit sur un pivot au mouvement du corps. Je ne pouvois me croire chez un frippier, car il ne parloit point d'honneur et de conscience, et son magasin étoit fort clair.

CHAPITRE IV.

Les Porte-faix.

Mon guide se rendoit chaque instant plus affable. Il paya la dépense que j'avois faite chez le frippier. Elle se montoit à un louis de notre monnoie, que je tirai de ma poche. Le marchand se promit de le garder comme une pièce antique. On payoit comptant dans chaque boutique, et ce peuple, ami d'une probité scrupuleuse, ne connoissoit point ce mot *crédit*, qui, d'un côté ou de l'autre, servoit de voile à une industrieuse friponnerie. L'art de faire des dettes et de ne les point payer, n'étoit plus la science des gens du beau monde (*a*).

(*a*) Charles VII, roi de France, se trouvant à Bourges se fit faire une paire de bottes; mais comme on les lui essayoit, l'intendant entra et dit au bottier : remportez votre marchandise, nous ne pourrions vous payer ces bottes de quelque temps; sa majesté peut encore aller un mois avec les vieilles. Le roi approuva l'intendant, et il méritoit d'avoir un pareil homme à

En sortant, la foule m'environnoit encore, mais les regards de la multitude n'avoient rien de railleur, rien d'insultant; seulement on bourdonnoit de tout côté à mes oreilles : voilà l'homme qui a sept cents ans! Qu'il a dû être malheureux pendant les premières années de sa vie (*b*)!

---

son service. Que pensera, en lisant ceci, le jeune drôle qui se laisse chausser, riant en lui-même d'avoir encore trouvé un pauvre ouvrier à tromper : il méprise l'homme qui lui met des souliers aux pieds et qu'il ne paye point, et court prodiguer l'or dans les asiles de la débauche et du crime. Que la bassesse de son ame n'est-elle gravée sur son front, sur ce front qui ne rougit pas de se détourner à chaque coin de rue pour éviter l'œil d'un créancier! Si tous ceux auxquels il doit les vêtemens qu'il porte, l'arrêtoient dans un carrefour, et reprenoient ce qui leur appartient, que lui resteroit-il pour se couvrir? Je voudrois que sur le pavé de Paris chaque homme vêtu d'un habit au-dessus de son état, fût forcé, sous des peines sévères, de porter dans sa poche la quittance de son tailleur.

(*b*) Celui qui a en main la milice d'un état, celui qui a en main les finances, est despote dans toute la force du terme, et s'il n'achève pas de tout courber, c'est qu'il ne convient pas toujours à ses intérêts d'user de sa toute-puissance.

J'étois étonné de trouver tant de propreté et si peu d'embarras dans les rues : on eût dit la Fête-Dieu. La ville paroissoit cependant extraordinairement peuplée.

Il y avoit dans chaque rue un garde qui veilloit à l'ordre public ; il dirigeoit la marche des voitures et celle des hommes chargés ; il ouvroit sur-tout un libre passage à ces derniers, dont le fardeau étoit toujours proportionné à leurs forces.

On ne voyoit point un malheureux haletant, tout en sueur, l'œil rouge et la tête comprimée, gémir sous un poids qui n'étoit fait que pour une bête de somme chez un peuple humain : le riche ne se jouoit point de l'humanité, moyennant quelques pièces de monnoie. On voyoit encore moins un sexe délicat et foible, né pour remplir des devoirs plus doux et plus heureux, attrister les regards des passans, en se métamorphosant en porte-faix : on ne le voyoit point dans les marchés publics, forcer à chaque pas la nature, et accuser la barbare insensibilité des hommes, tranquilles spectateurs de leurs travaux. Rendues aux devoirs de leur état, les femmes remplis-

soient l'unique soin que leur imposa le Créateur, celui de faire des enfans, et de consoler ceux qui les environnent, des peines de la vie.

CHAPITRE V.

Les Voitures.

Je remarquai que tous les allans prenoient la droite, et que les venans prenoient la gauche (*a*). Ce moyen si simple de n'être point écrasé, venoit d'être imaginé tout-à-l'heure; tant il est vrai que ce n'est qu'avec le temps que se font les découvertes utiles. On évitoit par-là les rencontres fâcheuses. Toutes les issues étoient sûres et faciles: et dans les cérémonies publiques où se trouvoit l'affluence de la multitude, elle jouissoit d'un spectacle qu'elle aime naturellement, et qu'il auroit été injuste de lui refuser. Chacun s'en retournoit paisiblement chez soi, sans être ou froissé ou mort. Je ne voyois plus le coup-d'œil risible et révoltant de mille carrosses mutuellement accrochés, demeurer immobiles

(*a*) L'étranger ne conçoit guère ce qui occasionne en France ce mouvement perpétuel des hommes qui du matin au soir sont hors de leurs maisons, souvent sans affaires et dans une agitation incompréhensible.

pendant trois heures, tandis que l'homme doré, l'homme imbécille, qui se faisoit traîner, oubliant qu'il avoit des jambes, crioit à la portière et se lamentoit de ne pouvoir avancer (*b*).

Le plus grand peuple formoit une circulation libre, aisée et pleine d'ordre. Je rencontrai cent charrettes chargées de denrées ou de meubles, pour un seul carrosse, encore ce carrosse traînoit-il un homme qui me parut infirme. Que sont devenues, dis-je, ces brillantes voitures élégamment dorées, peintes, vernissées, qui de mon temps remplissoient les rues de Paris? Vous n'avez donc ici ni traitans, ni courtisannes (*c*), ni petits-

(*b*) Rien de plus comique que de voir sur un pont une file de carrosses qui s'embarrassent les uns dans les autres. Les maîtres regardent et s'impatientent. Les cochers se lèvent sur leurs siéges et jurent. Ce coup-d'œil venge un peu les malheureux piétons.

(*c*) On a vu six chevaux magnifiquement enharnachés; ils étoient attelés à un carrosse superbe : on se rangeoit en deux haies pour le voir passer. Les artisans ôtoient leur bonnet, et c'étoit une catin qu'ils avoient saluée.

maîtres ? Jadis ces trois misérables espèces insultoient au public, et sembloient jouer à l'envi l'une de l'autre, à qui auroit l'avantage d'épouvanter l'honnête bourgeois qui fuyoit à grands pas, de peur d'expirer sous la roue de leur char. Nos seigneurs prenoient le pavé de Paris pour la lice des jeux olympiques, et mettoient leur gloire à crever des chevaux. Alors se sauvoit qui pouvoit.

Il n'est plus permis, me répondit-on, de faire de pareilles courses. De bonnes lois somptuaires ont réprimé ce luxe barbare, qui engraissoit un peuple de laquais et de chevaux (*d*). Les favoris de la fortune ne connoissent plus cette mollesse coupable qui révoltoit l'œil du pauvre. Nos seigneurs font usage aujourd'hui de leurs jambes ; ils ont de l'argent de plus et la goutte de moins.

Vous voyez pourtant quelques voitures ;

(*d*) On a comparé avec raison les sots opulens qui entretiennent une foule de valets, à des cloportes ; ils ont beaucoup de pieds, et leur marche est fort lente.

elles appartiennent à d'anciens magistrats, ou à des hommes distingués par leurs services et courbés sous le poids de l'âge. C'est à eux seuls qu'il est permis de rouler lentement sur ce pavé, où le moindre citoyen est respecté; s'ils avoient le malheur d'estropier un homme, ils descendroient à l'instant même de leur carrosse, pour l'y faire monter, et lui entretiendroient une voiture pour toute sa vie à leurs dépens.

Ce malheur n'arrive jamais. Les riches titrés sont des hommes estimables, qui ne croient point se déshonorer en souffrant que leurs chevaux cèdent le pas au citoyen.

Notre souverain lui-même se promène souvent à pied parmi nous; quelquefois même il honore nos maisons de sa présence, et presque toujours quand il est las d'avoir marché, il choisit pour se reposer, la boutique d'un artisan. Il aime à retracer l'égalité naturelle qui doit régner parmi les hommes: aussi ne voit-il dans nos yeux qu'amour et reconnoissance; nos acclamations partent du cœur, et son cœur les entend et s'y complaît. C'est un second Henri IV. Il a sa grandeur d'ame, ses

entrailles, son auguste simplicité ; mais il est plus fortuné. La voie publique reçoit sous ses pas comme une empreinte sacrée que chacun révère : on n'ose s'y quereller ; on rougiroit d'y commettre le moindre désordre : *Si le roi passoit*, dit-on ; cette réflexion seule arrêteroit, je crois, une guerre civile. Que l'exemple devient puissant, lorsqu'il est donné par la première tête ! comme il frappe ! comme il devient une loi inviolable ! comme il commande à tous les hommes !

CHAPITRE VI.

Les Chapeaux brodés.

Les choses me paroissent un peu changées, dis-je à mon guide ; je vois que tout le monde est vêtu d'une manière simple et modeste ; et depuis que nous marchons, je n'ai pas encore rencontré sur mon chemin un seul habit doré : je n'ai distingué ni galons, ni manchettes à dentelles. De mon temps, un luxe puéril et ruineux avoit dérangé toutes les cervelles ; un corps sans ame étoit surchargé de dorure, et l'automate alors ressembloit à un homme.—C'est justement ce qui nous a portés à mépriser cette ancienne livrée de l'orgueil. Notre œil ne s'arrête point à la surface. Lorsqu'un homme s'est fait connoître pour avoir excellé dans son art, il n'a pas besoin d'un habit magnifique, ni d'un riche ameublement pour faire passer son mérite ; il n'a besoin ni d'admirateurs qui le prônent, ni de protecteurs qui l'étayent : ses actions parlent, et chaque citoyen s'intéresse à demander pour lui la récompense

qu'elles méritent. Ceux qui courent la même carrière que lui, sont les premiers à solliciter en sa faveur. Chacun dresse un placet, où sont peints, dans tout leur jour, les services qu'il a rendus à l'Etat.

Le monarque ne manque point d'inviter à sa cour cet homme cher au peuple. Il converse avec lui pour s'instruire ; car il ne pense pas que l'esprit de sagesse soit inné en lui. Il met à profit les leçons lumineuses de celui qui a pris quelque grand objet pour but principal de ses méditations. Il lui fait présent d'un chapeau où son nom est brodé ; et cette distinction vaut bien celle des rubans bleus, rouges et jaunes, qui chamaroient jadis des hommes absolument inconnus à la patrie (*a*).

(*a*) Chez les anciens la vanité des hommes consistoit à tirer leur origine des Dieux ; on faisoit tous ses efforts pour être neveu de Neptune, petit-fils de Vénus, cousin-germain de Mars : d'autres, plus modestes, se contentoient de descendre d'un fleuve, d'une nymphe, d'une nayade. Nos fous modernes ont une extravagance plus triste ; ils cherchent à descendre, non d'aïeux célèbres, mais bien anciennement obscurs.

Vous

Vous pensez bien qu'un nom infame n'oseroit se montrer devant un public dont le regard le démentiroit. Quiconque porte un de ces chapeaux honorables, peut passer par-tout; en tout temps il a un libre accès au pied du trône, et c'est une loi fondamentale. Ainsi, lorsqu'un prince ou un duc n'ont rien fait pour faire broder leur nom, ils jouissent de leurs richesses; mais ils n'ont aucune marque d'honneur; on les voit passer du même œil que le citoyen obscur qui se mêle et se perd dans la foule (*b*).

La politique et la raison autorisent à-la-

(*b*) La vertu a un empire sur les êtres les plus farouches; ils s'émeuvent aux grands traits qui caractérisent la bienfaisance; ils oublient leur dureté, ils s'attendrissent; et leur hommage a quelque chose de plus touchant alors que celui des cœurs les plus sensibles : c'est l'airain qui s'enflamme.

Il est des terres qu'il ne faut point trop fouiller, il est des vertus qu'il ne faut point trop creuser. Qu'importe que le motif soit personnel quand l'effet est grand, illustre et s'étend sur toute la patrie.

Ces scrutateurs éternels des premières causes sont plus jaloux de rétrécir le cercle des vertus que de reconnoître celles qui existent; et plus prompts à vouloir justifier leur propre indolence qu'à se rendre utiles au public.

fois cette distinction : elle n'est injurieuse que pour ceux qui se sentent incapables de jamais s'élever. L'homme n'est pas assez parfait pour faire le bien, pour le seul honneur d'avoir bien fait. Mais cette noblesse, comme vous le pensez bien, est personnelle, et non héréditaire ou vénale. A vingt-un ans le fils d'un homme illustre se présente, et un tribunal décide s'il jouira des prérogatives de son père. Sur sa conduite passée, et quelquefois sur les espérances qu'il donne, on lui confirme l'honneur d'appartenir à un citoyen cher à sa patrie. Mais si le fils d'un Achille est un lâche Thersite, nous détournons les yeux, nous lui épargnons la honte de rougir à notre vue: il descend dans l'oubli à mesure que le nom de son père devient plus glorieux.

De votre temps on savoit punir le crime, et l'on n'accordoit aucune récompense à la vertu ; c'étoit une législation bien imparfaite. Parmi nous, l'homme courageux qui a sauvé la vie à un citoyen dans quelque danger (*c*), qui a prévenu quelque malheur

(c) Il est étonnant que l'on n'accorde aucune

public, qui a fait quelque chose de grand et d'utile, porte le chapeau brodé; et son nom respectable exposé aux yeux de tous, marche avant celui qui possède la plus belle fortune, fût-il Midas ou Plutus (*d*). — Cela est fort bien imaginé. De mon temps, on donnoit des chapeaux, mais ils étoient rouges: on alloit les chercher au-delà des mers; ils ne signifioient rien; on les ambitionnoit singulièrement, et je ne sais trop à quel titre on les recevoit.

---

récompense à l'homme qui sauve la vie à un citoyen. Une ordonnance de police donne dix écus au batelier qui retire un noyé de la rivière; mais le batelier qui sauve la vie à un homme en danger, n'a rien. On a réformé cet abus depuis l'impression de mon livre.

(*d*) Quand l'extrême cupidité remue tous les cœurs, l'enthousiasme de la vertu disparoît, et le gouvernement ne peut plus récompenser que par des sommes immenses ceux qu'il récompensoit par de légères marques d'honneur. Leçon à tous les monarques de créer une monnoie qui illustre; mais elle n'aura cours que lorsque les ames sentiront vivement ce noble aiguillon.

CHAPITRE VII.

Le Pont Débaptisé.

Lorsqu'on cause avec intérêt, on fait du chemin sans s'en apercevoir. Je ne sentois plus le poids de la vieillesse, tout rajeuni que j'étois par l'aspect de tant d'objets nouveaux. Mais qu'aperçois-je ! ô ciel ! quel coup d'œil ! Je me trouve sur les bords de la Seine. Ma vue enchantée se promène, s'étend sur les plus beaux monumens. Le Louvre est achevé ! L'espace qui règne entre le château des Tuileries et le Louvre, donne une place immense où se célèbrent les fêtes publiques. Une galerie nouvelle répond à l'ancienne, où l'on admiroit encore la main de Perrault. Ces deux augustes monumens ainsi réunis, formoient le plus magnifique palais qui fût dans l'univers. Tous les artistes distingués habitoient ce palais. C'étoit-là le plus digne cortège de la majesté souveraine. Elle ne s'enorgueillissoit que des arts qui faisoient la gloire et le bonheur de l'empire. Je vis

une superbe place de ville, qui pouvoit contenir la foule des citoyens. Un temple lui faisoit face; ce temple étoit celui de la justice. L'architecture de ses murailles répondoit à la dignité de son objet.

Est-ce bien là le Pont-Neuf, m'écriai-je? Comme il est décoré! — Qu'appelez-vous le Pont-Neuf? Nous lui avons donné un autre nom. Nous en avons changé beaucoup d'autres pour leur en substituer de plus significatifs ou de plus convenables; car rien n'influe plus sur l'esprit du peuple, que lorsque les choses ont leurs termes propres et réels. Voilà le pont de Henri IV, entendez-vous? formant la communication des deux parties de la ville : il ne pouvoit porter un titre plus respecté. Dans chacune des demi-lunes, nous avons placé l'effigie des grands hommes qui, comme lui, ont aimé les hommes, et qui n'ont voulu que le bien de la patrie. Nous n'avons pas hésité de mettre à ses côtés le chancelier l'Hôpital, Sully, Jannin, Colbert. Quel livre de moral! Quelle leçon publique est aussi forte, aussi éloquente que cette file de héros, dont le front muet, mais impo-

sant, crie à tous qu'il est utile et grand d'obtenir l'estime publique ! Votre siècle n'a point eu la gloire de faire pareille chose. — Oh ! mon siècle éprouvoit les plus grandes difficultés à la moindre entreprise. On faisoit les plus rares préparatifs pour annoncer avec pompe un avortement. Un grain de sable arrêtoit le mouvement des ressorts les plus orgueilleux. On baptissoit les plus belles choses en spéculation, et la langue ou la plume sembloient l'instrument universel. Tout a son temps. Le nôtre étoit celui des innombrables projets ; le vôtre est celui de l'exécution. Je vous en félicite. Que je me sais bon gré d'avoir vécu si longtemps !

CHAPITRE VIII.

Le Nouveau Paris.

En me tournant du côté du pont, que je nommois jadis le Pont-au-Change, je vis qu'il n'étoit plus écrasé de vilaines petites maisons (*a*). Ma vue se plongeoit avec plaisir dans tout le vaste cours de la Seine; et ce coup-d'œil, vraiment unique, m'étoit toujours nouveau.

En vérité, voilà des changemens admi-

(*a*) Des milliers d'hommes qui viennent se réunir sur le même point, qui habitent des maisons à sept étages, qui s'entassent dans des rues étroites, qui rongent, qui dessèchent un sol déjà épuisé, tandis que la nature leur ouvroit de tout côté ses vastes et riantes campagnes, présentent un spectacle bien étonnant à l'œil du philosophe. Les riches s'y rendent pour multiplier leur puissance, et défendre l'abus de leur puissance par leur puissance même. Les petits fourbent, flattent et se vendent. On pend ceux qui échouent; les autres deviennent des importans. On sent que dans ce conflit perpétuel et barbare d'intérêt, on ne doit plus guère connoître les devoirs de l'homme et du citoyen.

rables ! — Il est vrai : c'est dommage qu'ils nous rappellent un événement funeste, causé par votre extrême négligence. — Nous ! comment, s'il vous plaît? — L'histoire rapporte que vous parliez toujours d'abattre ces vilaines maisons, et que vous ne les abattiez point. Un jour donc que vos échevins faisoient précéder un somptueux repas d'un maigre feu d'artifice (le tout pour célébrer l'anniversaire d'un saint, à qui, sans doute, les François ont la plus grande obligation), le bruit des canons, des boëtes et des pétards, suffit à renverser les vieilles masures dressées sur ces vieux ponts ; ils tremblèrent et s'écroulèrent sur leurs habitans. Le bouleversement de l'un entraîna la ruine de l'autre. Mille citoyens périrent; et les échevins, à qui appartenoit le revenu des maisons, maudirent le feu d'artifice et jusqu'au repas.

Les années suivantes on ne fit plus tant de bruit à propos de rien. L'argent qui sautoit en l'air, ou qui causoit de graves indigestions, fut employé à faire somme pour la restauration et l'entretien des ponts. On regretta de n'avoir point suivi cette

idée les années précédentes ; mais c'étoit le lot de votre siècle de ne vouloir reconnoître ses énormes sottises, que lorsqu'elles étoient complètement achevées.

Venez vous promener un peu de ce côté ; vous verrez quelques démolitions que nous avons faites, je crois fort à propos. Ces deux ailes des Quatre-Nations ne gâtent plus un des plus beaux quais, en laissant subsister des marques d'une vindication cardinale. Nous avons placé l'Hôtel-de-Ville en face du Louvre ; et lorsque nous donnons quelques réjouissances publiques, nous pensons bonnement qu'elles sont faites pour le peuple. La place est spacieuse : personne n'est estropié par le feu d'artifice ou par les coups de bourrade de la soldatesque, qui, de votre temps (ô chose incroyable !) blessoit quelquefois le spectateur, et le blessoit impunément (*b*).

Voyez comme nous avons mis chaque

(*b*) C'est ce que j'ai vu, c'est ce que je défère publiquement aux magistrats, qui doivent plus veiller à la conservation d'un homme qu'aux apprêts de vingt fêtes publiques.

statue équestre des rois qui ont succédé au vôtre, au milieu de chaque pont. Cette file de rois élevés sans pompe au sein de la ville, présente un coup-d'œil intéressant. Dominant sur le fleuve qui arrose et féconde la cité, ils en paroissent les dieux tutélaires. Placés tous comme le bon Henri IV, ils ont un air plus populaire, que s'ils étoient renfermés dans des places (*c*) où l'œil est borné. Celles-ci, vastes et naturelles, n'ont pas jeté dans de grands frais. Nos rois après leur mort ne lèvent pas ce dernier tribut, qui, dans votre siècle, fatiguoit le citoyen déjà épuisé.

Je vis avec beaucoup de satisfaction qu'on avoit ôté ces esclaves enchainés (*d*) aux pieds des statues de nos rois; qu'on avoit effacé toute inscription fastueuse;

(*c*) Les maisons des traitans ceignent pour la plupart les statues de nos rois. Ils ne peuvent même après leur mort éviter le cercle des fripons!

(*d*) Louis XIV disoit que de tous les gouvernemens du monde celui du Grand Turc lui plaisoit davantage. On ne pouvoit être à-la-fois plus orgueilleux et plus ignorant.

et quoique cette grossière flatterie soit la moins dangereuse de toutes, on avoit écarté soigneusement la moindre apparence de mensonge et d'orgueil.

On me dit que la Bastille avoit été renversée de fond en comble, par un prince qui ne se croyoit pas le dieu des hommes, et qui craignoit le juge des rois ; que sur les débris de cet affreux château, si bien appelé le palais de la vengeance (et d'une vengeance royale), on avoit élevé un temple à la clémence (*e*) ; qu'aucun citoyen ne disparoissoit de la société, sans que son procès ne lui fût fait publiquement ; et que les lettres de cachet étoient un nom inconnu au peuple ; que ce nom n'exerçoit plus que l'infatigable érudition de ceux qui perçoient dans la nuit des temps barbares ; on avoit composé même un livre intitulé : *Parallèle des lettres de cachet et du cordeau asiatique*.

Insensiblement nous traversâmes les Tuileries, où tout le monde entroit : elles

(*e*) On a pillé mon idée dans plusieurs ouvrages postérieurs au mien.

ne m'en parurent que plus belles (*f*). On ne me demanda rien pour m'asseoir dans ce jardin royal. Nous nous trouvâmes à la place de Louis XV. Mon guide me prenant par la main, me dit en souriant: vous avez dû voir l'inauguration de cette statue équestre. — Oui, j'étois jeune alors, et tout aussi curieux qu'à présent. — Mais savez-vous bien que voilà un chef-d'œuvre digne de notre siècle; nous l'admirons encore tous les jours, et lorsque nous voulons en contempler la perspective du château, elle nous paroît, sur-tout au soleil couchant, couronnée des plus beaux rayons. Ces magnifiques allées forment un ceintre heureux, et celui qui a donné ce plan ne manquoit point de goût; il a eu le mérite de pressentir le grand effet que cela devoit faire un jour. J'ai lu cependant que de votre temps, des hommes aussi jaloux qu'ignorans exerçoient leur censure sur cette statue et sur cette place, qu'ils n'au-

(*f*) Refuser l'entrée de ce jardin au petit peuple me semble une insulte gratuite, et d'autant plus grande qu'il ne la sent pas.

roient dû qu'admirer (*g*). S'il se trouvoit aujourd'hui un homme capable de dire une telle sottise, dès qu'il ouvriroit la bouche, nous lui tournerions le dos.

Je continuai ma curieuse promenade ; mais le détail en seroit trop long. D'ailleurs on perd toujours en se rappelant un songe. Chaque coin de rue m'offroit une belle fontaine, qui laissoit couler une eau pure et transparente : elle retomboit d'une coquille en nappe d'argent, et son cristal donnoit envie d'y boire. Cette coquille présentoit à chaque passant une tasse salutaire. Cette eau couloit dans le ruisseau toujours limpide, et lavoit abondamment le pavé.

Voilà le projet de votre M. Desparcieux, académicien de l'académie des sciences, accompli et perfectionné. Voyez comme toutes ces maisons sont fournies de la chose

---

(*g*) Il n'y a qu'en France où l'art de se taire n'est point un mérite. Vous reconnoîtrez moins un Français à son visage et à son accent, qu'à la légèreté qu'il a de parler et de prononcer sur tout ; jamais il n'a sû dire : *Je ne me connois point à cela.*

la plus nécessaire et la plus utile à la vie. Quelle propreté ! quelle fraîcheur en résulte dans l'air ! Regardez ces bâtimens commodes, élégans. On ne construit plus de ces cheminées funestes, dont la ruine menaçoit chaque passant. Les toîts n'ont plus cette pente gothique qui, au moindre vent, faisoit glisser les tuiles dans les rues les plus fréquentées.

Nous montâmes au haut d'une maison par un escalier où l'on voyoit clair. Quel plaisir ce fut pour moi, qui aime la vue et le bon air, de rencontrer une terrasse ornée de pots de fleurs et couverte d'une treille parfumée. Le sommet de chaque maison offroit une pareille terrasse ; de sorte que les toîts, tous d'une égale hauteur, formoient ensemble comme un vaste jardin : et la ville, aperçue du haut d'une tour, étoit couronnée de fleurs, de fruits et de verdure.

Je n'ai pas besoin de dire que l'Hôtel-Dieu n'étoit plus enfermé au centre de la cité. Si quelque étranger ou quelque citoyen, me dit-on, tombe malade hors de sa patrie ou de sa famille, nous ne

l'emprisonnons pas, comme de votre temps, dans un lit dégoûtant entre un cadavre et un agonisant, pour y respirer l'haleine empoisonnée du trépas, et convertir une simple incommodité en une cruelle maladie.

Nous avons partagé cet Hôtel-Dieu en vingt maisons particulières, situées aux différentes extrémités de la ville. Par-là le mauvais air que ce gouffre d'horreur (*h*) exhaloit, se trouve dispersé et n'est plus dangereux à la capitale. D'ailleurs les ma-

---

(*h*) Six mille malheureux sont entassés dans les salles de l'Hôtel-Dieu, où l'air ne circule point. Le bras de la rivière qui coule auprès, reçoit toutes les immondices, et cette eau qui contient tous les germes de la corruption, abreuve la moitié de la ville. Dans le bras de la rivière qui baigne le quai Pelletier, et entre les deux ponts, nombre de teinturiers répandent leur teinture trois fois par semaine. J'ai vu l'eau en conserver une couleur noire pendant plus de six heures. L'arche qui compose le quai de Gèvres est un foyer pestilentiel. Toute cette partie de la ville boit une eau infecte, et respire un air empoisonné. L'argent qu'on prodigue en fusées volantes, suffiroit à la cessation d'un tel fléau.

lades ne sont pas conduits dans ces hôpitaux par l'extrême indigence : ils n'arrivent point déjà frappés de l'idée de mort, et pour s'assurer uniquement de leur sépulture ; ils viennent, parce que les secours y sont plus prompts, plus multipliés que dans leurs propres foyers. On ne voit plus ce mélange horrible, cette confusion révoltante, qui annonçoit plutôt un séjour de vengeance qu'un séjour de charité. Chaque malade a son lit, et peut expirer sans accuser la nature humaine. On a revisé les comptes des directeurs. O honte ! ô douleur ! ô forfait incroyable sous la voûte du ciel ! des hommes dénaturés s'engraissoient de la substance des pauvres ; ils étoient heureux des douleurs de leurs semblables ; ils avoient conclu un marché avantageux avec la mort..... Je m'arrête : le temps de ces iniquités est écoulé, l'asile des malheureux est respecté comme le temple où les regards de la Divinité s'arrêtent avec le plus de complaisance ; les abus énormes sont corrigés, et les pauvres malades n'ont plus à combattre que les maux que leur imposa la nature. Quand on n'a

à

à souffrir que d'elle, on souffre en silence (*i*).

Des médecins savans et charitables ne dictent point des sentences de mort, en prononçant au hasard des préceptes géné-

(*i*) Un jour je me suis promené seul et à pas lents dans les salles de l'Hôtel-Dieu de Paris. Quel lieu plus propre à méditer sur l'homme ! J'ai vu l'avarice inhumaine décorée du nom de charité publique. J'ai vu des moribonds plus pressés qu'ils ne devoient l'être dans le tombeau, confondre leur haleine, et précipiter le trépas des tristes compagnons de leur misère. J'ai vu la douleur et les larmes n'attendrir personne ; le glaive de la mort frapper à droite et à gauche sans élever aucun gémisssement : on eût dit qu'il abattoit de vils animaux dans un séjour de carnage. J'ai vu des hommes endurcis à ce spectacle, s'étonner que l'on pût y être sensible. Deux jours après je me suis trouvé à la salle de l'opéra. Quelle spectacle dispendieux ! Décorations, acteurs, musiciens, on n'avoit rien épargné pour rendre le coup-d'œil magnifique. Mais que dira la postérité, lorsqu'elle saura que la même ville enfermoit deux endroits aussi différens ? Hélas ! comment peuvent-ils reposer sur le même sol ! L'un n'exclut-il pas nécessairement l'autre ? Depuis ce jour l'Académie royale de Musique contriste mon ame ; au premier coup d'archet j'ai sous les yeux le lit dégoûtant des pauvres malades.

raux : ils se donnent la peine d'examiner chaque malade en particulier ; et la santé ne tarde point à refleurir sous leur œil attentif et prudent. Ces médecins sont au rang des citoyens les plus considérés. Et quel ouvrage plus beau, plus auguste, plus digne d'un être vertueux et sensible, que celui de renouer le fil délicat des jours de l'homme, de ces jours fragiles, passagers, mais dont un art conservateur accroît la force et augmente la durée ! — Et l'hôpital général, où est-il situé ? — Nous n'avons plus d'hôpital général, plus de Bicêtre (*k*),

(*k*) Il y a à Bicêtre une salle qu'on nomme la salle de force ; c'est une image de l'enfer. Six cents malheureux, pressés les uns sur les autres, opprimés de leur misère, de leur infortune, de leur haleine mutuelle, de la vermine qui les ronge, de leur désespoir, et d'un ennui plus cruel encore, vivent dans la fermentation d'une rage étouffée. C'est le supplice de Mezence mille fois multiplié. Les magistrats sont sourds aux réclamations de ces infortunés. On en a vu qui ont commis des homicides sur les geoliers, les chirurgiens, ou les prêtres qui les visitoient, dans la seule vue de sortir de ce lieu d'horreur, et de reposer plus librement sur la roue de l'échafaud. On a raison

de maisons de force, ou plutôt de rage. Un corps sain n'a pas besoin de cautère. Le luxe, comme un caustique brûlant, avoit gangréné chez vous les parties les plus saines de l'État, et votre corps politique étoit tout couvert d'ulcères. Au lieu de fermer doucement ces plaies honteuses, vous les envenimiez encore. Vous comptiez étouffer le crime sous le poids de la cruauté. Vous étiez inhumains, parce que vous n'aviez pas su faire de bonnes lois (*).

---

d'avancer que la mort seroit une moindre barbarie que celle que l'on exerce contre eux. O cruels magistrats! hommes de fer, hommes indignes de ce nom, vous outragez l'humanité plus qu'ils ne l'ont outragée eux-mêmes! Jamais les brigands dans leur férocité n'ont égalé la vôtre. Osez être plus inhumains, avec une justice moins lente : faites brûler vif ce troupeau malheureux; vous vous épargnerez la peine d'étendre votre vigilance sur leur horrible esclavage. Vous ne paroissez que pour le redoubler. Quoi? on pourroit leur mettre un boulet de cent livres aux pieds, et les faire travailler en plein champ. Mais, non; il est des victimes d'un despotisme arbitraire qu'on veut dérober à tous les regards. . . . J'entends.

(*) Eh! oui, magistrats, c'est votre ignorance, c'est votre paresse, c'est votre précipitation qui cause

Il vous étoit plus facile de tourmenter le coupable et le malheureux, que de prévenir le désordre et la misère. Votre violence barbare n'a fait qu'endurcir les cœurs criminels; vous y avez fait entrer le désespoir. Et qu'avez-vous recueilli? Des larmes, des cris de rage, et des malédictions. Vous sembliez avoir modelé vos maisons de force sur cet horrible séjour que vous nommiez l'enfer, où des ministres de douleur accumuloient les tortures, pour le plaisir affreux d'imprimer un long supplice à des êtres sensibles et plaintifs.

Enfin, pour abréger (car je serois trop long), on ne savoit pas même de votre temps faire travailler les mendians; toute la science de votre gouvernement consistoit à les enfermer et à les faire mourir de faim. Ces malheureux, expirans d'une

---

le désespoir du pauvre. Vous l'emprisonnez pour une vétille, vous le couchez à côté d'un scélérat, vous aigrissez, vous empoisonnez son ame, vous l'oubliez dans la foule des malheureux; mais lui se souvient de votre injustice : comme vous n'avez point mis de proportion entre le délit et la punition, il vous imitera, et tout lui deviendra égal.

mort lente dans un coin du royaume, ont cependant fait parvenir jusqu'à nous leurs gémissemens : nous n'avons point dédaigné leurs obscures clameurs ; elles ont percé l'intervalle de sept siècles ; et cette basse tyrannie suffit à en révéler mille autres.

Je baissois les yeux et n'osois répondre ; car j'avois été témoin de ces turpitudes, et je n'avois pu que gémir, ne pouvant faire mieux. Je gardai le silence quelque temps, et je repris en lui disant : Ah ! ne renouvelez pas les blessures de mon cœur. Dieu a réparé les maux que leur ont faits les humains, il a puni ces cœurs durs ; vous savez.... Mais allons en avant. Vous avez, je crois, laissé subsister un de nos vices politiques. Paris me paroît aussi peuplé que de mon temps ; il étoit prouvé que la tête étoit trois fois trop grosse pour le corps. Je suis bien aise de vous annoncer, reprit mon guide, que le nombre des habitans du royaume est augmenté de moitié ; que toutes les terres sont cultivées, et que par conséquent le chef se trouve aujourd'hui dans une juste proportion avec ses membres. Cette belle ville produit toujours autant de

grands personnages, de savans, d'hommes utilement industrieux, de beaux génies, que toutes les autres villes de France réunies ensemble. — Mais encore un petit mot assez important à recueillir. Placez-vous le magasin des poudres presque au centre de votre ville ? — Nous ne sommes pas imprudens de cette force-là : c'est assez des volcans qu'allume la main de la nature, sans en former d'artificiels, qui sont cent fois plus dangereux (*l*).

(*l*) Presque toutes les villes renferment dans leur sein des magasins à poudre. Le tonnerre et mille autres accidens imprévus, inconnus même, peuvent y mettre le feu. Mille exemples terribles (chose incroyable !) n'ont pu corriger jusqu'ici l'espèce humaine. Deux mille cinq cents hommes ensevelis récemment sous des ruines dans la ville de Brescia, rendront peut-être les gouvernemens attentifs à un fléau, ouvrage de leurs mains, et qu'il leur seroit si facile de nous éviter.

CHAPITRE IX.

Les Placets.

Je remarquai plusieurs officiers revêtus des marques de leur dignité, qui venoient recevoir publiquement les plaintes du peuple, et qui en faisoient un fidèle rapport aux premiers magistrats. Tous les objets qui regardent l'administration de la police, étoient traités avec la plus grande célérité : on rendoit justice aux foibles (*a*), et tous bénissoient le gouvernement. Je me répandis en louanges sur cette institution sage et salutaire. — Messieurs, vous n'avez pas toute la gloire de cette découverte. De mon temps la ville commençoit à être bien gouvernée. Une police vigilante

(*a*) Quand un ministre d'état malverse ou met la monarchie en danger, lorsqu'un général d'armée verse le sang des sujets mal-à-propos et perd honteusement une bataille, son châtiment est tout prêt, on lui défend de revoir le visage du monarque. Ainsi des délits qui perdent une nation entière, sont punis comme des bagatelles.

embrassoit tous les rangs et tous les faits. Un de ceux qui l'ont maintenue avec le plus d'ordre, doit être nommé encore avec éloge parmi vous : on lit parmi ses belles ordonnances, celle d'avoir défendu ces extravagantes et lourdes enseignes, qui défiguroient la ville et menaçoient les passans ; d'avoir perfectionné, pour ne pas dire créé, le luminaire ; d'avoir mis un plan admirable dans le secours prompt des pompes, et d'avoir préservé, par ce moyen, les citoyens de plusieurs incendies, autrefois si fréquens.

Oui, me répondit-on, ce magistrat étoit un homme infatigable, habile à remplir ses devoirs, tout étendus qu'ils étoient ; mais la police n'avoit pas encore reçu toute sa perfection. L'espionage étoit la principale ressource d'un gouvernement foible, inquiet, minutieux. Il y entroit le plus souvent une curiosité méchante, plutôt qu'un but bien déterminé d'utilité publique. Tous ces secrets adroitement volés, portoient souvent une lumière fausse qui égaroit le magistrat. D'ailleurs, cette armée de délateurs qu'on avoit séduits à prix d'argent,

formoit une masse corrompue, qui infectoit la société (*b*). Adieu toutes ses douceurs. Il n'étoit plus d'épanchement de cœur : on étoit réduit à la cruelle alternative d'être imprudent ou hypocrite. En vain l'ame s'élançoit vers des idées patriotiques : elle ne pouvoit se livrer à sa sensibilité ; elle apercevoit le piége, et retomboit tristement sur elle-même, solitaire et froide. Enfin il falloit déguiser sans cesse son front, son geste, sa voix. Eh ! quel tourment n'étoit-ce pas pour l'homme généreux qui voyoit les monstres de la patrie sourire en égorgeant qui les voyoit, et n'osoit les nommer (*c*).

(*b*) Tout cet amas de réglemens frivoles, bisarres ; toute cette police si recherchée n'est propre à en imposer qu'à ceux qui n'ont jamais médité sur le cœur de l'homme. Cette sévérité déplacée produit une subordination odieuse, dont les liens sont mal assurés.

(*c*) Nous n'avons pas encore eu un Juvenal. Eh ! quel siècle l'a mieux mérité ? Juvenal n'étoit pas un satyrique égoïste, comme ce flatteur d'Horace et ce plat Boileau. C'étoit une ame forte, profondément indignée du vice, lui livrant le guerre, le poursuivant sous la pourpre. Qui osera se saisir de cet emploi

CHAPITRE X.

L'Homme au Masque.

MAIS, quel est, s'il vous plaît, cet homme que je vois passer, un masque sur le visage? Comme il marche précipitamment; il semble fuir. — C'est un auteur qui a écrit un mauvais livre. Quand je dis mauvais, je ne parle pas des défauts de style ou d'esprit : on peut faire un excellent ouvrage avec un gros bon sens (*a*). Nous disons seulement qu'il a mis au jour des principes dangereux, opposés à la saine morale, à cette morale universelle qui parle à tous les cœurs. Pour réparation il porte un masque, afin de cacher sa honte,

---

sublime et généreux? Qui sera assez courageux pour rendre l'ame avec la vérité, et dire à son siècle : *Je te laisse le testament que m'a dicté la vertu; lis et rougis : c'est ainsi que je te fais mes adieux.*

(*a*) Rien n'est plus vrai, et tel prône d'un curé de campagne est plus solidement utile que tel livre ingénieux rempli de vérités et de sophismes.

jusqu'à ce qu'il l'ait effacée en écrivant des choses plus raisonnées et plus sages.

Chaque jour deux citoyens vertueux vont lui rendre visite, combattre ses opinions erronées avec les armes de la douceur et de l'éloquence, écouter ses objections, y répondre, et l'engager à se rétracter dès qu'il sera convaincu. Alors il sera réhabilité; il tirera de l'aveu même de sa faute une plus grande gloire : car qu'y a-t-il de plus beau que d'abjurer ses erreurs (*b*) et d'embrasser une lumière nouvelle avec une noble sincérité! — Mais son livre auroit-il été approuvé? — Quel est l'homme, je vous prie, qui oseroit juger un livre avant le public? Qui peut deviner l'influence de telle pensée dans telle circonstance? Chaque écrivain répond en personne de ce qu'il écrit, et ne déguise jamais son nom. C'est le public qui le frappe d'opprobre, s'il contredit les principes sacrés qui servent de base à la conduite et à la probité des hommes; mais

(*b*) Tout est démonstratif dans la théorie; l'erreur elle-même a sa géométrie.

c'est lui en même temps qui le soutient s'il a avancé quelque vérité neuve, propre à réprimer certains abus : enfin la voix publique est seule juge dans ces sortes de cas, et c'est elle qu'on écoute. Tout auteur, qui est un homme public, est jugé par cette voix générale, et non par les caprices d'un homme qui rarement aura le coup-d'œil assez juste, assez étendu, pour découvrir ce qui devant la nation sera véritablement digne de louange ou de blâme.

On l'a tant de fois prouvé ; la liberté de la presse est la vraie mesure de la liberté civile (*c*). On ne peut donner atteinte à l'une sans détruire l'autre. La pensée doit avoir son plein effet. Y mettre un frein, vouloir l'étouffer dans son sanctuaire, c'est un crime de leze-humanité. Et qui m'appartiendra donc, si ma pensée n'est pas à moi ?

Mais, repris-je, de mon temps les hommes en place ne redoutoient rien tant

(*c*) Ceci équivaut à une démonstration géométrique.

que la plume des bons écrivains. Leur ame orgueilleuse et coupable frémissoit dans ses derniers replis, dès que l'équité osoit dévoiler ce qu'ils n'avoient pas rougi de commettre (*d*). Au lieu de protéger cette censure publique, qui, bien administrée, auroit été le frein le plus puissant du crime et du vice, on condamna tous les écrits à passer par un crible; mais le crible étoit si étroit, si serré, que souvent les meilleurs traits étoient perdus : les élans du génie étoient subordonnés au ciseau cruel de la médiocrité, qui lui coupoit les ailes sans miséricorde (*e*).

(*d*) Dans un drame intitulé : *les noces d'un fils de roi*, un ministre de la justice scélérat de cour, dit à son valet, en parlant des écrivains philosophes : mon ami, ces gens-là sont pernicieux. On ne peut se permettre la moindre injustice sans qu'ils la remarquent. C'est en vain qu'un masque adroit dérobe notre vrai visage aux regards les plus perçans. Ces hommes, en passant, ont l'air de vous dire : Je te connois. — Messieurs les philosophes, j'espère vous apprendre qu'il est dangereux de connoître un homme de ma sorte : je ne veux pas être connu.

(*e*) La moitié des censeurs dits royaux, sont des

On se mit à rire autour de moi. Ce devoit, me dit-on, être une chose fort plaisante, que de voir des gens gravement occupés à couper une pensée en deux, et à peser des syllabes. Il est bien étonnant que vous ayiez produit quelque chose de bon avec de pareilles entraves. Comment danser avec grâce et légèreté sous le poids énorme des chaînes? — Oh! nos meilleurs écrivains ont pris le parti tout naturellement de les secouer. La crainte abâtardit l'ame; et l'homme qu'anime l'amour de l'humanité doit être fier et courageux. — Vous pouvez écrire sur tout ce qui vous choquera, reprit-on, car nous n'avons plus ni crible, ni ciseaux, ni menotes; et l'on écrit très-peu de sottises, parce qu'elles tombent d'elles-mêmes dans la fange qui est leur élément. Le gouvernement est bien au-dessus de tout ce que l'on peut dire: il ne craint point les plumes éclairées; il s'accuseroit lui-même, en les redoutant.

---

gens qu'on ne peut compter parmi les littérateurs, même de la dernière classe; et l'on peut dire d'eux, à la lettre, qu'ils ne savent point lire.

Ses opérations sont droites et sincères. Nous ne faisons que le louer ; et lorsque l'intérêt de la patrie l'exige, chaque homme, dans son genre, est auteur, sans prétendre exclusivement à ce titre (*f*).

(*f*) Le gouvernement sera toujours bon lorsqu'il sera approprié au caractère et au génie du peuple qui est gouverné. Un peuple éclairé peut adopter le monarque, sans crainte. Un peuple barbare ou dans l'ignorance, en auroit trop à craindre : le chef ne se portera point à certaines extrémités contre des hommes qui sauront juger ses actions.

Les partisans outrés de la liberté, s'égarent ; ils se payent de mots.

Le gouvernement monarchique tire évidemment son origine des talens et des connoissances supérieures qui élevèrent ceux qui les possédoient au-dessus de leurs égaux. Ce gouvernement sera toujours le meilleur tant que le souverain sera éclairé, c'est-à-dire, attentif à appeler les lumières qui l'environnent : s'il suit l'impulsion que lui donne la portion de ses sujets livrée à la méditation, il fera le bien.

Ainsi toute constitution peut enfanter de grands biens, lorsque la justice présidera à toutes les opérations politiques. Le gouvernement démocratique est le plus mauvais de tous, parce que le plus grand nombre ne sauroit être éclairé.

Etre libre contre les lois, voilà le sort de la

CHAPITRE XI.

Les nouveaux Testamens.

Quoi, tout le monde est auteur ! ô ciel, que dites-vous-là ! Vos murailles vont

---

démocratie. Les états populaires tombent dans la confusion ; la liberté n'y est que licence ; il est presque impossible que les lois, la justice et l'ame s'y soutiennent.

Les efforts de Sparte, les décemvirs de Rome n'étoient pas moins cruels que Néron et Caligula. La démocratie d'Athènes forma bientôt un conseil sanguinaire qui pesa sur les citoyens. Il fallut renverser cette démocratie. Ecoutez cet empereur de la Chine qui disoit : *des citoyens éclairés, voilà ce qui forme ma puissance : elle est plus entière que si j'avois à gouverner un peuple stupide et féroce qui tremble-roit devant moi.*

Rien n'est plus dangereux pour le peuple même, qu'une indépendance entière et absolue. Toute société suppose des supérieurs qui commandent, et des inférieurs qui obéissent.

L'état de nature, dit Loke, doit être réglé par la loi naturelle à laquelle chacun est obligé de se soumettre, et celui de la société doit être réglé par les lois de la société.

s'embraser

s'embraser comme le salpêtre, et tout va sauter en l'air. Bon Dieu, tout un peuple auteur ! — Oui, mais il est sans fiel, sans orgueil, sans présomption. Chaque homme écrit ce qu'il pense dans ses meilleurs momens, et rassemble à un certain âge les réflexions les plus épurées qu'il a eues pendant sa vie. Avant sa mort il en forme un livre plus ou moins gros, selon sa manière de voir et de s'exprimer : ce livre est l'ame du défunt. On le lit le jour de ses funérailles, à haute voix, et cette lecture compose tout son éloge. Les enfans rassemblent avec respect toutes les pensées de leurs ancêtres, et les méditent. Telles sont nos urnes funèbres. Je crois que cela vaut bien vos somptueux mausolées, vos tombeaux chargés de mauvaises inscriptions, que dictoit l'orgueil et que gravoit la bassesse.

C'est ainsi que nous nous faisons un devoir de tracer à nos descendans une image vivante de notre vie. Ce souvenir honorable sera le seul bien qui nous restera alors sur la terre (*a*). Nous ne le négligeons

(*a*) Cicéron se demandoit souvent à lui-même ce

pas. Ce sont des leçons immortelles que nous laissons à nos descendans ; ils nous en aimeront davantage. Les portraits et les statues n'offrent que les traits corporels. Pourquoi ne pas représenter l'ame elle-même et les sentimens vertueux qui l'ont affectée ? Ils se multiplient sous nos expressions animées par l'amour. L'histoire de nos pensées, et celle de nos actions, instruit notre famille. Elle apprend par le choix et la comparaison des pensées à perfectionner la manière de sentir et de voir. Remarquez cependant que les écrivains prédominans, que les génies du siècle sont toujours les soleils qui entraînent et font circuler la masse des idées. Ce sont eux qui impriment les premiers mouvemens ; et comme l'amour de l'humanité brûle leur cœur généreux, tous les cœurs répondent à cette voix sublime et victorieuse qui vient de terrasser le despotisme et la superstition. — Messieurs,

---

qu'on diroit de lui après sa mort? L'homme qui ne fait aucun cas d'une bonne réputation, négligera les moyens de l'acquérir.

permettez-moi, je vous prie, de défendre mon siècle, du moins dans ce qu'il avoit de louable. Nous avons eu, je crois, des hommes vertueux, des hommes de génie ? — Oui ; mais, barbares ! vous les avez tantôt méconnus, tantôt persécutés. Nous avons été obligés de faire une réparation expiatoire à leurs mânes outragés. Nous avons dressé leurs bustes dans la place publique où ils reçoivent notre hommage et celui de l'étranger. Leur pied droit foule la face ignoble de leur Zoïde ou de leur tyran (*b*). Savez-vous bien que vous avez eu des hommes étonnans ? et nous ne concevons pas la rage folle et téméraire de leurs persécuteurs. Ils sembloient proportionner leur degré de bassesse au degré d'élévation que parcouroient ces aigles ; mais ils sont livrés à l'opprobre qui doit être leur éternel partage.

(*b*) Je voudrois bien que l'auteur eût nommé sur quelles têtes marcheront et Rousseau et Voltaire, et ceux dont les noms s'unissent à ces grands noms. Il se trouvera sûrement des têtes mitrées et non mitrées qui ne seront pas à leur aise ; mais chacun son tour.

En disant ces mots, il me conduisit vers une place, où étoient les bustes des grands hommes. J'y vis Corneille, Molière, La Fontaine, Montesquieu, Rousseau (*c*), Buffon, Voltaire, Mirabeau, etc. — Tous ces célèbres écrivains vous sont donc bien connus? — Leur nom forme l'alphabet de nos enfans; dès qu'ils ont atteint l'âge du raisonnement, nous leur mettons en main votre fameux dictionnaire encyclopédique que nous avons rédigé avec soin. — Vous me surprenez! L'encyclopédie, un livre élémentaire! Oh, quel vol vous avez dû prendre vers les hautes sciences, et que je brûle de m'instruire avec vous! Ouvrez-moi tous vos trésors, et que je jouisse au même instant des travaux accumulés de six siècles de gloire!

(*c*) On veut parler ici de l'auteur d'Emile, et non de ce poëte empoulé, vuide d'idées, qui n'a eu que le talent d'arranger des mots et de leur donner quelquefois une pompe imposante, mais qui cachoit ainsi la stérilité de son ame et la froideur de son génie.

CHAPITRE XII.

Le collége des Quatre-Nations.

ENSEIGNEZ-VOUS le grec et le latin à de pauvres enfans, qu'on faisoit de mon temps mourir d'ennui? Consacrez-vous dix années de leur vie (les plus belles, les plus précieuses) à leur donner une teinture superficielle de deux langues mortes qu'ils ne parleront jamais? — Nous savons mieux employer le temps. La langue grecque est très-vénérable, sans doute, par son antiquité; mais nous avons Homère, Platon, Sophocle, parfaitement traduits (*a*); quoi-

(*a*) Au lieu de nous donner des dissertations sur la tête d'Anubis, sur Osiris et mille rapsodies inutiles, pourquoi les académiciens de l'académie royale des inscriptions n'occupent-ils leur temps à nous donner des traductions des ouvrages grecs? Eux qui se vantent de les entendre. Démosthène est à peine connu. Cela vaudroit mieux que d'examiner quelle sorte d'épingle les femmes romaines portoient sur leurs têtes, la forme de leurs colliers, et si les agraffes de leurs robes étoient rondes ou ovales.

qu'il ait été dit par des pédans insignes, qu'on ne pourroit jamais atteindre à leur beauté. Quant à la langue latine qui, plus moderne, ne doit pas être si belle, elle est morte de sa belle mort. — Comment! — La langue française a prévalu de toute part. On a fait d'abord des traductions si achevées, qu'elles ont presque dispensé de recourir aux sources; ensuite on a composé des ouvrages dignes d'effacer ceux des anciens. Ces nouveaux poëmes sont incomparablement plus utiles, plus intéressans pour nous, plus relatifs à nos mœurs, à notre gouvernement, à nos progrès dans nos connoissances physiques et politiques, au but moral, enfin, qu'il ne faut jamais perdre de vue. Les deux langues antiques dont nous parlions tout-à-l'heure, ne sont plus que celles de quelques savans. On lit Tite-Live à-peu-près comme l'Alcoran. — Mais cependant ce collége que j'aperçois, porte encore sur son frontispice écrit en gros caractère : *Ecole des Quatre Nations?* — Nous avons conservé ce monument et même son nom, mais pour le mettre mieux à profit. Il y a quatre différentes classes

dans ce collége, où l'on enseigne l'italien, l'anglais, l'allemand et l'espagnol. Enrichis des trésors de ces langues vivantes, nous n'envions rien aux anciens. Cette dernière nation qui portoit en elle-même un germe de grandeur que rien n'avoit pu détruire, s'est tout-à-coup éclairée par un des coups puissans qu'on ne pouvoit attendre ni prévoir. La révolution a été rapide et heureuse, parce que la lumière a d'abord occupé la tête, tandis que dans les autres états celle-ci a presque toujours été plongée dans l'ombre.

La sottise et le pédantisme sont bannis de ce collége, où les étrangers sont appelés pour faciliter la prononciation des langues qu'on y enseigne. On y traduit les meilleurs auteurs. De cette correspondance mutuelle jaillit une masse de lumières. Un autre avantage s'y rencontre ; c'est que le commerce de la pensée s'étendant davantage, les haines nationales s'éteignent insensiblement. Les peuples ont vu que quelques coutumes particulières ne détruisoient pas cette raison universelle qui parle d'un bout du monde à l'autre, et qu'ils pen-

soient à-peu-près la même chose sur les mêmes objets qui avoient allumé des disputes si longues et si vives. — Mais que fait l'université, cette fille ainée des rois? — C'est une princesse délaissée. Cette vieille fille, après avoir reçu les derniers soupirs d'une langue fastidieuse, dénaturée, vouloit encore la faire passer pour neuve, fraîche et ravissante. Elle voloit des périodes, estropioit des hémistiches, et dans un jargon barbare et maussade, prétendoit ressusciter la langue du siècle d'Auguste. Enfin, l'on s'aperçut qu'elle n'avoit plus qu'un filet de voix aigre et discordant, et qu'elle faisoit bâiller la cour, la ville, et sur-tout ses disciples. Il lui fut ordonné, par arrêt de l'académie françoise, de comparoître devant son tribunal, pour rendre compte du bien qu'elle avoit fait depuis quatre siècles, pendant lesquels on l'avoit alimentée, honorée et pensionnée. Elle vouloit plaider sa cause dans son risible idiôme, que sûrement les Latins n'auroient jamais pu comprendre. Pour le françois, elle n'en savoit pas un mot; elle n'osa pas se hasarder devant ses juges.

L'académie eut pitié de son embarras. Il lui fut ordonné charitablement de se taire. On eut ensuite l'humanité de lui apprendre à parler la langue de la nation ; et depuis ce temps, dépouillée de son antique coëffure, de sa morgue et de sa férule, elle ne s'applique plus qu'à enseigner avec soin et facilité cette belle langue que perfectionne tous les jours l'académie françoise. Celle-ci, moins timide, moins scrupuleuse, la châtie, sans toutefois l'énerver.— Et l'école militaire, qu'est-elle devenue? — Elle a suivi le destin des autres colléges: elle en réunissoit tous les abus, sans compter les abus privilégiés qui tenoient à son institution particulière On ne fait pas des hommes comme on fait des soldats. — Pardon, si j'abuse de votre complaisance, mais ce point est trop important pour que je l'abandonne; on ne parloit, dans ma jeunesse, que d'éducation. Chaque pédant faisoit son livre; heureux encore tant qu'il n'étoit qu'ennuyeux. Le meilleur de tous, le plus simple, le plus raisonnable, et en même-temps le plus profond, avoit été brûlé par la main d'un bourreau, et décrié par des

gens qui ne l'entendoient pas plus que le valet de cet exécuteur. Enseignez-moi, de grâce, la marche que vous avez suivie pour former des hommes ?

— Les hommes sont plutôt formés par la sage tendresse de notre gouvernement, que par toute autre institution : mais pour ne parler ici que de la culture de l'esprit, en familiarisant les enfans avec les lettres, nous les familiarisons avec les opérations de l'algèbre. Cet art est simple et d'une utilité générale ; il n'en coûte pas plus pour le savoir, que d'apprendre à lire : l'ombre même des difficultés a disparu, les caractères algébriques ne passent plus chez le vulgaire pour des caractères magiques (*b*). Nous avons remarqué que cette

(*b*) L'imprimerie étoit connue depuis peu à Paris, lorsque quelqu'un entreprit de faire imprimer les Elémens d'Euclide ; comme il y entre, comme chacun sait, des cercles, des carrés, des triangles et toutes sortes de lignes, un ouvrier de l'imprimeur crut que c'étoit un livre de sorcellerie, propre à évoquer le diable, qui pourroit l'emporter au milieu de son travail. Cependant le maître insistoit ; ce malheureux

science accoutumoit l'esprit à voir les choses rigoureusement telles qu'elles sont, et que cette justesse est précieuse, appliquée aux arts.

On apprenoit aux enfans une infinité de connoissances qui ne servent de rien au bonheur de la vie. Nous n'avons choisi que ce qui pouvoit leur donner des idées vraies et réfléchies. On leur enseignoit à tous indistinctement deux langues mortes, qui sembloient renfermer la science universelle, et qui ne pouvoient leur donner la moindre idée des hommes avec lesquels ils devoient vivre. Nous nous contentons de leur enseigner la langue nationale, et nous leur permettons même de la modifier d'après leur génie, parce que nous ne voulons pas des grammairiens, mais des hommes éloquens. Le style est l'homme, et l'ame forte doit avoir un idiôme qui lui soit propre et bien différent de la nomenclature, la seule ressource de ces esprits

---

imbécille s'imagina qu'on avoit machiné sa perte, et sa tête fut tellement frappée que n'écoutant ni raison, ni confesseur, il mourut d'effroi quelques jours après.

foibles qui n'ont qu'une triste mémoire.

On leur enseigne peu d'histoire, parce que l'histoire est la bonté de l'humanité, et que chaque page est un tissu de crimes et de folies. A Dieu ne plaise ! que nous leur mettions sous les yeux ces exemples de brigandage et d'ambition. Le pédantisme de l'histoire a pu ériger les rois en dieux. Nous enseignons à nos enfans une logique plus sûre et des idées plus saines. Ces froids chronologistes, ces nomenclateurs de tous les siècles, tous ces écrivains romanesques ou corrompus, qui ont pâli les premiers devant leur idole, sont éteints avec les panégyristes des princes de la terre (*c*). Quoi ! le temps est court et rapide, et nous emploierions le loisir de nos enfans à arranger dans leur mémoire des noms, des dates, des faits innombrables, des arbres généalogiques ? Quelles

---

(*c*) Depuis Pharamond jusqu'à Henri IV, à peine compte-t-on deux rois, je ne dis pas qui aient sû régner, mais qui aient sû mettre dans l'administration publique le bon sens qu'un particulier emploie dans l'économie de sa maison.

futilités misérables, lorsqu'on a devant les yeux le vaste champ de la morale et de la physique ! En vain dira-t-on que l'histoire fournit des exemples qui peuvent instruire les siècles suivans; exemples pernicieux et pervers (*d*), qui ne servent qu'à enseigner le despotisme, à le rendre plus fier, plus terrible, en montrant les humains toujours soumis comme un troupeau d'esclaves, et les efforts impuissans de la liberté expirant sous les coups que lui ont portés quelques hommes qui fondoient sur l'ancienne tyrannie les droits d'une tyrannie nouvelle. S'il fut un homme estimable, vertueux, il a été le contemporain des monstres ; il a été étouffé par eux : et ce tableau de la vertu foulée aux pieds, n'est que trop

(*d*) La scène change, il est vrai, dans l'histoire, mais le plus souvent pour amener de nouveaux malheurs ; car avec les rois c'est une chaîne indissoluble de calamités. Un roi, à son avénement au trône, croiroit ne pas régner s'il suivoit les anciens plans. Il faut abîmer les anciens systêmes qui ont coûté tant de sang, et en établir de nouveaux; ils ne s'accordent pas avec les premiers, et ne deviennent pas moins préjudiciables que ceux-ci étoient nuisibles.

vrai, sans doute, mais il est tout aussi dangereux à présenter. Il n'appartient qu'à un homme fait, de contempler ce tableau sans pâlir, et d'en ressentir même une joie secrète, en voyant le triomphe passager du crime, et le sort éternel qui doit appartenir à la vertu. Mais pour les enfans, il faut éloigner ce tableau, il faut qu'ils contractent une habitude heureuse avec les notions d'ordre et d'équité, et en composer, pour ainsi dire, la substance de leur ame. Ce n'est point cette morale oisive qui consiste en questions frivoles, que nous leur enseignons; c'est une morale pratique qui s'applique à chacune de leurs actions, qui parle par images, qui forme leurs cœurs à la douceur, au courage, au sacrifice de l'amour-propre, ou pour dire tout, en un mot, à la générosité.

Nous avons assez de mépris pour la métaphysique, cet espace ténébreux où chacun édifioit un système chimérique et toujours inutile. C'est-là qu'on alloit puiser des images imparfaites de la divinité, qu'on défiguroit son essence à force de subtiliser sur ses attributs, et qu'on étourdissoit la

raison humaine en lui offrant un point glissant et mobile, d'où elle étoit toujours prête à tomber dans le doute. C'est à l'aide de la physique, cette clef de la nature, cette science vivante et palpable, que parcourant le dédale de cet ensemble merveilleux, nous leur apprenons à sentir l'intelligence et la sagesse du créateur. Cette science bien approfondie les délivre d'une infinité d'erreurs, et la masse informe des préjugés cède à la lumière pure qu'elle répand sur tous les objets.

A un certain âge nous permettons à un jeune homme de lire les poètes. Les nôtres ont su allier la sagesse à l'enthousiasme. Ce ne sont point de ces hommes qui imposent à la raison par la cadence et l'harmonie des paroles, qui se trouvent conduits, comme malgré eux, dans le faux et dans le bisarre, ou qui s'amusent à parer des nains, à faire tourner des moulinets, à agiter le grelot et la marotte : ils sont les chantres des grandes actions qui illustrent l'humanité ; leurs héros sont choisis par-tout où se rencontrent le courage et la vertu. Cette trompette vénale et mensongère, qui flattoit orgueil-

leusement les colosses de la terre, est à jamais brisée. La poésie n'a conservé que cette trompette véridique qui doit retentir dans l'étendue des siècles, parce qu'elle annonce, pour ainsi dire, la voix de la postérité. Formés sur de tels modèles, nos enfans reçoivent des idées justes de la véritable grandeur; et le rateau, la navette, le marteau, sont devenus des objets plus brillans que le sceptre, le diadême, le manteau royal, etc.

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Où est la Sorbonne?

DANS quelle langue se disputent donc MM. les docteurs de Sorbonne? Ont-ils toujours un risible orgueil, des robes longues et des chaperons fourrés? — On ne se dispute plus en Sorbonne; car dès qu'on a commencé à y parler françois, cette troupe d'ergoteurs a disparu : grâces à Dieu, les voûtes ne retentissent plus de ces mots barbares, moins insensés encore que les extravagances qu'ils vouloient signifier. Nous avons découvert que les bancs sur lesquels s'asseyoient ces docteurs hibernois, étoient formés d'un certain bois, dont la funeste vertu dérangeoit la tête la mieux organisée, et la faisoit déraisonner avec méthode. — Oh! que ne suis-je né dans votre siècle! Les misérables faiseurs d'argumens ont fait le supplice de mes jeunes ans; je me suis cru long-temps un imbécille, parce que je ne pouvois les comprendre. Mais que fait-on de ce palais élevé par ce cardinal qui

faisoit de mauvais vers avec enthousiasme, et qui faisoit couper de bonnes têtes avec tout le sang-froid possible? — Ce grand bâtiment renferme plusieurs salles où l'on fait un cours d'étude bien plus utile à l'humanité. On y dissèque toutes sortes de cadavres. Des anatomistes sages cherchent dans les dépouilles de la mort, des ressources pour diminuer les maux physiques. Au lieu d'analyser de sottes propositions, on essaie de découvrir l'origine cachée de nos cruelles maladies, et le scalpel ne s'ouvre une voie sur ces cadavres insensibles, que pour le bien de leur postérité. Tels sont les docteurs honorés, ennoblis, pensionnés par l'Etat. La chirurgie s'est réconciliée avec la médecine, et cette dernière n'est plus divisée avec elle-même.

Oh, l'heureux prodige! On parloit de l'animosité des jolies femmes, de la fureur jalouse des poètes, du fiel des peintres: c'étoient des passions douces en comparaison de la haine qui, de mon temps, enflammoit les suppôts d'Esculape. On a vu plus d'une fois, comme l'a dit un bon plaisant, la médecine sur le point

d'appeler la chirurgie à son secours (*a*). — Tout est changé aujourd'hui : amies,

(*a*) La théologie et la philosophie, long-tems rivales, commencent enfin à se rapprocher; bientôt, à l'exemple de la physique et de la chimie, elles se donneront la main pour la plus grande perfection de l'homme. La philosophie n'est autre chose que la connoissance de la vérité, par les seules lumières de la raison : elle montre toute la théorie de la vie humaine, puis elle dit à l'homme : *marche, si tu peux*. La théologie (c'est-à-dire la connoissance de Dieu, et non cette science obscure et contentieuse à qui on a donné mal-à-propos ce nom) vient et lui tend la main, dans sa carrière difficile. Ce que la philosophie a prescrit, elle en fait voir l'utilité; et découvrant les magnifiques espérances d'une vie future, elle donne à l'ame une force nouvelle. Ce sont donc deux sœurs d'une même origine; si elles se combattent, elles n'opèrent aucun bien et nous laissent livrés aux doutes de toutes espèces qui font le tourment des ames foibles.

Quels sont ces hommes qui prétendent que le Grand-Architecte a bâti un monde imparfait, parce qu'il ne pouvoit mieux le faire? qui veulent qu'avec le dernier soupir l'ame cesse d'exister? que l'esprit, que l'auteur de la nature a communiqué à l'homme, ne soit qu'un souffle qui s'éteint avec la machine? enfin qui, malgré la quantité et l'étendue des facultés morales et intellectuelles dont il est doué, bornent son

et non rivales, elles ne forment plus qu'un corps ; elles se prêtent un secours mutuel,

---

existence au court espace de temps qu'il passe sur la terre, et aiment mieux supposer que l'ouvrier a créé des vases trop grands, qu'il ne peut remplir.

Philosophes, théologiens, voilà la doctrine qu'il faut combattre ; et jamais vous n'aurez un sujet plus heureux pour déployer vos argumens et disputer avec avantage. Démontrez à tous les hommes que la mort, à laquelle nul n'échappera, chose la plus certaine, n'est qu'une révolution de notre nature et le commencement d'une nouvelle vie. Ne vous lassez point de le répéter ; l'ame vit au-delà du tombeau ; une durée éternelle est son partage ; et cette félicité dont elle se forme l'idée, à laquelle elle aspire avec tant d'ardeur, et qu'elle ne peut trouver sur la terre, sera réalisée dans l'avenir.

Avec cette espérance l'homme juste voit approcher tranquillement la fin de sa carrière ; le malheureux que les événemens et ses semblables persécutent, éprouve une consolation intérieure qui allége ses maux. Mais quand nous plaçons le néant pour terme à notre vie, quel appui nous reste-t-il, non seulement dans les revers, mais encore dans le bien-être ? Oui, l'homme comblé des biens qui font l'objet de nos desirs, est vraiment à plaindre sans la religion ; chaque jour il perd une portion de son bonheur, et chaque instant l'approche de celui où il doit finir,

et leurs opérations ainsi réunies tiennent quelquefois du miracle. Le médecin ne rougit pas de pratiquer lui-même les opérations qu'il juge convenables ; quand il ordonne quelques remèdes, il ne laisse pas à un subalterne le soin de les apprêter, tandis que la négligence ou l'impéritie de son ministre peuvent les rendre mortels ; il juge par ses propres yeux, de la qualité, de la dose, et de la préparation : choses importantes, et d'où dépend rigoureusement la guérison. Un homme souffrant ne voit plus au chevet de son lit trois praticiens qui, comiquement subordonnés l'un à l'autre, se disputent, se mesurent des yeux, et attendent quelque bévue de leurs rivaux pour en rire tout à leur aise. Une médecine n'est plus l'alliage bisarre des

---

et cette fin de sa prospérité qu'il a en perspective, en trouble la jouissance.

Dites-nous donc, ô vous, qui êtes doués d'une intelligence plus vaste et cultivée par l'étude, dites-nous que notre dernière fin, ainsi que notre origine, sont dignes de l'Être tout parfait qui nous a créés, et que cette vérité doit être la base sur laquelle l'homme bâtit l'édifice de son bonheur.

principes les plus opposés. L'estomac affoibli du malade ne devient plus l'arène où les poisons du midi accourent combattre les poisons du nord. Les sucs bienfaisans des herbes nées dans notre sol, et appropriées à notre tempérament, dissipent les humeurs, sans déchirer nos entrailles.

Cet art est jugé le premier de tous, parce qu'on en a banni l'esprit de système et de routine, qui a été aussi funeste au monde que l'avidité des rois et la cruauté de leurs ministres.

— Je suis bien aise de savoir que les choses sont ainsi. J'aime vos médecins : ils ne sont donc plus des charlatans intéressés et cruels, tantôt adonnés à une routine dangereuse, tantôt faisant des essais barbares et prolongeant le supplice du malade qu'ils assassinoient sans remords. A propos, jusqu'à quel étage montent-ils ? — A tout étage où se trouve un homme qui aura besoin de leur secours. — Cela est merveilleux : de mon temps les fameux ne passoient pas le premier ; et comme certaines jolies femmes ne vou-

loient recevoir chez elles que des manchettes à dentelle, ils ne vouloient guérir eux que des gens à équipage. — Un médecin qui parmi nous se rendroit coupable d'un pareil trait d'inhumanité, se couvriroit d'un déshonneur ineffaçable. Tout homme a droit de les appeler. Ils ne voient que la gloire d'ordonner à la santé de refleurir sur les joues d'un malade ; et si l'infortuné, ce qui est très-rare, ne peut produire un juste salaire, l'Etat se charge alors du soin de la récompense. Tous les mois on tient registre des malades morts ou guéris. Le nom du mort est toujours suivi du nom du médecin qui l'a traité. Celui-ci doit rendre compte de ses ordonnances, et justifier la marche qu'il a tenue pendant chaque maladie. Ce détail est pénible : mais la vie d'un homme a paru trop précieuse pour négliger les moyens de la conserver ; et les médecins sont intéressés eux-mêmes à l'accomplissement de cette sage loi.

Ils ont simplifié leur art. Ils l'ont débarrassé de plusieurs connoissances absolument étrangères à l'art de guérir. Vous

pensiez faussement qu'un médecin devoit renfermer dans sa tête toutes les sciences possibles ; qu'il devoit posséder à fond l'anatomie, la chimie, la botanique, les mathématiques ; et tandis que chacun de ces arts demanderoit la vie entière d'un homme, vos médecins n'étoient rien, si par-dessus le marché ils n'étoient pas encore de beaux esprits, plaisans, adroits à semer de bons mots. Les nôtres se bornent à bien savoir définir toutes les maladies, à en marquer exactement les divisions, à en connoître tous les symptômes, à bien distinguer sur-tout les tempéramens en général, et celui de chacun de leurs malades en particulier. Ils n'emploient guère de ces médicamens eaux et dits précieux, ni de ces recettes mystérieuses, composées dans le cabinet : un petit nombre de remèdes leur suffisent. Ils ont reconnu que la nature agit uniformément dans la végétation des plantes et dans la nutrition des animaux. Voici un jardinier, disent-ils, il est attentif à ce que la sève, c'est-à-dire, l'esprit universel circule également dans toutes les parties de l'arbre ; toutes les

maladies de la plante viennent de l'épaississement de ce fluide merveilleux. Ainsi tous les maux qui affligent la race humaine, n'ont d'autre cause que la coagulation du sang et des humeurs : rendez-leur leur liquidité naturelle, sitôt que la circulation reprendra son cours, la santé commencera à refleurir. Ce principe posé, il n'est pas question d'un grand nombre de connoissances pour en remplir les vues, puisqu'elles s'offrent d'elles-mêmes. Nous regardons comme un remède universel toutes les plantes odoriférantes, abondantes en sels volatils, comme infiniment propres à dissoudre le sang trop épaissi : c'est le plus précieux don de la nature pour conserver la santé; nous l'étendons à toutes les maladies, et nous en avons vu naître toutes les guérisons.

CHAPITRE XIV.

L'Hôtel de l'Inoculation.

DITES-MOI, je vous prie, quel est ce bâtiment isolé que je découvre de loin au milieu de la campagne ? — C'est l'hôtel de l'inoculation si combattue de vos jours, comme tous les présens utiles qu'on vous a donnés. Vous aviez des têtes bien opiniâtres, puisque les expériences évidentes et multipliées ne pouvoient vous faire entendre raison pour votre propre bien. Sans quelques femmes amoureuses de leur beauté et qui craignoient plus de la perdre que la vie, sans quelques princes peu curieux de déposer leur sceptre entre les mains de Pluton, vous n'auriez jamais hasardé cette heureuse découverte. Le succès l'ayant pleinement couronnée, les laides ont été obligées de se taire, et ceux qui n'avoient point de diadême, n'en ont pas moins senti le desir de rester ici-bas un peu plus long-temps.

Tôt ou tard, il faut que la vérité perce

et règne sur les esprits les plus indociles. Nous pratiquons aujourd'hui l'inoculation, comme on la pratiquoit de votre temps à la Chine, en Turquie, en Angleterre. Nous sommes loin de bannir des secours salutaires, parce qu'ils sont nouveaux. Nous n'avons point, comme vous, la fureur de disputer uniquement pour paroître en scène et captiver l'œil du public.

Grâces à notre activité, à notre esprit de recherche, nous avons découvert plusieurs secrets admirables, qu'il n'est pas temps de vous exposer encore. L'étude approfondie de ces simples merveilleux, que votre ignorance fouloit aux pieds, nous a donné l'art de guérir la pulmonie, la phthisie, l'hydropisie, et d'autres maladies que vos remèdes peu connus faisoient ordinairement empirer : l'hygienne, sur-tout, a été traitée avec tant de clarté, que chacun a su veiller par lui-même sur sa santé. On ne se repose plus entièrement sur le médecin, quelqu'habile qu'il soit; on s'est donné la peine d'étudier son tempérament, au lieu de vouloir qu'un étranger le devine au premier aspect : d'ailleurs, la tempérance, ce véri-

table élixir réparateur et conservateur ; contribue à former des hommes sains et vigoureux, qui logent des ames fortes et pures comme leur sang (*a*).

(*a*) On n'a point fait sur les médecins de comparaison plus vraie, plus fine, ni plus ingénieuse que celle qui les compare à des couvreurs qui, pour remettre sur le toit d'une maison cinq à six tuiles que le vent a emportées, en cassent une centaine, qu'ils font payer au propriétaire.

CHAPITRE XV.

Théologie et Jurisprudence.

HEUREUX mortels ! vous n'avez donc plus de théologiens (*a*) ? Je ne vois plus ces gros volumes qui sembloient les piliers fondamentaux de nos bibliothèques, ces masses pesantes que l'imprimeur seul, je pense, avoit lues : mais enfin, la théologie est une science sublime et... — Comme nous ne parlons plus de l'Etre suprême que pour le bénir et l'adorer en silence, sans disputer sur ses divins attributs à jamais impénétrables, on est convenu de ne plus écrire sur cette question trop sublime et si fort au-dessus de notre intelligence. C'est l'ame qui sent Dieu, elle n'a pas besoin de secours étrangers pour s'élancer jusqu'à lui (*b*).

(*a*) Il ne faut point ici confondre les moralistes avec les théologiens : les moralistes sont les bienfaiteurs du genre-humain ; les théologiens en sont l'opprobre et le fléau.

(*b*) Descendons en nous-mêmes, interrogeons notre

Tous les livres de théologie, ainsi que ceux de jurisprudence, sont scellés sous de gros barreaux de fer dans les souterrains de la bibliothèque; et si jamais nous sommes en guerre avec quelques nations voisines, au lieu de pointer des canons, nous leur enverrons ces livres dangereux. Nous conservons ces volcans de matière inflammable, pour servir de vengeance contre nos ennemis : ils ne tarderont point à se détruire, au moyen de ces poisons subtils qui saisissent à la-fois la tête et le cœur.

— Vivre sans théologie, je conçois cela

---

ame, demandons-lui de qui elle tient le sentiment et la pensée? Elle nous révélera son heureuse dépendance, elle nous attestera cette intelligence suprême, dont elle n'est qu'une foible émanation. Lorsqu'elle se replie sur elle-même, elle ne peut se dérober à ce Dieu dont elle est la fille et l'image; elle ne peut méconnoître sa céleste origine. C'est une vérité de sentiment qui a été commune à tous les peuples. L'homme sensible sera ému du spectacle de la nature, et reconnoîtra sans peine un Dieu bienfaisant qui nous réserve d'autres largesses. L'homme insensible ne mêlera point à nos louanges le cantique de son admiration. Le cœur qui n'aima point fut le premier athée.

très-aisément ; mais sans jurisprudence, c'est ce que je ne conçois guère. — Nous avons une jurisprudence, mais différente de la vôtre, qui étoit gothique et bisarre. Vous portiez encore l'empreinte de votre antique servitude. Vous aviez adopté des lois qui n'étoient faites ni pour vos mœurs, ni pour vos climats. Comme la lumière est descendue par degrés dans presque toutes les têtes, on a réformé les abus qui faisoient du sanctuaire de la justice un antre de voleurs. On s'est étonné que le monstre noir qui dévore la veuve et l'orphelin, ait joui si long-temps d'une coupable impunité. On ne conçoit pas qu'un procureur ait pu traverser paisiblement la ville sans être lapidé par quelque main désespérée.

Le bras auguste qui tenoit le glaive de la justice, a frappé cette foule de corps sans ames, qui n'avoient que l'instinct du loup, la ruse du renard, et le croassement du corbeau: leurs propres clercs, qu'ils faisoient mourir de faim et d'ennui, ont été les premiers à révéler leurs iniquités et à s'armer contre eux. Thémis a parlé, et la race a disparu. Telle fut la fin tragique et effrayante

de ces larrons qui ruinoient des familles entières, en barbouillant du papier.

— De mon temps on prétendoit que sans leur ministère, une partie des citoyens resteroit oisive aux barrières des tribunaux, et que les tribunaux deviendroient peut-être le théâtre de la licence et de la fureur. — Assurément, c'est la ferme du papier timbré qui parloit ainsi. — Mais comment les affaires se jugent-elles? que faire sans procureurs? — Ah! les affaires se jugent le mieux du monde. Nous avons conservé l'ordre des avocats, qui connoît toute la noblesse et l'excellence de son institution; encore plus désintéressé, il est devenu plus respectable. Ce sont eux qui se chargent d'exposer clairement et sur-tout d'un style laconique, la cause de l'opprimé, le tout sans emphase, sans déclamation. On ne voit plus un long plaidoyer bien froid, bien nourri d'invectives, en les échauffant seuls, leur coûter la perte de la vie. Le méchant, dont la cause est injuste, ne trouve dans ces défenseurs intègres que des hommes incorruptibles: ils répondent sur leur honneur des causes qu'ils entreprennent;

prennent ; ils abandonnent le coupable, déjà condamné par le refus qu'ils font de le servir, s'excuser en tremblant devant les juges où il comparoît sans défenseur.

Chacun est rentré dans le droit primitif de plaider sa cause. On ne laisse jamais le temps aux procès de s'embrouiller : ils sont éclaircis et jugés dans leur naissance ; et le plus long-temps qu'on leur accorde, quand l'affaire est obscure, est l'espace d'une année. Mais aussi les juges ne reçoivent plus d'épices : ils ont rougi de ce droit honteux, modique en sa naissance (*c*), et qu'ils ont fait monter à des sommes exorbitantes : ils ont reconnu qu'ils donnoient eux-mêmes l'exemple de la rapacité, et que s'il est un cas où l'intérêt ne doit pas prévaloir, c'est le moment honorable et terrible où l'homme prononce au nom sacré de la justice. — Je vois que vous avez prodigieusement changé

(*c*) Il consistoit alors en quelques boëtes de dragées ou de confitures séches. Aujourd'hui il faut remplir ces mêmes boëtes en espèces d'or. Tels sont les goûts friands de ces augustes sénateurs, pères de la patrie.

nos lois. — Vos lois ! encore un coup, pouviez-vous donner ce nom à ce ramas indigeste de coutumes opposées, à ces vieux lambeaux décousus, qui ne présentoient que des idées sans liaisons et des imitations grotesques. Pouviez-vous adopter ce monument barbare, qui n'avoit ni plan, ni ordonnance, ni objet ; qui n'offroit qu'une compilation dégoûtante, où la patience du génie s'engloutissoit dans un abîme bourbeux ? Il est venu des hommes assez intelligens, assez amis de leurs semblables, assez courageux pour méditer une refonte entière, et d'une masse bisarre en faire une statue exacte et bien proportionnée.

Nos rois ont donné toute leur attention à ce vaste projet qui intéressoit des milliers d'hommes. On a reconnu que l'étude par excellence étoit celle de la législation. Les noms des Lycurgue, des Solon, et de ceux qui ont marché sur leurs traces, sont les plus respectables de tous. Le point lumineux a parti du fond du nord ; et comme si la nature avoit voulu humilier notre orgueil, c'est une femme qui a com-

mencé cette importante révolution (*d*).

Alors la justice a parlé par la voix de la nature, souveraine législatrice, mère des vertus et de tout ce qui est bon sur la terre : appuyés sur la raison et l'humanité, ses préceptes ont été sages, clairs, distincts, en petit nombre. Tous les cas généraux ont été prévus et comme enchaînés par la loi. Les cas particuliers en dérivèrent naturellement, comme des branches qui sortent d'un tronc fertile ; et la droiture, plus savante que la jurisprudence elle-même, appliqua la probité pratique à tous les événemens.

Ces nouvelles lois sont avares sur-tout du sang des hommes : la peine est proportionnée au délit. Nous avons banni et vos interrogatoires captieux, et les tortures de la question, dignes d'un tribunal d'inquisiteurs, et vos supplices affreux faits pour un peuple de cannibales. Nous ne mettons plus à mort le voleur, parce que c'est une

(*d*) On a brûlé à Paris secrètement une édition entière du code de Catherine II. J'en conserve un exemplaire échappé par hasard des flammes.

injustice inhumaine de tuer celui qui n'a point donné la mort : tout l'or de la terre ne vaut pas la vie d'un homme ; nous le punissons par la perte de sa liberté. Le sang coule rarement ; mais lorsqu'on est forcé de le verser pour l'effroi des scélérats, c'est avec le plus grand appareil. Par exemple, il n'y a pas de grâce pour un ministre (*e*) qui abuse de la confiance du

---

(*e*) La bonne farce à représenter que le tableau de nos ministres! Celui-ci entre dans le ministère à l'aide de quelques vers galans; celui-là, après avoir fait allumer des lanternes passe aux vaisseaux, et croit que les vaisseaux se font comme des lanternes : un autre, lorsque son père tient encore l'aune, gouverne les finances; etc. Il sembleroit qu'il y ait une gageure pour mettre à la tête des affaires des gens qui n'y entendent rien.

Les rois choisissent toujours pour ministres des hommes privés plutôt que des princes de leur sang, parce qu'ils renversent plus facilement la fortune d'un homme qu'ils ont élevé et qui n'a reçu une grande existence que par leur faveur; car s'ils rencontroient une naissance presqu'égale à la leur, alors plus gênés, ils ne pourroient détruire leur propre ouvrage : les peuples accoutumés à voir une moindre distance, confondroient le ministre et le monarque;

souverain, et qui se sert contre le peuple du pouvoir qui lui est confié. Mais le criminel ne languit point dans les cachots : la punition suit le forfait ; et si quelque doute s'élève, on aime mieux lui faire grâce que de courir le risque horrible de retenir plus long-temps un innocent.

Le coupable qu'on arrête est enchaîné publiquement. On peut le voir, parce qu'il doit être un exemple visible et éclatant de la vigilance de la justice. Au-dessus de la grille qui le renferme, demeure à perpétuité un écriteau qui porte la cause de son emprisonnement. Nous n'enfermons plus des hommes vivans dans la nuit des tombeaux, supplice infructueux et plus horrible que le trépas ! C'est en plein jour qu'il offre la honte du châtiment. Chaque citoyen sait pourquoi tel homme est condamné à la prison, et tel autre aux travaux publics. Celui que trois châtimens n'ont pu corriger, est marqué, non sur

---

celui-ci a toujours pour bouclier la haine du peuple contre un homme qui est sorti de l'obscurité. Cette haine ne s'attache pas de même à un sang illustre.

l'épaule, mais au front, et chassé pour jamais de la patrie.

— Eh ! dites-moi, je vous prie, les lettres de cachet ? Qu'est devenu ce moyen prompt, infaillible, qui tranchoit toute difficulté, qui mettoit si à leur aise l'orgueil, la vengeance et la persécution ? — Si vous faisiez cette question sérieusement, me répondit mon guide d'un ton sévère, vous insulteriez au monarque, à la nation, à moi-même. La question et les lettres de cachet (*f*) sont au même

(*f*) Un citoyen est enlevé subitement à sa famille, à ses amis, à la société. Une feuille de papier est un trait de foudre invisible. L'ordre d'exil ou d'emprisonnement est expédié au nom du roi et motivé uniquement de son bon plaisir. Il n'est revêtu d'autres formes que de la signature des ministres. Des intendans, des évêques, ont à leur disposition des liasses de lettres de cachet ; ils n'ont plus qu'à mettre le nom de celui qu'ils veulent perdre : la place est en blanc. On a vu des malheureux vieillir dans les prisons, oubliés de leurs persécuteurs ; et jamais le monarque n'a pu être informé de leur faute, de leur infortune et de leur existence. Il seroit à souhaiter que tous les parlemens du royaume se réunissent contre cet étrange abus du pouvoir ; il n'a aucun

rang; elles ne souillent plus que les pages de votre histoire.

---

fondement dans nos lois. Cette cause importante ainsi éveillée seroit celle de la nation, et l'on ôteroit au despotisme son arme la plus redoutable.

CHAPITRE XVI.

Exécution d'un criminel.

Les coups redoublés d'un bourdon effrayant frappèrent tout-à-coup mon oreille : ses sons tristes et lugubres sembloient murmurer dans les airs les noms de désastre et de mort. Le tambour des gardes de la ville faisoit lentement sa ronde, en battant l'alarme ; et cette marche sinistre, qui se répétoit dans les ames, y portoit une profonde terreur. Je vis chaque citoyen sortir tristement de sa maison, parler à son voisin, lever les mains au ciel, pleurer et donner toutes les marques de la plus vive douleur. Je demandai à l'un d'eux pourquoi on sonnoit ces cloches funèbres et quel accident étoit arrivé ?

Un des plus terribles, me répondit-il en gémissant. Notre justice est forcée de condamner aujourd'hui un de nos concitoyens à perdre la vie, dont il s'est rendu indigne en trempant une main homicide dans le sang de son frère. Il y a plus de trente ans

que le soleil n'a éclairé un semblable forfait : il faut qu'il s'expie avant la fin du jour. Oh ! que j'ai versé de larmes sur les fureurs où se porte une aveugle vengeance ! Avez-vous appris le crime qui s'est commis avant-hier au soir ?... O douleur ! ce n'est donc pas assez d'avoir perdu un vrai citoyen, il faut que l'autre subisse encore la mort..... Il sanglottoit..... Ecoutez, écoutez le récit du triste événement qui répand un deuil universel.

Un de nos compatriotes, d'un tempérament sanguin, né avec un caractère emporté, mais qui d'ailleurs avoit des vertus, aimoit à l'excès une jeune fille qu'il étoit sur le point d'obtenir en mariage. Son caractère étoit aussi doux que celui de son amant étoit impétueux. Elle se flattoit de pouvoir adoucir ses mœurs ; mais plusieurs traits de colère qui lui échappèrent fréquemment, malgré le soin qu'il prenoit à les déguiser, la firent trembler sur les suites funestes que pourroit entraîner son union avec un homme aussi violent.

Toute femme, par nos lois, est absolument maîtresse de disposer de sa main. Elle

se détermina donc, dans la crainte d'être malheureuse, à en épouser un autre, qui possédoit un caractère plus conforme au sien. Les flambeaux de cet hymen allumèrent la rage dans un cœur extrême, et qui dès sa plus tendre jeunesse n'avoit jamais connu la modération. Il fit plusieurs défis secrets à son heureux rival, mais celui-ci les méprisa; car il y a plus de bravoure à dédaigner l'insulte, à étouffer un juste ressentiment, qu'à céder en furieux à un appel que d'ailleurs nos lois et la raison proscrivent également. Cet homme passionné, n'écoutant que la jalousie, l'attaqua avant-hier au détour d'un sentier hors de la ville; et sur le refus nouveau que celui-ci fit d'en venir aux mains, il saisit une branche d'arbre et l'étendit mort à ses pieds. Après ce coup affreux le barbare osa se mêler parmi nous; mais le crime étoit déjà gravé sur son front. Dès que nous le vîmes, nous reconnûmes le forfait qu'il vouloit cacher. Nous le jugeâmes criminel sans connoître encore la nature du délit. Bientôt nous aperçûmes plusieurs citoyens, les yeux mouillés de pleurs, qui

portoient à pas lents et jusqu'au pied du trône de la justice, ce cadavre sanglant qui crioit vengeance.

A l'âge de quatorze ans, on nous lit les lois de la patrie. Chacun est obligé de les écrire de sa main (*a*), et nous faisons tous serment de les accomplir. Ces lois nous ordonnent de déclarer à la justice tout ce qui peut l'éclairer sur les infractions qui troublent l'ordre de la société, et ces lois ne poursuivent que ce qui lui porte un dommage réel. Nous renouvelons ces sermens sacrés tous les dix ans; et sans être délateurs, chacun de nous veille à la garde du dépôt respectable des lois.

Hier on a lancé le monitoire, qui est un

(*a*) C'est une chose inconcevable que nos lois les plus importantes, tant civiles que criminelles, soient ignorées de la plus grande partie de la nation. Il seroit si facile de leur imprimer un caractère de majesté; mais elles n'éclatent que pour foudroyer, et jamais pour porter le citoyen à la vertu. Le code sacré des lois est écrit en langage sec et barbare, et dort dans la poussière du greffe. Seroit-il mal-à-propos de le revêtir des charmes de l'éloquence et de le rendre ainsi précieux à la multitude.

acte purement civil. Quiconque tarderoit à déclarer ce qu'il a vu, se couvriroit d'une tache infamante. C'est par cette voie que l'homicide s'est tout-à-coup découvert. Il n'y a que le scélérat familiarisé des longtemps avec le crime, qui puisse nier de sang-froid l'attentat qu'il vient de commettre; et ces sortes de monstres dont notre nation est purgée, ne nous épouvantent plus que dans l'histoire des derniers siècles.

Venez, courez avec moi à la voix de la justice, qui appelle tout le peuple pour être témoin de ses arrêts formidables. C'est le jour de son triomphe, et tout funeste qu'il est, nous ne pouvons qu'y applaudir. Vous ne verrez point un malheureux plongé depuis six mois dans les cachots, les yeux éblouis de la lumière du soleil, les os brisés par un supplice préliminaire et obscur (*b*),

(*b*) Malheur à l'état qui rafine les lois pénales. La mort ne suffit-elle pas, et pouvoit-on penser que l'homme ajouteroit à son horreur? Qu'est-ce qu'un magistrat qui interroge avec des leviers, et qui écrase à loisir un malheureux sous la progression lente et graduée des plus horribles douleurs; qui, ingénieux

plus horrible que celui qu'il va subir, s'avancer hideux et mourant vers un échafaud dressé dans une petite place. De votre temps, le criminel jugé sous le secret des guichets, étoit quelquefois roué dans le silence des nuits, à la porte du citoyen qui dormoit, et qui s'éveilloit en sursaut aux cris lamentables du patient; incertain si le malheureux tomboit sous le glaive d'un bourreau, ou sous le fer d'un assassin! Nous n'avons point de ces tourmens qui font frémir la nature : nous respectons l'humanité dans ceux mêmes qui l'ont outragée. Il sembloit dans votre siècle qu'on ne vouloit tuer qu'un homme, tant vos scènes tragiques, multipliées de sang-froid, avoient perdu de leur force énergique, tout horribles qu'elles étoient.

Le coupable, loin d'être traîné d'une manière qui donne à la justice un air bas

---

dans ses tortures, arrête la mort, lorsque douce et charitable elle s'avançoit pour délivrer la victime? Ici le sentiment se révolte. Mais s'il faut raisonner l'inutilité de la question, voyez l'admirable *Traité des délits et des peines*; je défie qu'on réponde quelque chose de solide en faveur de cette loi barbare.

et ignoble, ne sera pas même enchaîné. Eh! pourquoi ses mains seroient-elles chargées de fers, lorsqu'il se livre volontairement à la mort! La justice a bien le droit de le condamner à perdre la vie, mais elle n'a pas le droit de lui imprimer la marque de l'esclavage. Vous le verrez marcher librement au milieu de quelques soldats, posés seulement pour contenir la multitude. On ne craint point qu'il se flétrisse une seconde fois, en voulant échapper à la voix terrible qui l'appelle. Et où fuiroit-il? Quel pays, quel peuple recevroit dans son sein un homicide (*c*)? Et lui, comment pourroit-il effacer cette marque effrayante qu'une main divine imprime sur le front

(*c*) On dit que l'Europe est policée; et un homme qui a commis un assassinat à Paris, ou qui a fait une banqueroute frauduleuse, se retire à Londres, à Madrid, à Lisbonne, à Vienne, où il jouit paisiblement du fruit de son forfait. Au milieu de tant de traités puérils, ne pourroit-on pas stipuler que le meurtrier ne trouveroit nulle part aucun asyle? Tous les états et tous les hommes ne sont-ils pas intéressés à poursuivre un homicide? Mais les monarques s'accordent plutôt sur la destruction des Jésuites.

d'un meurtrier ? La tempête du remords s'y peint en caractères visibles ; et l'œil accoutumé au visage de la vertu, distingueroit sans peine la physionomie du crime. Comment, enfin, le malheureux respireroit-il librement sous le poids immense qui pèse sur son cœur !

Nous arrivâmes à une place spacieuse, qui environnoit les marches du palais de la justice. Un large perron régnoit en face de la salle des audiences. C'étoit sur cette espèce d'amphithéâtre que le sénat s'assembloit dans les affaires publiques, en présence du peuple ; c'étoit sous ses yeux qu'il se plaisoit à traiter des grands intérêts de la patrie. La multitude des citoyens assemblés leur inspiroit des pensées dignes de la cause auguste remise entre leurs mains. La mort d'un homme étoit une calamité pour l'état. Les juges ne manquoient pas de donner à ce jugement tout l'appareil, toute l'importance qu'il mérite. L'ordre des avocats étoit d'un côté, tout prêt à parler pour l'innocent, à se taire pour le coupable. De l'autre, le prélat, accompagné des pasteurs, la tête nue,

invoquoit en silence le dieu des miséricordes, et édifioit le peuple répandu en foule sur toute la place (*d*).

(*d*) Notre justice n'épouvante point, elle dégoûte : s'il est au monde un spectacle odieux, révoltant, c'est de voir un homme ôter son chapeau bordé, déposer son épée sur l'échafaud, monter à l'échelle en habit de soie ou en habit galonné, et danser indécemment sur le malheureux qu'il étrangle. Pourquoi ne pas donner à ce bourreau l'aspect formidable qu'il doit avoir? Que signifie cette atrocité froide? Les lois perdent leur dignité, et le supplice sa terreur. Le juge est encore mieux poudré que le bourreau. Faut il accuser ici l'impression que j'ai ressentie? J'ai frémi, non du forfait du criminel, mais du sang-froid horrible de tous ceux qui l'environnoient. Il n'y a eu que l'homme généreux qui réconcilioit l'infortuné avec l'Être-Suprême, qui lui aidoit à boire le calice de mort, qui m'ait semblé conserver quelque chose d'humain. Ne voulons nous que tuer des hommes? Ignorons-nous l'art d'effrayer l'imagination, sans outrager l'humanité? Apprenez, enfin, hommes légers et cruels, apprenez à être juges : sachez prévenir le crime : conciliez ce qu'on doit aux lois et à l'homme. Je n'aurai point la force de parler ici de ces tortures recherchées, qu'on a fait subir à quelques criminels réservés, pour ainsi dire, à un supplice privilégié. O honte de ma patrie! les yeux de ce sexe qui

Le

Le criminel parut. Il marchoit revêtu d'une chemise ensanglantée. Il se frappoit la poitrine avec toutes les marques d'un repentir sincère. Son front ne présentoit point cet accablement affreux, qui ne convient point à un homme qui doit savoir mourir lorsqu'il le faut et sur tout lorsqu'il a mérité la mort. On le fit passer auprès d'une espèce de cage, que l'on me dit être le lieu où l'on avoit exposé le cadavre de l'homme assassiné. On le conduisit à cette grille; et cette vue porta dans son cœur de si violens remords, qu'on lui permit de se retirer. Il s'approcha de ses juges; mais il ne mit un genou en terre que pour baiser le livre sacré de la loi. Alors on l'ouvrit, et on lut à haute voix l'article qui regardoit les homicides; on le lui mit sous les yeux, afin qu'il le lût. Il tomba à genoux une seconde fois, et s'avoua coupable. Le chef du sénat, monté sur

---

sembloit fait pour la pitié, furent ceux qui restèrent le plus long-temps attachés sur cette scène d'horreur. Tirons le rideau. Que dirois-je à ceux qui ne m'entendent pas.

une estrade, lut sa condamnation d'une voix forte et majestueuse. Tous les conseillers, ainsi que les avocats, qui s'étoient tenus debout, s'assirent alors pour annoncer que nul d'entr'eux ne prenoit sa défense.

Après que le chef du sénat eut achevé la lecture, il tendit la main au criminel et daigna le relever, en lui disant : « Il ne » vous reste plus qu'à mourir avec fer- » meté, pour obtenir votre pardon de » Dieu et des hommes. Nous ne vous » haïssons pas ; nous vous plaignons, et » votre mémoire ne sera pas en horreur » parmi nous. Obéissez volontairement à » la loi, et respectez sa rigueur salutaire. » Voyez nos larmes qui coulent ; elles » vous sont un sûr témoignage que l'amour » sera le sentiment qui succédera dans nos » cœurs, lorsque la justice aura accompli » son fatal ministère. La mort est moins » affreuse que l'ignominie. Subissez l'une, » pour vous affranchir de l'autre. Il vous » est permis de choisir : si vous voulez » vivre, vous vivrez, mais dans l'opprobre » et chargé de notre indignation. Vous

» verrez ce soleil, qui vous accusera cha-
» que jour d'avoir privé un de vos sem-
» blables de sa douce et brillante lumière.
» Elle ne vous sera plus qu'odieuse, car
» les regards de tous, tant que nous som-
» mes, ne vous peindront que le mépris
» que nous faisons d'un assassin. Vous
» porterez par-tout le poids de vos remords
» et la honte éternelle d'avoir résisté à la
» loi juste qui vous condamne. Soyez
» équitable envers la société, et jugez-
» vous vous-même (*e*) !

(*e*) Ceux qui occupent une place qui leur donne quelque pouvoir sur les hommes, doivent trembler d'agir suivant leur caractère; ils doivent regarder tous les coupables comme des malheureux plus ou moins insensés. Il faut donc que l'homme qui agit sur eux sente toujours dans son cœur qu'il agit sur ses semblables, que des causes qui nous sont inconnues ont égarés dans des routes malheureuses. Il faut que le juge sévère, en prononçant la condamnation avec majesté, gémisse de ne pouvoir soustraire le criminel au supplice. Épouvanter le crime par le plus grand appareil de la justice, ménager en secret le coupable; tels doivent être les deux pivots de la jurisprudence criminelle.

Le criminel fit un signe de tête, par lequel il signifioit qu'il se jugeoit digne de mort (*f*). Il s'apprêta alors à la subir avec courage, et même avec cette décence qui, dans ce dernier moment, est le plus beau caractère de l'humanité (*g*). Il cessa d'être traité en coupable. Le cercle des pasteurs vint et l'environna. Le prélat lui donna le baiser de paix, et lui ôtant sa chemise ensanglantée, le revêtit d'une tunique blanche, emblême de sa réconciliation avec les hommes. Ses parens, ses amis coururent à lui et l'embrassèrent. Il parut consolé en recevant leurs caresses, en se voyant couvert de ce vêtement, gage du pardon qu'il recevoit de la patrie. Les témoignages de leur amitié lui déroboient l'horreur de ses derniers momens. Livré à leurs embrasse-

---

(*f*) Heureuse conscience, juge équitable et prompt, ne t'éteins point dans mon être ! Apprends-moi que je ne puis porter aux hommes la moindre atteinte sans en recevoir le contre-coup, et qu'on se blesse toujours soi-même en blessant un autre.

(*g*) Agésilas voyant un malfaiteur endurer constamment le supplice : *ah ! le méchant homme*, dit-il, *d'abuser ainsi de la vertu.*

mens, il perdoit de vue l'image de la mort. Le prélat s'avança vers le peuple, et choisit ce moment pour faire un discours véhément et pathétique sur le danger des passions. Il étoit si beau, si vrai, si touchant, que tous les cœurs étoient saisis d'admiration et de terreur. Chacun se promettoit bien de veiller avec soin sur soi-même, et d'étouffer ces germes de ressentiment qui croissent à notre insçu, et qui forment bientôt la matière des passions désordonnées.

Pendant ce temps un député du sénat portoit la sentence de mort au monarque, pour qu'il la signât de sa propre main. Personne ne pouvoit être mis à mort que par la volonté de celui en qui résidoit la puissance du glaive. Ce bon père auroit bien voulu sauver la vie à un infortuné (*h*); mais il sacrifia dans ce moment les plus chers desirs de son cœur à la nécessité d'une justice exemplaire.

(*h*) Je suis fâché que nos rois aient renoncé à cette ancienne et sage coutume : ils signent tant de papiers; pourquoi ont-ils renoncé au plus auguste privilége de leur couronne?

Le député revint. Alors les cloches de la ville recommencèrent leur son funèbre ; les tambours répétèrent leur marche lugubre, et les gémissemens d'un peuple nombreux se mêlant dans l'air à ces déplorables accens, on eût dit que la ville touchoit à un désastre universel. Les amis, les parens de l'infortuné qui alloit perdre la vie, lui donnèrent les derniers baisers. Le prélat invoqua à haute voix la miséricorde de l'Etre suprême ; et tout le peuple, d'une voix unanime, cria vers la voûte des cieux : *Grand Dieu, ouvre-lui ton sein ! Dieu clément, pardonne-lui, comme nous lui pardonnons !* Ce n'étoit qu'une voix immense qui montoit fléchir la colère céleste.

On le conduisit à pas lents près de cette grille dont j'ai parlé, toujours environné de ses proches. Six fusiliers, le front voilé d'un crêpe, s'avancèrent : le chef du sénat donna le signal, en élevant le livre de la loi ; les coups partirent, et l'ame se dégagea de ses liens (*i*).

(*i*) Il m'est arrivé plusieurs fois d'entendre débattre

On releva le corps de l'infortuné ; son crime étant pleinement expié par la mort, il rentroit dans la classe des citoyens. Son nom qui avoit été effacé, fut inscrit de nouveau sur les registres publics, avec les noms de ceux qui étoient décédés le même jour. Ce peuple n'avoit pas la basse cruauté de poursuivre la mémoire d'un homme jusque dans le tombeau, et de faire rejaillir sur toute une famille innocente le crime d'un seul (*k*) ; il ne se plaisoit pas à déshonorer gratuitement des citoyens utiles, à faire des malheureux pour le plaisir barbare de les humilier. On porta son corps pour être brûlé avec les corps de ses compatriotes, qui la veille avoient payé l'inévitable tribut qu'exige la nature. Ses parens n'avoient d'autre douleur

---

cette question : *si la personne du bourreau est infame?* J'ai toujours tremblé qu'on ne prononçât en sa faveur, et je n'ai jamais pu me lier d'amitié avec ceux qui le rangeoient dans la classe des autres citoyens. J'ai peut-être tort, mais je sens ainsi.

(*k*) Vil et méprisable préjugé, qui confond toutes les notions de justice contraires à la raison, et peu digne d'un peuple qui n'est ni méchant, ni imbécille.

à combattre que celle que leur inspiroit la perte d'un ami; et le soir même une place de confiance étant venu à vaquer, le roi conféra cette place honorable au frère du criminel. Chacun applaudit à ce choix, que dictoient à-la-fois l'équité et la bienfaisance.

Tout attendri, tout pénétré, je disois à mon voisin : Oh ! que l'humanité est respectée parmi vous ! La mort d'un citoyen est un deuil universel pour la patrie ! — C'est que nos lois, me répondit-il, sont sages et humaines : elles penchent vers la réformation plutôt que vers le châtiment; et le moyen d'épouvanter le crime n'est point de rendre la punition commune, mais formidable. Nous avons soin de prévenir les crimes : nous avons des lieux destinés à la solitude, où les coupables ont auprès d'eux des gens qui leur inspirent le repentir, qui amollissent peu à peu leur cœur endurci, qui l'ouvrent par degré aux charmes purs de la vertu, dont les attraits se font sentir à l'homme le plus dépravé.

Voyons-nous le médecin au premier accès d'une fièvre violente abandonner le

malade à la mort ? Pourquoi n'agiroit-on pas de même avec ceux qui se sont rendus coupables, mais qui peuvent s'améliorer ? Il y a peu de cœurs assez corrompus pour que la persévérance ne puisse les corriger ; et peu de sang versé à propos cimente notre tranquillité et notre bonheur.

Vos lois pénales étoient toutes faites en faveur des riches, toutes imposées sur la tête du pauvre. L'or étoit devenu le dieu des nations. Des édits, des gibets entouroient toutes les possessions ; et la tyrannie, le glaive en main, marchandoit les jours, la sueur et le sang du malheureux : elle ne mit point de distinction dans le châtiment, et accoutuma le peuple à n'en point voir dans les crimes : elle punissoit le moindre délit comme un attentat énorme. Qu'arriva-t-il ? La multitude de ces lois multiplia les crimes, et les infracteurs divinrent aussi cruels que leurs juges : ainsi le législateur, en voulant unir les membres de la société, serra les liens jusqu'à produire des mouvemens convulsifs. Au lieu de soulager, ces liens déchirèrent, et la plaintive humanité jetant un cri de douleur, vit trop

tard que les tortures des bourreaux n'inspirèrent jamais la vertu (*l*).

(*l*) Si l'on vient à examiner la validité du droit que les sociétés humaines se sont attribué de punir de mort, on demeure effrayé du point imperceptible qui sépare l'équité de l'injustice. Alors on a beau accumuler les raisonnemens, toutes les lumières ne servent qu'à nous égarer. Il faut revenir à la seule loi naturelle, qui respecte bien plus que nos institutions la vie les uns des autres; elle nous apprend que la loi du talion est la plus conforme de toutes à la droite raison. Parmi ces gouvernemens naissans qui ont encore l'empreinte de la nature, il n'y a presque pas de crime qui soit puni de mort. Dans le cas du meurtre, ce n'est plus douteux, car la nature crie de s'armer contre les meurtriers; mais dans le cas de vol, la barbarie qui condamne au trépas se fait pleinement sentir : c'est une punition immense pour une bagatelle, et la voix d'un million d'hommes, adorateurs de l'or, ne peut rendre valable ce qui est essentiellement nul. On dira que le voleur aura fait un contrat avec moi, de consentir à être puni de mort s'il me vole mon bien; mais aucun n'a droit de faire ce marché, parce qu'il est injuste, barbare et insensé : injuste, en ce que sa vie ne lui appartient pas; barbare, en ce qu'aucune proportion n'est gardée; insensé, en ce qu'il est incomparablement plus utile que

CHAPITRE XVII.

Pas si éloigné qu'on le pense.

Nous conversâmes long-temps sur cette matière importante ; mais, comme ce sujet sérieux nous gagnoit profondément et que notre tête échauffée alloit tomber dans cet excès de sentiment où l'on perd le calme toujours nécessaire à la réflexion, je l'interrompis brusquement, comme on va le voir. — Dites-moi, je vous prie, qui l'emporte, du *Moliniste*, ou du *Janséniste* ? — Mon savant me répondit par un grand éclat de rire. Je ne pus en tirer autre chose. Mais, disois-je, répondez-moi, de grâce. Ici étoient les capucins, là les cordeliers, plus loin les carmes : que sont devenus tous ces porte-frocs avec leurs sandales, leur barbe et leurs disciplines ?

---

deux hommes vivent, qu'il ne l'est qu'un autre jouisse de quelque commodité exclusive ou superflue.

Cette note est tirée d'un bon roman intitulé : *Ministre de Wakefield.*

— Nous n'engraissons plus dans notre état une foule d'automates aussi ennuyés qu'ennuyeux, qui faisoient le vœu imbécille de n'être jamais hommes, et qui rompoient toute société avec ceux qui l'étoient. Nous les avons crus cependant plus dignes de pitié que de blâme. Engagés dès l'âge le plus tendre dans un état qu'ils ne connoissoient pas, c'étoient les lois qui étoient coupables en leur permettant de disposer aveuglément d'une liberté dont ils ne connoissoient pas le prix.

Les solitaires, dont la maison de retraite étoit élevée avec pompe au milieu du tumulte des villes, sentirent peu-à-peu les charmes de la société et s'y livrèrent. En voyant des frères unis, des pères heureux, des familles tranquilles, ils regrettèrent de ne pas partager ce bonheur : ils soupirèrent en secret sur ce moment d'erreur qui leur avoit fait abjurer une vie plus douce ; et se maudissant les uns les autres, comme des forçats dans les chaînes (*a*), ils hâtèrent

(*a*) Toutes ces maisons religieuses où les hommes sont entassés les uns sur les autres, couvent des

l'instant qui devoit ouvrir les portes de leur prison. Il ne tarda pas : le joug fut secoué sans crise et sans efforts, parce que l'heure étoit venue. Ainsi l'on voit un fruit mûr se détacher à la plus légère secousse de la branche qui le portoit (*b*). Sortis en foule, et avec toutes les démonstrations de la plus grande alégresse, ils redevinrent hommes, d'esclaves qu'ils étoient.

Ces moines robustes (*c*), en qui sembloit revivre la santé des premiers âges du

---

guerres intestines. Ce sont des serpens qui se déchirent dans l'ombre. Le moine est un animal froid et chagrin : l'ambition d'avancer dans son corps le dessèche; il a tout le loisir de réfléchir sa marche, et son ambition plus concentrée a quelque chose de sombre. Lorsqu'une fois il a saisi le commandement, il est dur et impitoyable par essence.

(*b*) En fait d'administration publique, point de secousse violente; rien n'est plus dangereux : la raison et le temps opèrent les plus grands changemens et y mettent un sceau irrévocable.

(*c*) Luther tonnant avec son éloquence fougueuse contre les vœux monastiques, a avancé qu'il étoit aussi peu possible d'accomplir la loi de continence, que de se dépouiller de son sexe.

monde, le front vermeil d'amour et de joie, épousèrent ces colombes gémissantes, ces vierges pures, qui, sous le voile monastique, avoient soupiré plus d'une fois après un état un peu moins saint et plus doux (*d*). Elles accomplirent les devoirs

---

(*d*) Quelle cruelle superstition enchaîne dans une prison sacrée tant de jeunes beautés qui recèlent tous les feux permis à leur sexe, que redouble encore une clôture éternelle, et jusqu'aux combats qu'elles se livrent. Pour bien sentir tous les maux d'un cœur qui se dévore lui-même, il faudroit être à sa place. Timide, confiante, abusée, étourdie par un enthousiasme pompeux, cette jeune fille a cru long-temps que la Religion et son Dieu absorberoient toutes ses pensées : au milieu des transports de son zèle, la nature éveille dans son cœur ce pouvoir invincible qu'elle ne connoît pas, et qui la soumet à son joug impérieux. Ces traits ignés portent le ravage dans ses sens : elle brûle dans le calme de la retraite ; elle combat, mais sa constance est vaincue : elle rougit et désire. Elle regarde autour d'elle, et se voit seule sous des barreaux insurmontables, tandis que tout son être se porte avec violence vers un objet fantastique que son imagination allumée pare de nouveaux attraits. Dès ce moment plus de repos. Elle étoit née pour une heureuse fécondité : un lien éternel la cap-

de l'hymen avec une ferveur édifiante ; leurs chastes flancs enfantèrent des rejetons dignes d'un si beau lien. Leurs époux fortunés et non moins radieux, eurent moins d'empressement à solliciter la canonisation de quelques os vermoulus : ils se contentèrent tout uniment d'être bons pères, bons citoyens ; et je crois fermement qu'ils n'en allèrent pas moins en paradis après leur mort, sans avoir fait leur enfer pendant leur vie.

Il est vrai, qu'au temps de cette réforme cela parut un peu extraordinaire à l'évêque de Rome ; mais lui-même eut bientôt de si

---

tive et la condamne à être malheureuse et stérile. Elle découvre alors que la loi l'a trompée, que le joug qui détruit la liberté n'est pas le joug d'un Dieu, que cette religion qui l'a engagée sans retour, est l'ennemie de la nature et de la raison. Mais que servent ses regrets et ses plaintes ? Ses pleurs, ses sanglots se perdent dans la nuit du silence. Le poison brûlant qui fermente dans ses veines, détruit sa beauté, corrompt son sang, précipite ses pas vers le tombeau. Heureuse d'y descendre, elle ouvre elle-même le cercueil où elle doit goûter le sommeil de ses douleurs.

sérieuses affaires à démêler pour son propre compte..... — Qu'appelez-vous l'évêque de Rome ? — C'est le pape, pour parler conformément à vos expressions ; mais, comme je vous l'ai dit, nous avons changé beaucoup de termes gothiques. Nous ne savons plus ce que c'est que canonicats, bulles, bénéfices, évêchés d'un revenu immense (*e*). On ne va plus baiser les pantoufles du successeur d'un apôtre, à qui son maître n'a donné que des exemples d'humilité ; et comme ce même apôtre prêchoit la pauvreté, tant par son exemple que par sa parole, nous n'avons plus envoyé l'or le plus pur, le plus nécessaire à l'Etat, pour des indulgences dont ce bon magicien n'étoit rien moins qu'avare. Tout cela lui a causé d'abord quelques déplaisirs ; car on n'aime pas à perdre de ses droits, lors même qu'ils sont peu légitimes : mais

(*e*) Je ne puis m'accoutumer à voir des princes ecclésiastiques, environnés de tout l'appareil du luxe, sourire dédaigneusement aux malheurs publics, et oser parler de mœurs et de religion dans de plats mandemens qu'ils font écrire par des cuistres qui insulsent au bon sens avec une effronterie scandaleuse.

bientôt

bientôt il a senti que son véritable apanage étoit le ciel; que les choses terrestres n'étoient pas de son règne, et qu'enfin les richesses du monde étoient des vanités, comme tout ce qui est sous le soleil.

Le temps, dont la main invisible et sourde mine les tours orgueilleuses, a sappé ce superbe et incroyable monument de la crédulité humaine (*f*). Il est tombé sans bruit : sa force étoit dans l'opinion ; l'opinion a changé, et le tout s'est exhalé en fumée. C'est ainsi qu'après un redoutable incendie on ne voit plus qu'une vapeur insensible et légère, où régnoit un vaste embrasement.

Un prince digne de régner tient sous sa main cette partie de l'Italie ; et cette Rome antique a revu des Césars : j'entends par ce mots des Titus, des Marc-Aurele, et non ces monstres qui portoient une face humaine. Ce beau pays s'est ranimé, dès qu'il

(*f*) Le Muphti chez les Turcs étend son infaillibilité jusque sur les faits historiques. Il s'avisa, sous le règne d'Amurat, de déclarer hérétiques tous ceux qui ne croiroient pas que le Sultan iroit en Hongrie.

a été purgé de ces plantes parasites. Ce royaume tient aujourd'hui son rang, et porte une physionomie vive et parlante, après avoir été emmaillotté pendant plus de dix-sept siècles dans des haillons ridicules et superstitieux qui lui coupoient la parole et lui gênoient la respiration.

CHAPITRE XVIII.

Les Ministres de Paix.

POURSUIVEZ, charmant endoctrineur ! cette révolution, dites-vous, s'est faite de la manière la plus paisible et la plus heureuse ? — Elle a été l'ouvrage de la philosophie : elle agit sans bruit, elle agit comme la nature, avec une force d'autant plus sûre qu'elle est insensible. — Mais j'ai bien des difficultés à vous proposer. Il faut une religion. — Sans doute, reprit-il avec transport. Eh ! quel est l'ingrat qui demeurera muet au milieu des miracles de la création, sous la voûte brillante du firmament ? Nous adorons l'Être suprême ; mais le culte qu'on lui rend ne cause plus aucun trouble, aucun débat. Nous avons peu de ministres : ils sont sages, éclairés, tolérans ; ils ignorent l'esprit de faction, et en sont plus chéris, plus respectés : ils ne sont jaloux que d'élever des mains pures vers le trône du Père des humains : ils les chérissent tous à l'imitation du Dieu de

bonté : l'esprit de paix et de concorde anime leurs actions, autant que leurs discours ; aussi, vous dis-je, sont-ils universellement aimés. Nous avons un saint prélat, qui vit avec ses pasteurs comme avec ses égaux et ses frères.

Ces places ne s'accordent qu'à l'âge de quarante ans, parce que c'est alors seulement que les passions turbulentes s'éteignent, et que la raison si tardive dans l'homme exerce son paisible empire. Leur vie exemplaire marque le plus haut degré de la vertu humaine. Ce sont eux qui consolent les affligés, qui découvrent au malheureux un Dieu bon qui veille sur eux et qui contemple leurs combats pour les récompenser un jour. Ils cherchent l'indigence cachée sous le manteau de la honte, et lui donnent des secours sans la faire rougir. Ils réconcilient les esprits divisés, en leur portant des paroles de douceur et de paix. Les plus fiers ennemis s'embrassent en leur présence, et leurs cœurs attendris ne sont plus ulcérés. Enfin ils remplissent tous les devoirs d'hommes qui osent parler au nom du Maître éternel.

— J'aime beaucoup ces ministres, repris-je : mais vous n'avez donc plus parmi vous de gens spécialement consacrés à réciter à toutes les heures du jour, d'une voix nasale, des cantiques, des pseaumes, des hymnes? Aucun parmi vous n'aspire à la canonisation? Qu'est-elle devenue? Quels sont vos saints? — Nos saints! vous voulez, sans doute, dénoter ceux qui prétendent à un plus haut degré de perfection, qui s'élèvent au-dessus de la foiblesse humaine : oui, nous avons de ces hommes célestes; mais vous croyez bien qu'ils ne mènent pas une vie obscure et solitaire, qu'ils ne se font pas un mérite de jeûner, de psalmodier de mauvais latin, ou de demeurer muets et sots toute leur vie : c'est au grand jour qu'ils montrent la force, la constance de leurs ames. Apprenez qu'ils se chargent volontairement de tous les travaux pénibles ou qui dégoûtent le reste des hommes; ils pensent que les bons offices, les œuvres charitables, sont plus agréables à Dieu que la prière.

S'agit-il, par exemple, de curer les égouts, les puits, de transporter les im-

mondices, de s'assujétir aux emplois les plus bas, les plus abjects ou les plus dangereux, comme de porter au milieu d'un incendie le secours des pompes, de marcher sur des poutres brûlantes, de s'élancer dans les eaux pour sauver la vie à un malheureux prêt à périr, etc., ces généreuses victimes du bien public se remplissent, s'enflamment d'un courage actif, par l'idée grande et sublime de se sendre utiles et d'épargner le sentiment de la douleur à leurs compatriotes. Ils se font un devoir de ces occupations, avec autant de joie et de plaisir que si c'étoient les plus douces, les plus belles : ils font tout pour l'humanité, tout pour la patrie, et jamais rien pour eux. Les uns sont cloués au chevet du lit des malades, et les servent de leurs mains; d'autres descendent dans les carrières, en détachent, en arrachent les pierres : tour à tour manœuvres, pionniers, porte-faix, etc. Ils semblent des esclaves qu'un tyran a courbés sous un joug de fer. Mais ces ames charitables ont en vue le desir de plaire à l'Eternel, en servant leurs semblables : insensibles aux maux présens,

ils attendent que Dieu les récompensera, parce que le sacrifice des voluptés de ce monde est fondé sur une utilité réelle et non sur un caprice bigot.

Je n'ai pas besoin de vous dire que nos respects les accompagnent pendant leur vie et après leur mort ; et comme notre plus vive reconnoissance seroit insuffisante, nous laissons à l'auteur de tout bien cette dette immense à acquitter, persuadés qu'il est le seul qui sache la juste mesure des récompenses méritées.

Tels sont les saints que nous vénérons, sans croire autre chose, sinon qu'ils ont perfectionné la nature humaine dont ils sont l'honneur. Ils ne font d'autres miracles que ceux dont je viens de vous entretenir. Les martyrs du christianisme avoient assurément leur dignité. Il étoit beau, sans doute, de braver les tyrans des ames, de souffrir la mort la plus horrible, plutôt que d'immoler le sentiment intime d'une vérité qu'on a adoptée de cœur et d'esprit : mais, qu'il y a plus de grandeur à consacrer une vie entière à des ouvrages renaissans et serviles, à se rendre les bienfaiteurs per-

pétuels de l'humanité affligée et plaintive ; à sécher toutes les larmes qui coulent (*a*), à arrêter, à prévenir l'effusion d'une seule goutte de sang ! Ces hommes extraordinaires ne présentent point leur genre de vie comme un modèle à suivre ; ils ne se glorifient point de leur héroïsme ; ils ne s'abaissent point pour attirer la vénération publique : sur-tout ils ne censurent point les défauts du prochain ; beaucoup plus attentifs à lui procurer une vie douce et commode, fruit de leurs innombrables

---

(*a*) Un conseiller au parlement, dans le siècle dernier, avoit donné tout son bien aux pauvres : n'ayant plus rien, il quêtoit par-tout pour eux. Il rencontre dans la rue un traitant, s'attache à lui, le poursuit, en disant : *quelque chose pour mes pauvres ; quelque chose pour mes pauvres.* Le traitant résiste et répond la formule ordinaire : *Je ne puis rien pour eux, Monsieur, je ne puis rien.* Le conseiller ne le quitte pas, le prêche, le sollicite, le suit jusques dans son hôtel, monte à son appartement, le supplie à plusieurs reprises, le relance jusque dans son cabinet, toujours intercédant pour ses pauvres. Le brutal millionnaire impatienté lui donne un soufflet. *Eh bien ! voilà pour moi,* reprit le conseiller, *et pour mes pauvres ?*

soins. Lorsque ces ames augustes vont rejoindre l'Etre parfait dont elles sont émanées, nous n'enchâssons point leurs cadavres dans un métal plus vil encore; nous écrivons l'histoire de leur vie, et nous tâchons de l'imiter, au moins dans son détail. — Plus j'avance, plus je vois des changemens inattendus. — Vous en verrez bien d'autres ! Si vingt plumes n'attestoient la même chose, nous révoquerions assurément en doute l'histoire de votre siècle. Comment ! les serviteurs des autels étoient turbulens, cabaleurs, intolérans. De misérables vermisseaux se persécutoient et se haïssoient pendant le court espace de leur vie, parce que souvent ils ne pensoient pas de même sur de vaines subtilités et sur des choses incompréhensibles : de foibles créatures avoient l'audace de sonder les desseins du Tout-Puissant, en les marquant au coin de leurs passions minutieuses, orgueilleuses et folles.

J'ai lu que ceux qui avoient moins de charité, et par conséquent de religion, étoient ceux qui la prêchoient aux autres;

que l'on avoit fait un métier de prier Dieu; que le nombre de ceux qui portoient cet habit lucratif, gage d'un indolente paresse, s'étoit multiplié à un point incroyable; qu'ils vivoient enfin dans un célibat scandaleux (*b*). On ajoute que vos églises ressembloient à des marchés, que la vue et l'odorat y étoient également blessés, et que vos cérémonies étoient plus faites pour distraire, que pour élever l'ame vers Dieu... Mais j'entends la trompette sacrée, qui annonce l'heure de la prière par ses sons édifians. Venez connoître notre religion, venez dans le temple voisin rendre grâce au Créateur d'avoir vu lever son soleil.

(*b*) Quelle lèpre sur un Etat, qu'un clergé nombreux, faisant profession publique de ne s'attacher à d'autre femme qu'à celle d'autrui.

CHAPITRE XIX.

Le Temple.

Nous tournâmes le coin d'une rue, et j'aperçus au milieu d'une belle place un temple en forme de rotonde, couronné d'un dôme magnifique. Cet édifice soutenu sur un seul rang de colonnes, avoit quatre grands portails. Sur chaque fronton on lisoit cette inscription : *Temple de Dieu.* Le temps avoit déjà imprimé un teinte vénérable à ses murailles ; elles en avoient plus de majesté. Arrivé à la porte du temple, quel fut mon étonnement lorsque je lus dans un tableau ces quatre vers tracés en gros caractères :

Loin de rien décider sur cet Être suprême,
Gardons, en l'adorant, un silence profond ;
Sa nature est immense et l'esprit s'y confond :
Pour savoir ce qu'il est, il faut être lui-même.

Oh ! pour le coup, lui dis-je à voix basse, vous ne direz pas que ceci soit de votre siècle. — Cela ne fait pas plus l'éloge du vôtre, reprit-il, car vos théologiens devoient s'en tenir-là. Mais cette réponse

qui semble avoir été faite par Dieu même, est restée confondue parmi les vers dont on ne faisoit pas grand cas ; je ne sais cependant s'il y en a de plus beaux pour le sens qu'ils renferment, et je crois qu'ils sont ici à leur véritable place.

Nous suivîmes le peuple qui, d'un air recueilli, d'un pas tranquille et modeste, alloit remplir la profondeur du temple. Chacun s'asseyoit à son tour sur des rangs de petits sièges sans dos, et les hommes étoient séparés des femmes. L'autel étoit au centre, il étoit absolument nu, et chacun pouvoit distinguer le prêtre qui faisoit fumer l'encens. A l'instant où sa voix prononçoit les cantiques sacrés, le chœur des assistans élevoit alternativement la sienne. Leur chant doux et modéré peignoit le sentiment respectueux de leur cœur ; ils sembloient pénétrés de la majesté divine. Point de statues, point de figures allégoriques, point de tableaux (*a*). Le saint nom de

(*a*) Les protestans ont raison. Tous ces ouvrages des hommes disposent le peuple à l'idolâtrie. Pour annoncer un Dieu invisible et présent, il faut un temple où il n'y ait que lui.

Dieu mille fois répété, tracé en plusieurs langues, régnoit sur toutes les murailles. Tout annonçoit l'unité d'un Dieu ; et l'on avoit banni scrupuleusement tout ornement étranger : Dieu seul enfin étoit dans son temple.

Si on levoit les yeux vers le sommet du temple, on voyoit le ciel à découvert ; car le dôme n'étoit pas fermé par une voûte de pierres, mais par des vitraux transparens. Tantôt un ciel clair et serein annonçoit la bonté du Créateur ; tantôt d'épais nuages qui fondoient en torrens, peignoient le sombre de la vie, et disoient que cette triste terre n'est qu'un lieu d'exil : le tonnerre publioit combien ce Dieu est redoutable lorsqu'il est offensé ; et le calme des airs qui succédoit aux éclairs enflammés, annonçoit que la soumission désarme sa main vengeresse. Quand le souffle du printemps faisoit descendre l'air pur de la vie, comme un fleuve balsamique, alors il imprimoit cette vérité salutaire et consolante, que les trésors de la clémence divine sont inépuisables. Ainsi les élémens et les saisons, dont la voix est si éloquente à qui

sait l'entendre, parloient à ces hommes sensibles, et leur découvroient le maître de la nature sous tous ses rapports (*b*).

On n'entendoit point de sons discordans. La voix des enfans mêmes étoit formée à un plain-chant majestueux. Point de musique sautillante et profane. Un simple jeu d'orgue (lequel n'étoit point bruyant) accompagnoit la voix de ce grand peuple, et sembloit le chant des immortels qui se mêloit aux vœux publics. Personne n'entroit ni ne sortoit pendant la prière. Aucun suisse grossier, aucun quêteur importun ne venoit interrompre le recueillement des fidèles adorateurs. Tous les assistans étoient frappés d'un religieux et profond respect; plusieurs étoient prosternés le visage contre terre. Au milieu de ce silence, de ce recueillement universel, je fus saisi d'une terreur sacrée : il sembloit que la Divinité fût des-

(*b*) Un sauvage errant dans les bois, contemplant le ciel et la nature, sentant, pour ainsi dire, le seul maître qu'il reconnoît, est plus près de la véritable religion qu'un chartreux enfoncé dans sa loge et vivant avec les fantômes d'une imagination échauffée.

cendue dans le temple, et le remplissoit de sa présence invisible.

Il y avoit des troncs aux portes pour les aumônes, mais ils étoient placés dans des passages obscurs. Ce peuple savoit faire des œuvres de charité, sans le besoin d'être remarqué. Enfin, dans les momens d'adoration, le silence étoit si religieusement observé, que la sainteté du lieu, jointe à l'idée de l'Etre suprême, portoit dans tous les cœurs une impression profonde et salutaire.

L'exhortation du pasteur à son troupeau étoit simple, naturelle, éloquente par les choses encore plus que par le style. Il ne parloit de Dieu que pour le faire aimer; des hommes, que pour leur recommander l'humanité, la douceur et la patience. Il ne cherchoit point à faire parler l'esprit, tandis qu'il devoit toucher le cœur. C'étoit un père qui conversoit avec ses enfans sur le parti qui leur étoit le plus convenable de prendre. On étoit d'autant plus pénétré, que cette morale se trouvoit dans la bouche d'un parfait honnête homme. Je ne m'ennuyai point; car le discours ne comportoit

ni déclamation, ni portraits vagues, ni figures recherchées, et sur-tout point de lambeaux de poètes décousus et fondus dans une prose qui en devient ordinairement plus froide (*c*).

C'est ainsi, me dit mon guide, que tous les matins on a coutume de faire une prière publique. Elle dure une heure, et le reste du jour les portes de l'édifice demeurent fermées. Nous n'avons guère de fêtes religieuses ; mais nous en avons de civiles, qui délassent le peuple sans le porter au libertinage. En aucun jour l'homme ne doit rester oisif : à l'exemple de la nature qui n'abandonne point ses fonctions, il

(*c*) Ce qui me déplait sur-tout dans nos prédicateurs, c'est qu'ils n'ont point de principes stables et assurés en fait de morale ; ils puisent leurs idées dans leur texte et non dans leur cœur : aujourd'hui ils sont modérés, raisonnables ; allez les entendre le lendemain, ils seront intolérans, extravagans. Ce ne sont que des mots qu'ils profèrent : peu leur importe même qu'ils se contredisent, pourvu que leurs trois points soient remplis. J'en ai entendu un qui pilloit l'encyclopédie, et qui déclamoit contre les encyclopédistes.

doit

doit se reprocher de quitter les siennes. Le repos n'est point l'oisiveté. L'inaction est un dommage réel fait à la patrie, et la cessation du travail est au fond un diminutif du trépas. Le temps de la prière est fixé : il est suffisant pour élever le cœur vers Dieu. De longs offices amènent la tiédeur et le dégoût. Toutes les oraisons secrètes sont moins méritoires que celles qui réunissent la publicité à la ferveur.

Ecoutez la formule de la prière usitée parmi nous ; chacun la répète et médite sur toutes les pensées qu'elle renferme.

« Etre unique, incréé, Créateur intelligent de ce vaste univers ! puisque ta bonté l'a donné en spectacle à l'homme, puisqu'une aussi foible créature a reçu de toi les dons précieux de réfléchir sur ce grand et bel ouvrage, ne permets pas qu'à l'exemple de la brute, elle passe sur la surface de ce globe, sans rendre hommage à ta toute-puissance et à ta sagesse. Nous admirons tes œuvres augustes. Nous bénissons ta main souveraine. Nous t'adorons comme maître ; mais nous t'aimons comme père universel des êtres. Oui, tu es bon,

autant que tu es grand; tout nous le dit, et sur-tout notre cœur. Si quelques maux passagers nous affligent ici-bas (*d*), c'est sans doute parce qu'ils sont inévitables : d'ailleurs tu le veux, cela nous suffit ; nous nous soumettons avec confiance, et nous espérons en ta clémence infinie. Loin de murmurer, nous te rendons grâce de nous avoir créés pour te connoître.

Que chacun t'honore à sa manière et selon ce que son cœur lui dictera de plus tendre et de plus enflammé : nous ne donnerons point de bornes à son zèle. Tu n'as daigné nous parler que par la voix éclatante de la nature. Tout notre culte se réduit à t'adorer, à te bénir, à crier vers ton trône que nous sommes foibles, misérables, bornés, et que nous avons besoin de ton bras secourable.

(*d*) Le mal physique est comme un fardeau immense, mais supporté par la masse entière des hommes. Chacun n'a que son poids, de sorte que cette pesanteur, qui révolte au premier coup-d'œil, par la manière dont elle est divisée, n'excède point les forces de chaque individu.

Si nous nous trompions, si quelque culte ancien ou moderne étoit plus agréable à tes yeux que le nôtre, ah ! daigne ouvrir nos yeux et dissiper les ténèbres de notre esprit ; tu nous trouveras fidèles à tes ordres. Mais si tu es satisfait de ces foibles hommages que nous savons être dus à ta grandeur, à ta tendresse vraiment paternelle, donne-nous la constance pour persévérer dans les sentimens respectueux qui nous animent. Conservateur du genre humain ! toi, qui l'embrasses d'un coup-d'œil, fais que la charité embrase de même les cœurs de tous les habitans de ce globe, qu'ils s'aiment tous comme frères, qu'ils t'adressent le même cantique d'amour et de reconnoissance !

Nous n'osons, dans nos vœux, limiter la durée de notre vie ; soit que tu nous enlèves de cette terre, soit que tu nous y laisses, nous n'échapperons point à ton regard : nous ne te demandons que la vertu, dans la crainte d'aller contre tes impénétrables décrets ; mais humbles, soumis et résignés à tes volontés, daigne, soit que nous passions par une mort douce,

soit par une mort douloureuse, daigne nous attirer vers toi, source éternelle du bonheur. Nos cœurs soupirent après ta présence. Qu'il tombe ce vêtement mortel, et que nous volions dans ton sein ! Ce que nous voyons de ta grandeur nous fait désirer d'en voir davantage. Tu as trop fait en faveur de l'homme, pour ne pas donner de l'audace à ses pensées : il n'élève vers toi des vœux si ardens, que parce que ta créature se sent née pour tes bienfaits ».

Mais, mon cher Monsieur, lui dis-je, votre religion, si vous me permettez de vous le dire, est à-peu-près celle des anciens patriarches, qui adoroient Dieu en esprit et en vérité sur le sommet des montagnes. — Justement, vous avez trouvé le mot propre. Notre religion est celle d'Enoch, d'Elie, d'Adam. C'est bien là du moins la plus ancienne. Il en est de la religion comme de la loi ; la plus simple est la meilleure. Adorer Dieu, respecter son prochain, écouter cette conscience, ce juge qui toujours veille assis au-dedans de nous, n'étouffer jamais cette voix cé-

leste et secrète, tout le reste est imposture, fourberie, mensonge. Nos prêtres ne se disent point exclusivement inspirés de Dieu : ils se nomment nos égaux ; ils avouent qu'ils nagent, comme nous, dans les ténèbres; ils suivent le point lumineux que Dieu a daigné nous montrer ; ils l'indiquent à leurs frères sans despotisme, sans ostentation. Une morale pure, et point de dogmes extravagans, voilà le moyen de n'avoir ni impies, ni fanatiques, ni superstitieux. Nous l'avons trouvé ce moyen heureux, et nous en remercions sincèrement l'auteur de tout bien.

—Vous adorez un Dieu ; mais admettez-vous l'immortalité de l'ame? Quelle est votre opinion sur ce grand et impénétrable secret? Tous les philosophes ont voulu le percer. Le sage et l'insensé ont dit leur mot. Les systêmes les plus diversifiés, les plus poétiques, se sont élevés sur ce fameux chapitre. Il semble avoir allumé par excellence l'imagination des législateurs. Qu'en pense votre siècle?

— Il ne faut que des yeux pour être adorateur, me répondit-il ; il ne faut que

rentrer en soi-même pour sentir qu'il y a quelque chose en nous qui vit, qui sent, qui pense, qui veut, qui se détermine. Nous pensons que notre ame est distincte de la matière, qu'elle est intelligente par sa nature. Nous raisonnons peu sur cet objet : nous aimons à croire tout ce qui élève la nature humaine. Le système qui l'aggrandit davantage, nous devient le plus cher, et nous ne pensons pas que des idées qui honorent les créatures d'un Dieu, puissent jamais être fausses. En adoptant le plan le plus sublime, ce n'est point se tromper, c'est frapper au véritable but. L'incrédulité n'est que foiblesse, et l'audace de la pensée est la foi d'un être intelligent. Pourquoi ramperions-nous vers le néant, tandis que nous nous sentons des aîles pour voler jusqu'à Dieu, et que rien ne contredit cette hardiesse généreuse? S'il étoit possible que nous nous trompassions, l'homme auroit donc imaginé un ordre de choses plus beau que celui qui existe ; la puissance souveraine seroit donc limitée : j'ai presque dit sa bonté.

Nous croyons que toutes les ames sont

égales par leur essence, différentes par leurs qualités. L'ame d'un homme, et celle d'un animal sont également immatérielles; mais l'une a fait un pas de plus que l'autre vers la perfectibilité; et voilà ce qui constitue son état actuel, mais qui toutefois peut changer.

Nous pensons ensuite que tous les astres et que toutes les planètes sont habités, mais que rien de ce que l'on voit, de ce qu'on sent dans l'un, ne se trouve dans l'autre. Cette magnificence sans bornes, cette chaîne infinie de ces differens mondes, ce cercle radieux devoit entrer dans le vaste plan de la création. Eh, bien! ces soleils, ces mondes si beaux, si grands, si divers, ils nous paroissent les habitations qui ont été toutes préparées à l'homme : elles se croisent, se correspondent, et sont toutes subordonnées l'une à l'autre. L'ame humaine monte dans tous ces mondes, comme à une échelle brillante et graduée, qui l'approche à chaque pas de la plus grande perfection. Dans ce voyage, elle ne perd point le souvenir de ce qu'elle a vu, et de ce qu'elle a appris : elle conserve le ma-

gasin de ses idées, c'est son plus cher trésor ; elle le transporte par-tout avec elle. Si elle s'est élancée vers quelque découverte sublime, elle franchit les mondes peuplés d'habitans qui sont restés au-dessous d'elle ; elle monte en raison des connoissances et des vertus qu'elle a acquises. L'ame de Newton a volé par sa propre activité vers toutes ces sphères qu'il avoit pesées. Il seroit injuste de penser que le souffle de la mort eût éteint ce puissant génie. Cette destruction seroit plus affligeante, plus inconcevable que celle de l'univers matériel. Il seroit de même absurde de dire que son ame se seroit trouvée de niveau à celle d'un homme ignorant ou stupide. En effet, il eût été inutile à l'homme de perfectionner son ame, si elle n'eût pas dû s'élever, soit par la contemplation, soit par l'exercice des vertus ; mais un sentiment intime, plus fort que toutes les objections, lui crie : *Développe toutes tes forces, méprise la mort ; il n'appartient qu'à toi de la vaincre et d'augmenter ta vie qui est la pensée.*

Pour ces ames rampantes, qui se sont

avilies dans la fange du crime ou de la paresse, elles retournent au même point d'où elles sont parties, ou bien elles rétrogradent. C'est pour long-temps qu'elles sont attachées sur les tristes bords du néant, qu'elles penchent vers la matière, qu'elles forment une race animale et vile; et tandis que les ames généreuses s'élancent vers la lumière divine, éternelle, elles s'enfoncent dans ces ténèbres où jaillit à peine un pâle rayon d'existence. Tel monarque à son décès devient taupe; tel ministre, un serpent venimeux, habitant des marais empestés: tandis que l'écrivain qu'il dédaignoit ou plutôt qu'il méconnoissoit, a obtenu un rang glorieux parmi ces intelligences amies de l'humanité.

Pythagore avoit aperçu cette égalité des ames; il avoit senti cette transmigration d'un corps à un autre; mais ces ames tournoient sur le même cercle, et ne sortoient jamais de leur globe. Notre métempsycose est plus raisonnée, et supérieure à l'ancienne. Ces esprits nobles et généreux qui ont choisi pour guide de leur conduite le bonheur de leurs semblables, la mort leur

ouvre une route glorieuse et brillante. Que pensez-vous de notre système ? — Il me charme ; il ne contredit ni le pouvoir ni la bonté de Dieu. Cette marche progressive, cette ascension dans différens mondes, tout l'ouvrage de ses mains, cette visite de la création des globes, tout me paroît répondre à la dignité du monarque qui ouvre tous ses domaines à l'œil fait pour les contempler. — Oui, mon frère, reprit-il avec enthousiasme, quelle image intéressante que tous ces soleils parcourus, que toutes ces ames s'enrichissant dans leur course où se rencontrent des millions de nouveautés, se perfectionnant sans cesse, devenant plus sublimes à mesure qu'elles s'approchent du souverain Etre, le connoissant plus parfaitement, l'aimant d'un amour plus éclairé, se plongeant dans l'océan de sa grandeur ! O homme, réjouis-toi ! tu ne peux marcher que de merveilles en merveilles ; un spectacle toujours nouveau, toujours miraculeux t'attend ; tes espérances sont grandes ; tu parcourras le sein immense de la nature, jusqu'à ce que tu ailles te perdre dans le Dieu dont elle

tire sa superbe origine. — Mais les méchans, m'écriai-je, qui ont péché contre la loi naturelle, qui ont fermé leur cœur au cri de la pitié, qui ont égorgé l'innocence, qui ont régné pour eux seuls, que deviendront-ils ? Sans aimer la haine et la vengeance, je bâtirois de mes mains un enfer pour y plonger certaines ames cruelles, qui ont fait bouillonner mon sang d'indignation à la vue des maux qu'elles ont fait tomber sur le foible et le juste. — Ce n'est point à notre foiblesse subordonnée encore à tant de passions, à prononcer sur la manière dont Dieu les punira, mais il est certain que le méchant sentira le poids de sa justice. Loin de ses regards, tout être perfide, cruel, indifférent aux maux d'autrui. Jamais l'ame de Socrate ou de Marc-Aurele ne rencontrera celle de Néron : elles seront toujours à une distance infinie. Voilà ce que nous osons assurer. Mais ce n'est point à nous à mesurer les poids qui entreront dans la balance éternelle. Nous croyons que les fautes qui n'ont pas entièrement obscurci l'entendement humain, que le cœur qui ne s'est

point avili jusqu'à l'insensibilité, que les rois mêmes qui ne se sont pas crus des dieux, pourront se purifier en améliorant leur espèce pendant une longue suite d'années. Ils descendront dans des globes où le mal physique prédominant sera le fouet utile qui leur fera sentir leur dépendance, le besoin qu'ils ont de clémence, et rectifiera les prestiges de leur orgueil. S'ils s'humilient sous la main qui les châtie, s'ils suivent les lumières de la raison pour se soumettre, s'ils reconnoissent combien ils sont éloignés de l'état où ils pourroient parvenir, s'ils font quelques efforts pour y arriver, alors leur pélérinage sera infiniment abrégé; ils mourront à la fleur de leur âge : on les pleurera; tandis que, souriant en abandonnant ce triste globe, ils gémiront sur le sort de ceux qui doivent rester après eux sur une planète malheureuse dont ils sont délivrés. Ainsi tel qui craint la mort, ne sait ce qu'il craint : ses terreurs sont filles de son ignorance, et cette ignorance est la première punition de ses fautes.

Peut-être aussi que les plus coupables

perdront le précieux sentiment de la liberté. Ils ne seront point anéantis ; car l'idée du néant nous répugne : il n'y a point de néant sous un Dieu créateur, conservateur et réparateur. Que le méchant ne se flatte point de pouvoir s'y enfoncer ; il sera poursuivi par cet œil absolu qui pénètre tout. Les persécuteurs de toute espèce végéteront stupidement dans la dernière classe de l'existence ; ils seront livrés incessamment à une destruction renaissante, qui ramènera leur esclavage et leur douleur : mais Dieu seul sait le temps qui doit les punir ou les absoudre.

CHAPITRE XX.

Le Prélat.

TENEZ, voilà par exemple un saint vivant qui passe ; cet homme simplement vêtu d'une robe violette, se soutenant sur un bâton, et dont la démarche et le regard n'annoncent ni ostentation ni modestie affectée, c'est notre prélat. — Quoi ! votre prélat à pied ? — Oui, à l'imitation du premier des apôtres. On lui a donné cependant depuis peu une chaise à porteurs, mais il ne s'en sert que dans la plus grande nécessité. Son revenu coule presque en entier dans le sein des pauvres : avant de répandre ses bienfaits, il ne s'informe pas si un homme est attaché à ses opinions particulières ; il distribue des secours à tous les malheureux : il suffit qu'ils soient hommes. Il n'est point entêté, point fanatique, point opiniâtre, point persécuteur ; il n'abuse point d'une autorité sacrée pour se croire au niveau du trône. Son œil est toujours serein, image de cette ame douce,

égale et paisible, qui ne met de chaleur et d'activité que dans l'emploi de faire le bien. Il dit souvent à ceux qu'il rencontre : *Mes amis, la charité, comme dit St. Paul, marche avant la foi. Soyez bienfaisans, et vous aurez accompli la loi. Reprenez votre prochain s'il s'égare, mais sans orgueil, sans aigreur. Ne tourmentez personne au sujet de sa croyance, et gardez-vous de vous préférer dans le fond du cœur à celui que vous voyez commettre une faute, car demain vous serez peut-être plus coupable que lui. Ne prêchez que d'exemple. N'allez point mettre au nombre de vos ennemis un homme qui disposeroit absolument de sa pensée. Le fanatisme, dans sa cruelle opiniâtreté, a déjà fait trop de mal pour ne pas redouter et prévenir jusqu'à ses moindres apparences. Ce monstre paroît d'abord flatter l'orgueil humain et aggrandir l'ame qui lui donne accès; mais bientôt il a recours à la ruse, à la perfidie, à la cruauté; il foule aux pieds toute vertu, et devient le plus terrible fléau de l'humanité.*

Mais, lui dis-je, quel est ce magistrat

au port vénérable, qui l'arrête et avec qui il converse avec tant d'amitié ? — C'est un des pères de la patrie, c'est le chef du sénat qui emmène notre patriarche dîner avec lui. Dans leur sobre et court repas, il sera plus d'une fois question du pauvre indigent, de la veuve, de l'orphelin et des moyens de soulager leurs maux. Tel est l'intérêt qui les rassemble et qu'ils traitent avec le plus beau zèle ; ils n'entrent jamais dans la vaine discussion de ces antiques et risibles prérogatives qui exerçoient si puérilement les esprits graves de votre temps.

CHAPITRE

CHAPITRE XXI.

Communion des deux Infinis.

MAIS quel est ce jeune homme que je vois environné d'une foule empressée ? Comme la joie se peint dans tous ses mouvemens ! comme son front est brillant ! que lui est-il arrivé d'heureux ? d'où vient-il ? — Il vient d'être initié, me répondit gravement mon guide. Quoique nous ayons peu de cérémonies, nous en avons cependant une qui répond à ce que vous appeliez parmi vous *première communion*. Nous observons de fort près le goût, le caractère, les actions les plus secrètes d'un jeune homme. Dès qu'on s'aperçoit qu'il cherche les endroits solitaires pour y réfléchir ; dès qu'on le surprend l'œil attendri, attaché sur la voûte du firmament, contemplant dans une douce extase ce rideau azuré qui lui semble prêt à s'ouvrir ; alors il n'y a plus de temps à perdre, c'est un signe que sa raison a toute sa maturité, et qu'il peut recevoir avec fruit le dévelop-

pement des merveilles que le Créateur a opérées.

Nous choisissons une nuit où, dans un ciel serein, l'armée des étoiles brille dans tout son éclat. Accompagné de ses parens et de ses amis, le jeune homme est conduit à notre observatoire : tout-à-coup nous appliquons à son œil un télescope (*a*); nous faisons descendre sous ses yeux Mars, Saturne, Jupiter, tous ces grands corps flottant avec ordre dans l'espace : nous lui ouvrons, pour ainsi dire, l'abîme de l'infini. Tous ces soleils allumés viennent en foule se presser sous son regard étonné. Alors un pasteur vénérable lui dit d'une voix imposante et majestueuse : « Jeune » homme! voilà le Dieu de l'univers qui se » révèle à vous au milieu de ses ouvrages. » Adorez le Dieu de ces mondes, ce Dieu » dont le pouvoir étendu surpasse et la

(*a*) Le télescope est le canon moral qui a battu en ruine toutes les superstitions, tous les fantômes qui tourmentoient la race humaine. Il semble que notre raison se soit aggrandie à proportion de l'espace immesurable que nos yeux ont découvert et parcouru.

» portée de la vue de l'homme, et celle
» même de son imagination. Adorez ce
» Créateur, dont la majesté resplendis-
» sante est imprimée sur le front des astres
» qui obéissent à ses lois. En contemplant
» les prodiges échappés de sa main, sachez
» avec quelle magnificence (*b*) il peut ré-
» compenser le cœur qui s'élèvera vers lui.

(*b*) Montesquieu dit quelque part que les tableaux qu'on fait de l'enfer sont achevés, mais que lorsqu'on parle du bonheur éternel, on ne sait que promettre aux honnêtes gens. Cette pensée est un abus de cet esprit saillant qu'il place quelquefois mal-à-propos. Que tout homme sensible réfléchisse un moment sur la foule des plaisirs vifs et délicats qu'il doit à l'esprit. Combien ils surpassent ceux qu'il reçoit des sens ! Et le corps lui-même, qu'est-il sans ame ? Que de fois l'on tombe dans une léthargie délicieuse et profonde, où l'imagination agréablement flattée vole sans obstacle et se crée des voluptés exquises et variées, qui n'ont aucune ressemblance avec les plaisirs matériels. Pourquoi la puissance du Créateur ne pourroit-elle pas prolonger, fortifier cet heureux état ? L'extase qui remplit l'ame du juste méditant sur de grands objets, n'est-elle pas un avant-goût du plaisir qui l'attend lorsqu'il contemplera sans voile le vaste plan de l'univers ?

» N'oubliez point que, parmi ses œuvres » augustes, l'homme doué de la faculté » de les apercevoir et de les sentir, tient » le premier rang, et qu'enfant de Dieu » il doit honorer ce titre respectable ! »

Alors la scène change : on apporte un microscope ; on lui découvre un nouvel univers, plus étonnant, plus merveilleux encore que le premier. Ces points vivans que son œil aperçoit pour la première fois, qui se meuvent dans leur inconcevable petitesse, et qui sont doués des mêmes organes appartenant aux colosses de la terre, lui présentent un nouvel attribut de l'intelligence du Créateur.

Le pasteur reprend du même ton : « Etres » foibles que nous sommes, placés entre » deux infinis, opprimés de tout côté sous » le poids de la grandeur divine, adorons » en silence la même main qui alluma tant » de soleils, imprima la vie et le sentiment » à des atomes imperceptibles ! Sans doute, » l'œil qui a composé la structure délicate » du cœur, des nerfs, des fibres du ciron, » lira sans peine dans les derniers replis de » notre cœur. Quelle pensée intime peut

» se dérober à ce regard absolu devant » lequel la voie lactée ne paroît pas plus » que la trompe de la mite ? Rendons » toutes nos pensées dignes du Dieu qui les » voit naître et qui les observe. Combien » de fois, dans le jour, le cœur peut s'élan- » cer vers lui et se fortifier dans son sein ! » Hélas ! tout le temps de notre vie ne » peut être mieux employé, qu'à lui dres- » ser au fond de notre ame un concert » éternel de louanges et d'actions de » grâces ! »

Le jeune homme ému, étonné, conserve la double impression qu'il a reçue presque au même instant : il pleure de joie, il ne peut rassasier son ardente curiosité, elle s'enflamme à chaque pas qu'il fait dans ces deux univers. Ses paroles ne sont plus qu'un long cantique d'admiration. Son cœur palpite de surprise et de respect ; et dans ces instans sentez-vous avec quelle énergie, avec quelle vérité il adore l'Être des êtres ? Comme il se remplit de sa pré- sence ! Comme ce télescope étend, aggran- dit ses idées, les rend dignes d'un habitant de cet étonnant univers ! Il guérit de l'am-

bition terrestre et des petites haines qu'elle enfante ; il chérit tous les hommes animés du souffle égal de la vie ; il est le frère de tout ce que le Créateur a touché (*c*).

Sa gloire désormais sera de moissonner dans les cieux cet amas de merveilles. Il se trouve moins petit depuis qu'il a eu l'avantage d'apercevoir ces grandes choses. Il se dit : Dieu s'est manifesté à moi ; mon œil a visité Saturne, l'étoile Sirius et les soleils pressés de la voie lactée. Je sens que mon être s'est aggrandi depuis que Dieu a daigné établir une relation entre mon néant et sa grandeur. Oh ! que je me trouve heureux d'avoir reçu l'intelligence et la vie ! J'entrevois quel sera le destin de l'homme vertueux ! O Dieu magnifique ! fais que je t'adore, fais que je t'aime éternellement.

Il revient plusieurs fois se remplir de ces objets sublimes. Dès ce jour il est initié avec les êtres pensans ; mais il garde scru-

---

(*c*) On a voulu ridiculiser un saint qui disoit : *Paissez, ma sœur la brebis ; bondissez de joie, poissons qui êtes mes frères.* Ce saint valoit mieux que ses confrères, il étoit vraiment philosophe.

puleusement le secret, afin de ménager le même degré de plaisir et de surprise à ceux qui n'ont point atteint l'âge où l'on sent de tels prodiges. Au jour consacré aux louanges du Créateur, c'est un spectacle édifiant que de voir sur notre observatoire les nombreux adorateurs de Dieu tomber tous à genoux, l'œil appliqué sur un télescope et l'esprit en prières, élancer leur ame avec leur vue vers le fabricateur de ces pompeux miracles (*d*). Alors nous chantons certaines hymnes qui ont été composées en langue vulgaire par les premiers écrivains de la nation; elles sont dans toutes les bouches, et peignent la sagesse et la clémence de la Divinité. Nous ne concevons pas comment un peuple entier

(*d*) Si demain le doigt de l'Éternel gravoit ces mots sur la nue, en caractères de feu : *Mortels, adorez un Dieu !* Qui doute que tout homme ne tombât à genoux et n'adorât ? Et, quoi, mortel insensé et stupide ! as-tu besoin que Dieu te parle français, chinois, arabe? Que sont les étoiles innombrables semées dans l'espace, sinon des caractères sacrés, intelligibles à tous les yeux, et qui annoncent visiblement un Dieu qui se révèle ?

invoquoit jadis Dieu dans une langue qu'il n'entendoit point ; ce peuple étoit bien absurde ou brûloit du zèle le plus dévorant.

Parmi nous, souvent un jeune homme cédant à son transport, exprime à toute l'assemblée les sentimens dont son cœur est plein (*e*) ; il communique son enthousiasme aux cœurs les plus froids ; l'amour enflamme et frappe ses expressions. L'Éternel semble alors descendu au milieu de nous, écouter ses enfans qui s'entretiennent de ses soins augustes et de sa clémence paternelle. Nos physiciens, nos astronomes s'empressent dans ces jours d'alégresse à nous révéler leurs belles découvertes ; hérauts de la Divinité, ils nous font sentir sa présence dans les objets qui nous paroissent les plus inanimés : tout est rempli de Dieu, disent-ils, et tout le révèle (*f*) !

(*e*) Quand un jeune homme a l'enthousiasme de la vertu, fût-il dangereux ou faux, il faut craindre de le détromper : laissez-le faire, il se rectifiera sans vous : en voulant le corriger, d'un mot vous tueriez peut-être son ame.

(*f*) Le culte extérieur des anciens consistoit en

Aussi nous doutons que dans toute l'étendue du royaume il se trouve un seul athée (*g*). Ce n'est point la crainte qui fermeroit sa bouche : nous le trouverions assez à plaindre pour lui infliger d'autre supplice que la honte ; nous le bannirions seulement du milieu de nous, s'il devenoit l'ennemi public et opiniâtre d'une vérité palpable, consolante et salutaire (*h*). Mais avant, nous lui ferions faire un cours

---

fêtes, en danses, en hymnes, en festins, le tout avec très-peu de dogmes. La Divinité n'étoit pas pour eux un être solitaire, armé de foudres. Elle daignoit se communiquer et rendre sa présence visible. Ils croyoient l'honorer plutôt par des fêtes que par la tristesse et les larmes. Le législateur qui connoîtra le mieux le cœur humain, le conduira toujours à la vertu par la route du plaisir.

(*g*) C'est à l'athée de prouver que la notion d'un Dieu est contradictoire, et qu'il est impossible qu'un tel être existe : c'est le devoir de celui qui nie d'alléguer ses raisons.

(*h*) Quand on me parle de mandarins athées de la Chine, qui annoncent la morale la plus admirable, et qui se consacrent tout entiers au bien public, je ne démentirai point l'histoire, mais cela me paroît la chose du monde la plus inconcevable.

assidu de physique expérimentale ; il ne seroit pas possible alors qu'il se refusât à l'évidence que lui présenteroit cette science approfondie. Elle a sû découvrir des rapports si étonnans, si éloignés et en même temps si simples, depuis qu'ils sont connus ; il y a tant de merveilles accumulées qui dormoient dans son sein, maintenant exposées au grand jour ; la nature enfin est si éclairée dans ses moindres parties, que celui qui nieroit un Créateur intelligent, ne seroit pas regardé seulement comme un fou, mais comme un être pervers, et la nation entière prendroit le deuil à cette occasion pour marquer sa douleur profonde (*i*).

Grâces au ciel, comme personne dans notre ville n'a la misérable manie de vouloir se distinguer par des opinions extravagantes et diamétralement opposées au jugement universel des hommes, nous

(*i*) La présence intime et universelle d'un Dieu bon et magnifique, ennoblit la nature et répand partout je ne sais quel air vivant et animé, qu'une doctrine sceptique et désespérante ne peut donner.

sommes tous d'accord sur ce point important ; et celui-là posé, je n'aurai pas de peine (*k*) à vous faire comprendre que tous les principes de la morale la plus pure se déduisent d'eux-mêmes, appuyés qu'ils sont sur cette base inébranlable.

On pensoit dans votre siècle qu'il étoit impossible de donner au peuple une religion purement spirituelle ; c'étoit une erreur grave. Plusieurs de vos philosophes outrageoient la nature humaine par cette opinion fausse. L'idée d'un Dieu, dégagée de tout alliage impur, n'étoit pas cependant si difficile à saisir. Il est bon de le répéter encore une fois : *C'est l'ame qui sent Dieu.* Pourquoi le mensonge seroit-il plus naturel à l'homme que la vérité ? Il vous auroit suffi de bannir les imposteurs qui trafiquoient des choses sacrées, qui se prétendoient médiateurs entre la divinité et l'homme, et qui distribuoient des préjugés encore plus vils que l'or qu'ils en recevoient.

(*k*) *Je crains Dieu*, disoit quelqu'un, *et après Dieu, je ne crains que celui qui ne le craint pas.*

Enfin l'idolâtrie, ce monstre antique, que les peintres, les statuaires et les poètes avoient déifié à l'envi l'un de l'autre pour l'aveuglement et le malheur du monde, est tombé sous nos mains triomphantes.

L'unité d'un Dieu, être incréé, être spirituel, telle est la base de notre religion. Il ne faut qu'un soleil pour l'univers. Il ne faut qu'une idée lumineuse pour éclairer la raison humaine. Tous ces soutiens étrangers et factices que l'on vouloit donner à l'entendement, ne faisoient que l'étouffer; ils lui prêtoient quelquefois (nous l'avouerons) une énergie que ne produit pas toujours l'aspect de la simple vérité; mais c'étoit un état d'ivresse qui devenoit dangereux. L'esprit religieux a fait naître le fanatisme: on a voulu commander telle et telle adoration; et la liberté de l'homme blessée dans son plus beau privilège, s'est justement révoltée. Nous abhorrons cette espèce de tyrannie; nous ne demandons rien au cœur qui ne sait pas sentir: mais en est-il un seul qui se refuse à ces traits lumineux et touchans qui ne lui sont of-

ferts que pour son propre bonheur (*l*)?

C'est donner atteinte à l'Etre infiniment parfait, que de calomnier la raison et de

---

(*l*) Je crois qu'il est dangereux de faire des sermons contre l'incrédulité. Celui qui monte en chaire, se propose de parler pour la multitude. La multitude n'est point incrédule. Se proposer en sa présence de prouver la vérité de la religion, et de réfuter ses adversaires, c'est lui donner un aperçu qui peut avoir des conséquences dangereuses. L'orateur doit supposer sa foi établie; car comment convaincre, en s'éloignant de cette base.

La morale sera toujours mieux placée dans un sermon que la théologie. La morale se sent et sera toujours du goût du peuple. L'expérience journalière des maux de l'injustice, lui rendra toujours chère la peinture des devoirs auxquels tous les hommes sont soumis. Il reconnoîtra avec volupté que les riches et les grands doivent un tribut à la foiblesse et à l'infortune.

Comme la religion est fondée sur des faits et sur des décisions qui sont elles-mêmes des faits, qui en imagine en suppose, et qui en suppose s'égare. Les controverses en fait de religion sont donc déplacées dans la chaire, et devroient être interdites. Car c'est l'attaque du théologien, qui le plus souvent donne lieu à la défense de l'incrédule. Que l'orateur sacré joigne la prudence à ses autres talens, le combat

la présenter comme un guide incertain et trompeur. La loi divine qui parle d'un bout du monde à l'autre, est bien préférable à ces religions factices, inventées par des prêtres. La preuve qu'elles sont fausses,

---

n'aura pas lieu, et le silence empêchera un grand scandale.

En se fondant sur la sublimité de la morale évangélique, quel avantage n'aura pas l'orateur sacré ? Il pourra attester qu'elle a été inspirée aux hommes par la Divinité même. Qu'elle est belle, qu'elle est douce, cette morale ! Mais, hélas ! des charlatans l'ont habillée en comédienne ; des déclamations glapissantes ont dénaturé ce qu'elle a de grand et d'admirable. La morale évangélique est la douceur même, les prêtres l'ont faite dure et acariâtre ; elle est la simplicité, la charité même ; les prêtres l'ont faite fastueuse, intéressée, avaricieuse.

Il viendra un temps, a dit Jésus-Christ, où les hommes adoreront Dieu en esprit et en vérité ; ce culte est inhérent à la nature de l'homme ; il a besoin d'épancher son cœur vers l'auteur de son être. Tous les hommes, même les plus stupides, ont une idée d'un Être créateur ; et s'il est vrai que cette idée soit plus développée chez les uns que chez les autres, elle existe chez tous, et dans un sens il n'y a point d'athée.

c'est qu'elles ne produisent que de funestes effets : c'est un édifice qui penche et qui a besoin d'être perpétuellement étayé. La loi naturelle est une tour inébranlable (*m*) ; elle n'apporte point la discorde, mais la paix et l'égalité. Les fourbes qui ont osé faire parler Dieu au ton de leurs propres passions, ont fait passer pour des vertus les actions les plus noires ; mais ces malheureux, en annonçant un Dieu barbare,

(*m*) La loi naturelle, si simple et si pure, parle un langage uniforme à toutes les nations : elle est intelligible pour tout être sensible ; elle n'est point environnée d'ombres, de mystères ; elle est vivante ; elle est gravée dans tous les cœurs en caractères ineffaçables : ses décrets sont à couvert des révolutions de la terre, des injures du temps, des caprices de l'usage. Tout homme vertueux en est le prêtre. Les erreurs et les vices sont ses victimes. L'univers est son temple, et Dieu la seule divinité qu'elle encense. On a répété ceci mille fois ; mais il est bon de le redire encore. Oui, la morale est la seule religion nécessaire à l'homme : il est religieux dès qu'il est raisonnable ; il est vertueux dès qu'il se rend utile : en rentrant dans le fond de son cœur, en consultant son être, tout homme saura ce qu'il se doit à lui-même et ce qu'il doit aux autres.

ont précipité dans l'athéisme les cœurs sensibles qui aimoient mieux anéantir l'idée d'un Etre vindicatif, que de montrer cet Etre effroyable à l'univers (*n*).

Nous, au contraire, c'est sur la bonté du Créateur, si visiblement empreinte, que nous élevons nos cœurs vers lui. Les ombres d'ici-bas, les maux passagers qui nous affligent, les douleurs, la mort ne nous épouvantent point: tout cela, sans doute, est utile, nécessaire, et nous est même

---

(*n*) C'est en écrasant les hommes à force de terreurs, c'est en troublant leur entendement, que la plupart des législateurs en ont fait des esclaves et se sont flattés de les retenir éternellement sous le joug. L'enfer des chrétiens est sans contredit le blasphême le plus injurieux fait à la bonté et à la justice divine. Le mal fait toujours sur l'homme des impressions beaucoup plus fortes que le bien ; ainsi un Dieu méchant frappe plus l'imagination qu'un Dieu bon. Voilà pourquoi on voit dominer une teinte lugubre et noire dans toutes les religions du monde. Elles disposent les mortels à la mélancolie. Le nom de Dieu renouvelle sans cesse en eux le sentiment de la frayeur. Une confiance filiale, une espérance respectueuse honoreroient davantage l'auteur de tout bien.

imposé

imposé pour notre plus grande félicité. Il est un terme à nos connoissances ; nous ne pouvons savoir ce que Dieu sait. Que l'univers vienne à se dissoudre ! pourquoi craindre ? quelque révolution qui arrive, nous tomberons toujours dans le sein de Dieu.

CHAPITRE XXII.

Singulier Monument.

Je sortois du temple. On me conduisit dans une place non éloignée, pour considérer à loisir un monument nouvellement bâti : il étoit en marbre ; il aiguisoit ma curiosité, et m'inspira le desir de percer le voile des emblêmes dont il étoit environné. On ne voulut pas m'expliquer ce qu'il signifioit ; on me laissa le plaisir et la gloire de le deviner.

Une figure dominante attiroit tous mes regards. A la douce majesté de son front, à la noblesse de sa taille, à ses attributs de concorde et de paix, je reconnus l'humanité sainte. D'autres statues étoient à genoux, et représentoient des femmes dans l'attitude de la douleur et du remords. Hélas ! l'emblême n'étoit pas difficile à pénétrer ; c'étoient les nations figurées qui demandoient pardon à l'humanité des plaies cruelles qu'elles lui avoient causées pendant plus de vingt siècles.

La France, à genoux, imploroit le pardon de la nuit horrible de la S. Barthélemi, de la dure révocation de l'édit de Nantes, et de la persécution des sages qui naquirent dans son sein. Comment, avec la douceur de son front, commit-elle de si noirs attentats! L'Angleterre abjuroit son fanatisme, ses deux roses, et tendoit la main à la philosophie; elle promettoit de ne plus verser que le sang des tyrans (*a*). La Hollande détestoit ses partis de Gomar et d'Arminius, et le supplice du vertueux Barnevelt. L'Allemagne cachoit son front altier, et ne voyoit qu'avec horreur l'histoire de ses divisions intestines, de ses fureurs énergumènes, de sa rage théologique, qui avoit singulièrement contrasté avec sa froideur naturelle. La Pologne avoit en indignation ses méprisables confédérés, qui, de mon temps, déchirèrent son sein et renouvelèrent les atrocités des croisades. L'Espagne, plus coupable encore que ses sœurs, gémissoit d'avoir couvert le nouveau continent de trente-cinq millions de

(*a*) Elle a tenu parole.

cadavres, d'avoir poursuivi les restes déplorables de mille nations dans le fond des forêts et dans les trous des rochers; d'avoir accoutumé des animaux, moins féroces qu'eux, à boire le sang humain (*b*)..... Mais l'Espagne avoit beau gémir, supplier, elle ne devoit point obtenir son pardon; le supplice lent de tant de malheureux condamnés aux mines, devoit déposer à jamais contre elle (*c*). Le statuaire avoit

(*b*) Les Européens au Nouveau monde, quel livre à faire!

(*c*) Lorsque je songe à ces infortunés qui ne tiennent à la nature que par la douleur, ensevelis vivans dans les entrailles de la terre, soupirant après ce soleil qu'ils ont eu le malheur de voir et qu'ils ne verront plus, qui gémissent dans ces horribles cachots, autant de fois qu'ils respirent, et qui savent ne devoir sortir de cette nuit effroyable que pour entrer dans l'ombre éternelle de la mort; alors un frisson intérieur parcourt tout mon être; je crois habiter les tombeaux qu'ils habitent, respirer avec eux l'odeur des flambeaux qui éclairent leur affreuse demeure; je vois l'or, idole de la terre, sous son véritable aspect, et je sens que la Providence doit attacher à ce même métal, source de tant de barbarie, le châtiment des maux innombrables qu'il a causés, même avant de voir le jour.

représenté plusieurs esclaves mutilés, qui crioient vengeance en regardant le ciel : on reculoit d'effroi, on croyoit entendre leurs cris. Un marbre veiné de sang composoit sa figure, et cette couleur effrayante étoit ineffaçable, comme la mémoire de ses forfaits (*d*).

On voyoit dans le lointain l'Italie, cause originelle de tant de maux, première source des fureurs qui couvrirent les deux mondes, prosternée et le front contre terre ; elle étouffoit sous ses pieds la torche ardente de l'excommunication, elle sembloit n'oser avancer pour solliciter son pardon. Je voulus considérer de près les traits de son visage ; mais un coup de foudre récemment tombé, l'avoit défiguré, et lorsque je m'approchai, elle étoit méconnoissable et toute noircie des feux du tonnerre.

L'humanité radieuse levoit son front touchant au milieu de ces femmes humbles et humiliées. Je remarquai que le

(*d*) Vingt millions d'hommes ont été égorgés sous le fer de quelques Espagnols, et l'empire d'Espagne contient à peine sept millions d'ames !

statuaire avoit donné à son visage les traits de cette nation libre et courageuse qui avoit brisé les fers de ses tyrans. Le chapeau du grand Tell ornoit sa tête (*e*); c'étoit le diadême le plus respectable qui ait jamais ceint le front d'un monarque. Elle sourioit à l'auguste philosophie, sa sœur, dont les mains pures et blanches étoient étendues vers le ciel, qui la regardoit d'un œil plein d'amour.

Je sortois de cette place, lorsque vers la droite j'aperçus sur un magnifique piédestal un nègre, la tête nue, le bras tendu, l'œil fier, l'attitude noble, imposante. Autour de lui étoient les débris de vingt scep-

(*e*) Si Platon revenoit au monde, ses regards tomberoient, sans doute, avec admiration sur les républiques helvétiques. Les Suisses ont excellé dans ce qui fait l'essence des républiques, c'est-à-dire, dans la conservation de leur liberté sans rien entreprendre sur celle des autres. La bonne foi, la candeur, l'amour du travail, cette alliance avec toutes les nations, qui est unique dans l'histoire, la force et le courage entretenus dans une paix profonde, malgré la différence des religions; voilà ce qui devroit servir de modèle aux peuples, et les faire rougir de leur extravagance.

tres. A ses pieds on lisoit ces mots : *Au vengeur du nouveau monde !*

Je jetai un cri de surprise et de joie. — Oui, me répondit-on avec une chaleur égale à mes transports ; la nature a enfin créé cet homme étonnant, cet homme immortel, qui devoit délivrer un monde de la tyrannie la plus atroce, la plus longue, la plus insultante. Son génie, son audace, sa patience, sa fermeté, sa vertueuse vengeance ont été récompensés ; il a brisé les fers de ses compatriotes. Tant d'esclaves opprimés sous le plus odieux esclavage, sembloient n'attendre que son signal pour former autant de héros. Le torrent qui brise ses digues, la foudre qui tombe, ont un effet moins prompt, moins violent. Dans le même instant ils ont versé le sang de leurs tyrans. Français, Espagnols, Anglais, Hollandais, Portugais, tout a été la proie du fer, du poison et de la flamme. La terre de l'Amérique a bu avec avidité ce sang qu'elle attendoit depuis long-temps, et les ossemens de leurs ancêtres lâchement égorgés, ont paru s'élever alors et tressaillir de joie.

Les naturels ont repris leurs droits imprescriptibles, puisque c'étoient ceux de la nature. Ce héroïque vengeur a rendu libre un monde dont il est le dieu, et l'autre lui a décerné des hommages et des couronnes. Il est venu comme l'orage qui s'étend sur une ville criminelle que ses foudres vont écraser. Il a été l'ange exterminateur à qui le Dieu de justice avoit remis son glaive : il a donné l'exemple que tôt ou tard la cruauté sera punie, et que la Providence tient en réserve de ces ames fortes qu'elle déchaîne sur la terre pour rétablir l'équilibre que l'iniquité de la féroce ambition a su détruire (*f*).

(*f*) Ce héros, sans doute, épargnera ces généreux Quakers qui viennent de rendre la liberté à leurs nègres; époque mémorable et touchante qui m'a fait verser des larmes de joie, et qui me fera détester les chrétiens qui ne les imiteront pas.

CHAPITRE XXIII.

Le Pain, le Vin, etc.

J'ÉTOIS si charmé de mon conducteur, que je craignois à chaque instant qu'il ne me quittât. L'heure du dîner étoit sonnée. Comme j'étois loin de mon quartier, et que tous les gens de ma connoissance étoient morts, je cherchois des yeux quelque traiteur pour l'inviter poliment à dîner et reconnoître du moins sa complaisance : mais à chaque pas je perdois la carte; je traversai plusieurs rues sans rencontrer un seul bouchon.

Que sont devenus, m'écriai-je, tous ces traiteurs, tous ces aubergistes, tous ces marchands de vin, qui, unis et divisés dans le même emploi, étoient toujours en procès (*a*), et peuploient jadis cette

(*a*) Celui qui tourne la broche ne peut mettre la nappe, et celui qui met la nappe ne peut tourner la broche. C'est une chose curieuse à examiner que les statuts des communautés de la bonne ville de Paris. Le parlement siége gravement pendant plusieurs au-

grande ville? On en rencontroit deux pour un à chaque carrefour? — C'étoit encore là un des abus que votre siècle laissoit subsister. On toléroit une falsification mortelle qui tuoit les citoyens en santé. Le pauvre, c'est-à-dire les trois quarts de la ville, qui, ne pouvant faire venir à grands frais des vins naturels, entraîné par la soif, par le besoin de réparer ses forces abattues, trouvoit, après le travail, une mort lente dans cette boisson détestable, dont l'usage

---

diences pour fixer invariablement les droits d'un rôtisseur. Il vient de s'élever une cause unique en ce genre : la communauté des libraires de Paris prétend que le génie des Montesquieux, des Corneilles, etc. lui appartient de droit, que tout ce qui émane des cervelles pensantes forme son patrimoine, que les connoissances humaines fixées sur le papier sont un effet qu'elle seule peut commercer, et que le créateur du livre n'en pourra retirer d'autre fruit que celui qu'elle voudra bien lui accorder. Ces prétentions singulières ont été publiquement exposées dans un mémoire imprimé. Mr. Linguet, homme de lettres, éloquent et plein de génie, a versé le ridicule à pleines mains sur ces risibles marchands; mais ce ridicule perçant retombe naturellement sur la pauvre législation du commerce en France.

journalier cachoit la perfidie. Les tempéramens étoient affoiblis, les entrailles desséchées... — Que voulez-vous? les droits d'entrée étoient devenus si excessifs, qu'ils surpassoient de beaucoup le prix de la denrée. On eût dit que le vin étoit défendu par la loi, ou que le sol de la France fût celui de l'Angleterre. Mais peu importoit qu'une ville entière fût empoisonnée, pourvu que le bail des fermes haussât d'année en année (*b*). Il falloit que le papier timbré ruinât les familles, que le vin fût hors de prix,

---

(*b*) Un villageois possédoit un âne, lequel portoit deux grands paniers posés en équilibre sur son dos. On remplit les paniers de pommes, et les pommes excédoient la mesure des paniers. Le pauvre animal, quoique lourdement lesté, marchoit d'un pas obéissant et docile. A quelques pas du village, le manant vit des pommes mûres qui pendoient à des arbres : *tu porteras bien celles-ci*, dit-il, *puisque tu portes les autres*, et il en chargea son âne. L'âne aussi patient que son maître étoit exigeant, redoubloit d'efforts, mais n'en pouvoit plus, la mesure étoit comblée. Le manant rencontra encore une pomme sur son chemin : *oh*, dit-il, *pour une, pour une seule tu ne la refuseras pas.* Le pauvre âne ne put rien

pour satisfaire l'horrible avidité du traitant; et comme les grands ne mouroient point de ce poison caché, il leur étoit fort indifférent que la populace disparût : c'étoit ainsi qu'ils appeloient la partie laborieuse de la nation. — Comment se pouvoit-il qu'on eût détourné les yeux volontairement d'un abus meurtrier et aussi funeste à la société? Quoi! l'on vendoit publiquement du poison dans votre ville, et l'exactitude du magistrat s'est trouvée en défaut? Ah, peuple barbare! parmi nous, dès que le mélange trompeur se fait sentir, ce crime est capital, l'empoisonneur est mis à mort : mais aussi nous avons balayé ces vils maltôtiers qui corrompent tous les biens qu'ils touchent. Les vins arrivent sur les marchés publics, tels que la nature les a façonnés; et le bourgeois

---

répondre, mais tomba de lassitude, et mourut sous le faix.

Or, voici la moralité. Le villageois est le prince, et le peuple est l'âne : mais il est un peuple âne pacifique, qui aura la complaisance de ne point tomber à terre; il mourra debout.

de Paris, riche ou pauvre, boit actuellement un verre de vin salutaire, à la santé de son roi, de son roi qu'il aime, et qui est sensible autant à son estime qu'à son amour. — Et le pain, est-il cher? — Il reste presque toujours au même prix (*c*), parce qu'on a sagement établi des greniers publics, toujours pleins en cas de besoin; et que nous ne vendons pas imprudemment notre bled à l'étranger, pour le racheter deux fois plus cher trois mois après. On a balancé l'intérêt du cultivateur et du consommateur, et tous deux y trouvent leur compte. L'exportation n'est pas défendue, parce qu'elle est très-utile; mais on y met des bornes judicieuses. Un homme éclairé et intègre veille à cet équilibre, et ferme les portes dès qu'il penche trop d'un côté (*d*).

(*c*) Le meilleur moyen pour diminuer la masse du crime est de rendre un peuple aisé et content. La nécessité, le besoin enfantent les trois quarts des forfaits, et le peuple chez qui règne l'abondance ne recèle ni meurtriers ni voleurs. La première maxime qu'un roi devroit savoir, c'est que les mœurs honnêtes dépendent d'une honnête suffisance.

(*d*) Nous faisons les plus belles spéculations du

D'ailleurs, des canaux coupent le royaume et permettent une libre circulation : nous avons su joindre la Saône à la Moselle et à la Loire, et opérer ainsi une nouvelle jonction des deux mers, infiniment plus utile que l'ancienne. Le commerce répand ses trésors d'Amsterdam à Nantes, et de Rouen à Marseille. Nous avons fait ce canal de Provence, qui manquoit à cette belle province, favorisée des plus doux regards du soleil. En vain un citoyen zélé vous offroit ses lumières et son courage ; tandis que vous payiez chèrement des ouvriers frivoles, vous avez laissé cet honnête

---

monde, nous calculons, nous écrivons, nous nous enivrons de nos idées politiques, et jamais les bévues n'ont été si multipliées. Le sentiment nous éclaireroit sans doute d'une manière plus sûre. Nous sommes devenus barbares et sceptiques, une prétendue balance à la main. Redevenons hommes. C'est le cœur et non le génie qui fait les opérations grandes et généreuses. Henri IV a été le meilleur des rois, non par l'étendue de ses connoissances, mais parce qu'aimant sincèrement les hommes, le cœur lui dictoit ce qui devoit assurer leur bonheur. Quel siècle malheureux que celui où on le raisonne !

homme se morfondre pendant vingt ans dans une inaction forcée. Enfin nos terres sont si bien cultivées, l'état de laboureur est devenu si honorable, l'ordre et la liberté règnent tellement dans nos campagnes, que si quelque homme puissant abusoit de son ministère pour commettre quelque monopole, alors la justice qui s'élève au-dessus des palais, mettroit un frein à sa témérité. La justice n'est plus un vain nom, comme dans votre siècle; son glaive descend sur toute tête criminelle, et cet exemple doit être encore plus fait pour intimider les grands que le peuple; car les premiers sont cent fois plus disposés au vol, à la rapine, aux concussions de toute espèce.

—Entretenez-moi, je vous prie, de cette matière importante. Il me semble que vous avez adopté la sage méthode d'emmagasiner les bleds; cela est très-bien fait; on prévient ainsi, et d'une manière sûre, les calamités publiques. Mon siècle a commis de graves erreurs à ce sujet; il étoit fort en calcul; mais il n'y faisoit jamais entrer la somme épouvantable des abus. Des écri-

vains bien intentionnés supposoient gratuitement l'ordre, parce qu'avec ce ressort tout rouloit le plus facilement du monde. Oh ! comme on se disputoit sur la fameuse loi d'exportation (*e*) ; et pendant ces belles

---

(*e*) Cette fameuse loi, qui devoit être le signal de la félicité publique, a été le signal de la famine : elle s'est assise sur les gerbes des récoltes les plus fortunées ; elle a dévoré le pauvre à la porte des greniers qui crouloient sous l'abondance des grains. Un fléau moral, jusqu'alors inconnu à la nation, lui a rendu son propre sol étranger, et a montré dans le jour le plus horrible la dépravation humaine. L'homme s'est montré le plus cruel ennemi de l'homme. Epouvantable exemple, aussi dangereux que le fléau même. La loi enfin a consacré elle-même l'inhumanité particulière. Je crois beaucoup à la profonde humanité des écrivains qui ont été les fauteurs de cette loi ; elle fera peut-être du bien un jour : mais ils doivent éternellement se reprocher d'avoir causé, sans le vouloir, la mort de plusieurs milliers d'hommes et les souffrances de ceux que la mort a épargnés. Ils ont été trop précipités ; ils ont vu tout, excepté la cupidité humaine, puissamment excitée par cette amorce dangereuse. *C'est un siphon* (dit énergiquement M. Linguet) *qu'ils ont mis dans la main du commerce, et avec lequel il a sucé la substance du peuple.*

disputes,

disputes, comme le peuple souffroit la faim ! — Remerciez la Providence qui

---

La clameur publique doit l'emporter sur les *Éphémérides*. On pousse des cris douloureux ; donc l'institution est actuellement mauvaise. Que le mal parte d'une cause locale, n'importe, il falloit la deviner, la prévoir, la prévenir, sentir qu'un besoin de première nécessité ne devoit pas être abandonné au cours fortuit des événemens ; qu'une nouveauté aussi étrange dans un vaste royaume lui donneroit une secousse qui opprimeroit certainement la partie la plus foible. C'étoit cependant le contraire que les économistes se promettoient. Ils doivent avouer qu'ils ont été égarés par le desir même du bien public, qu'ils n'ont pas assez mûri le projet, qu'ils l'ont isolé, tandis que tout se touche dans l'ordre politique. Ce n'est pas assez d'être calculateur, il faut être homme d'état ; il faut estimer ce que les passions détruisent, altèrent ou changent ; il faut peser ce que l'action des riches peut opérer sur la partie pauvre. On n'a voulu apercevoir l'objet que sous trois faces, et l'on a oublié la partie la plus importante, celle des manouvriers, qui composent à elle seule les trois quarts de la nation. Le prix de leur journée n'a point haussé, et l'avide fermier les a tenus dans une plus étroite dépendance : ils n'ont pu appaiser les cris de leurs enfans par un travail redoublé. La cherté du pain a été le thermomètre des autres alimens, et le particulier s'est

gouvernoit ce royaume ; sans elle vous auriez brouté l'herbe des champs ; mais elle a eu pitié de vous, et vous a pardonné, parce que vous ne saviez ce que vous faisiez. Que l'erreur est prolifique !

Il est une profession commune à presque tous les citoyens, c'est l'agriculture, prise dans un sens universel. Les femmes, comme plus foibles et destinées aux soins purement domestiques, ne travaillent jamais à la terre ; leurs mains filent la laine, le lin, etc. ; les hommes rougiroient de les charger de quelque métier pénible.

Trois choses sont spécialement en honneur parmi nous ; faire un enfant, ense-

---

trouvé moins riche de moitié. Cette loi donc n'a été qu'un voile décevant pour exercer légalement les plus horribles monopoles ; on l'a tournée contre la patrie, dont elle devoit faire la splendeur. Gémissez, écrivains ! et quoique vous ayiez suivi les mouvemens généreux d'un cœur vraiment patriotique, sentez combien il a été dangereux de ne pas connoître votre siècle et les hommes, et de leur avoir présenté un bienfait qu'ils ont changé en poison ; c'est à vous présentement de soulager le malade dans la cure qui le tue, de lui indiquer le remède, et de le sauver, s'il vous est possible : *hic labor, hoc opus.*

mencer un champ, et bâtir une maison. Aussi les travaux des campagnes sont modérés. On ne voit point de manouvriers se fatiguer dès l'aurore pour ne se reposer qu'après le coucher du soleil, porter toute la chaleur du jour et tomber épuisés, implorant en vain une parcelle des biens qu'ils ont fait naître. Etoit-il une destinée plus affreuse, plus accablante, que celle de ces cultivateurs en sous-ordre, qui ne voyoient après leur labeur que de nouvelles fatigues, et qui remplissoient de gémissemens l'étroit et court espace de leur vie ! Quel esclavage n'étoit pas préférable à cette lutte éternelle, contre les vils tyrans qui venoient piller leurs foyers en imposant des tributs à l'indigence la plus extrême ! Cet excès de mépris affoiblissoit en eux le sentiment même du désespoir ; et dans sa déplorable condition, le paysan accablé, avili, en traçant un dur sillon, courboit la tête et ne se distinguoit plus de son bœuf.

Nos campagnes fertilisées retentissent de chants d'alégresse. Chaque père de famille donne l'exemple. La tâche est modérée, et dès qu'elle est finie la joie recommence :

des intervalles de repos rendent le zèle plus actif ; il est toujours entretenu par des jeux et des danses champêtres. On alloit autrefois chercher le plaisir dans les villes ; on va aujourd'hui le trouver dans les villages, on n'y voit que des visages rians. Le travail n'a plus cet aspect hideux et révoltant, parce qu'il ne semble plus le partage des esclaves. Une voix douce invite au devoir, et tout devient facile, aisé, même agréable. Enfin, comme nous n'avons pas cette quantité prodigieuse d'oisifs qui, comme des humeurs stagnantes, gênoient la circulation du corps politique, la paresse bannie, chaque individu connoît de doux loisirs, et aucune classe ne se trouve écrasée pour supporter l'autre.

Vous concevez donc que n'ayant ni moines, ni prêtres, ni domestiques nombreux, ni valets inutiles, ni ouvriers d'un luxe puéril, quelques heures de travail rapportent beaucoup au-delà des besoins publics ; elles fructifient en bonnes productions et de toute espèce : le superflu va trouver l'étranger, et nous rapporte de nouvelles denrées.

Voyez ces marchés abondamment pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie, légumes, fruits, poissons, volailles. Les riches n'affament point ceux qui ne le sont pas (*f*). Loin de nous la crainte de ne point jouir suffisamment! On ne connoît point cette insatiable avidité d'enlever trois fois plus qu'on ne peut consumer : le gaspillage est en horreur.

Si la nature, pendant une année, nous traite en marâtre, cette disette n'emporte point plusieurs milliers d'hommes; les greniers s'ouvrent, et la sage prévoyance de

(*f*) Un seigneur de la cour, grand ami de la vérité, se trouva chez le roi (Louis XV) dans un temps où le pain étoit fort cher. Les courtisans avoient assuré à sa majesté, le matin, que le pain étoit diminué : ce prince en témoigna sa joie à son favori quand il entra. M. le marquis de Souvré, surpris de ce qu'on avoit osé en imposer au roi, se mit à courir et gagna la porte. Le roi ne comprenant rien à cette action, lui dit : — Où vas-tu? — Sire, je vais bien vîte faire pendre mon maître d'hôtel, il m'a encore augmenté le pain aujourd'hui. On ne peut dire la vérité d'une manière plus agréable, ni mieux éclairer son maître sur celle qu'on lui cache.

l'homme a dompté l'inclémence des airs et le courroux du ciel. Une nourriture maigre, sèche, mal préparée et de mauvais suc, n'entre point dans l'estomac des hommes les plus laborieux. L'opulent ne sépare point la plus pure farine pour ne laisser aux autres que le son ; cet outrage inconcevable seroit un crime honteux. S'il parvenoit à nos oreilles qu'un seul eût ressenti la langueur de la faim, nous nous regarderions tous comme coupables de ses maux, et la nation entière seroit dans les larmes.

Ainsi le plus pauvre est affranchi de toute inquiétude sur ses besoins. La famine, comme un spectre menaçant, ne l'arrache point du grabat où il goûtoit pour quelques minutes l'oubli de ses douleurs. Il s'éveille sans regarder tristement les premiers rayons du soleil. S'il appaise le sentiment de la faim, il ne craint point en touchant les alimens de porter du poison dans ses veines (*g*).

(*g*) Le sel qui est, pour ainsi dire, un cinquième élément, devroit-il se payer en France dix fois au-

Ceux qui possèdent des richesses, les emploient à faire des expériences neuves et utiles, qui servent à approfondir une science, à porter un art vers sa perfection; ils élèvent des édifices majestueux; ils se distinguent par des entreprises honorables: leur fortune ne s'écoule pas dans le sein

---

delà de sa valeur? Que le tabac soit à la discrétion du publicain, en prend qui veut : mais mes alimens, mes bestiaux, mes domestiques ne peuvent se passer de sel. Si, par économie, je me retranche de cet indispensable nécessaire, on m'envoie garnison jusqu'à ce que je donne mon sang en échange de cette denrée que la nature m'avoit accordée au même prix que l'air et l'eau.

S'il est vrai que tout est au mieux dans ce monde, hélas! est-ce où règne la gabelle? Le collecteur, le gabelleur et le subdélégué sont des noms qui raisonnent plus cruellement à l'oreille du paysan, que la maladie et la peste. L'impôt du sel est vraiment reparti en proportion inverse des fortunes.

On ne croira pas un jour qu'il a existé une loi qui empêche une malheureuse femme, habitant le bord de la mer, d'aller puiser de l'eau dans l'océan pour en faire un peu de sel à l'usage de sa maison. Compulsez toutes les lois antiques, pas une, je crois, n'approche de cette étonnante prohibition.

impur d'une concubine, ou sur une table criminelle où roulent trois dés; leur fortune prend une forme, une consistance respectable aux yeux charmés des citoyens. Aussi les traits de l'envie n'attaquent point leurs possessions; on bénit les mains généreuses qui, dépositaires des biens de la providence, ont rempli ses vues en élevant ces monumens utiles.

Mais quand nous considérons les riches de votre siècle, les égouts, je crois, ne charieroient point de matière plus vile que leurs ames : l'or dans les mains, la bassesse dans le cœur, ils avoient formé une espèce de conspiration contre les pauvres; ils abusoient du travail, de la peine, de la fatigue, des efforts de tant d'infortunés; ils comptoient pour rien la sueur de leur front, et cette crainte affreuse de l'avenir où ils voyoient en perspective une vieillesse abandonnée. Cette violence-là s'étoit tournée en justice. Les lois n'agissoient plus que pour consacrer leur brigandage. Comme un incendie embrase ce qui l'avoisine, ainsi ils dévoroient les limites qui touchoient leurs terres; et dès qu'on leur

voloit une pomme, ils poussoient des cris inextinguibles, et la mort seule pouvoit expier un attentat aussi énorme... Qu'avois-je à répondre ? Je baissois la tête, et tombé dans une profonde rêverie, je marchois concentré dans mes pensées. — Vous aurez d'autres sujets de réfléchir, me dit mon guide ; remarquez (puisque vos yeux sont fixés en terre) que le sang des animaux ne coule point dans les rues et ne réveille point des idées de carnage. L'air est préservé de cette odeur cadavéreuse qui engendroit tant de maladies. La propreté est le signe le moins équivoque de l'ordre et de l'harmonie publique ; elle règne dans tous les lieux. Par une précaution salubre, et j'oserai dire morale, nous avons établi les tueries hors de la ville. Si la nature nous a condamnés à manger la chair des animaux, du moins nous nous épargnons le spectacle du trépas. Le métier de boucher est exercé par des étrangers forcés de s'expatrier ; ils sont protégés par la loi, mais non rangés dans la classe des citoyens. Aucun de nous n'exerce cet art sanguinaire et cruel ; nous craindrions qu'il n'accoutumât insensible-

ment nos frères à perdre l'impression naturelle de commisération ; et la pitié, vous le savez, est le plus beau, le plus digne présent que nous ait fait la nature (*h*).

(*h*) Les Banianes ne mangent de rien de ce qui a eu vie, ils craignent même de tuer le moindre insecte ; ils jettent du riz et des fèves dans la rivière pour nourrir les poissons, et des graines sur la terre pour nourrir les oiseaux. Quand ils rencontrent ou un chasseur ou un pêcheur, ils le prient instamment de se désister de son entreprise, et si on est sourd à leurs prières, ils offrent de l'argent pour le fusil et pour les filets ; et quand on refuse leurs offres, ils troublent l'eau pour épouvanter les poissons, et crient de toutes leurs forces pour faire fuir le gibier et les oiseaux. *(Histoire des Voyages.)*

CHAPITRE XXIV.

Le Prince aubergiste.

Vous voulez dîner, me dit mon guide, car la promenade vous a ouvert l'appétit? Eh bien! entrons dans cette auberge.... Je reculai trois pas. Vous n'y pensez pas, lui dis je, voilà une porte-cochère, des armes, des écussons. C'est un prince qui demeure ici. — Eh, vraiment oui! c'est un bon prince, car il a toujours chez lui trois tables ouvertes; l'une pour lui et sa famille, l'autre pour les étrangers, et la troisième pour les nécessiteux. — Y a-t-il beaucoup de tables pareilles dans la ville? — Chez tous les princes. — Mais il doit s'y trouver bien des parasites fainéans? — Point du tout: car dès que quelqu'un s'en fait une habitude et qu'il n'est pas étranger, alors on le remarque, et les censeurs de la ville en sondant ses dispositions, lui assignent un emploi; mais s'il ne paroît propre qu'à manger, on le bannit de la cité, comme dans la république des abeilles on

chasse de la ruche toutes celles qui ne savent que dévorer la part commune. — Vous avez donc des censeurs ? — Oui, ou plutôt ils méritent un autre nom : ce sont des admonesteurs qui portent par-tout le flambeau de la raison, et qui guérissent les esprits indociles ou mutinés, en employant tout-à-tour l'éloquence du cœur, la douceur et l'adresse.

Ces tables sont instituées pour les vieillards, les convalescens, les femmes enceintes, les orphelins et les étrangers. On s'y assied sans honte et sans scrupule. Ils y trouvent une nourriture saine, légère, abondante. Ce prince qui respecte l'humanité, n'étale point un luxe aussi révoltant que fastueux ; il ne fait point travailler trois cents hommes pour donner à dîner à douze personnes ; il ne fait point de sa table une décoration d'opéra, il ne se fait pas gloire de ce qui est une véritable honte, d'une profusion outrée, insensée (*a*) : quand

(*a*) En voyant l'estampe de Gargantua, dont la bouche, large comme celle d'un four, engloutit en un seul repas douze cents livres de pain, vingt bœufs, cent moutons, six cents poulets, quinze cents lièvres,

il dîne, il songe qu'il n'a qu'un estomac, et que ce seroit en faire un dieu que de lui présenter, comme aux idoles de l'antiquité, cent sortes de mets dont il ne sauroit goûter.

Tout en conversant, nous traversâmes deux cours, et nous entrâmes dans une salle extrêmement profonde : c'étoit celle des étrangers. Une seule table, déjà servie en plusieurs endroits, en occupoit toute la longueur. On honora mon grand âge d'un fauteuil : on nous servit un potage succulent, des légumes, un peu de gibier et des fruits, le tout simplement accommodé (*b*).

Voilà qui est admirable, m'écriai-je : oh! que c'est faire un bel emploi de ses richesses

---

deux mille cailles, douze muids de vin, six mille pêches, etc., etc., etc.; quel homme ne dit pas : *Cette grande bouche est celle d'un roi.*

(*b*) J'ai vu un roi entrant chez un prince, traverser une grande cour toute remplie de malheureux, qui crioient d'une voix languissante : *Donnez-nous du pain !* Et après avoir traversé cette cour sans leur répondre, le roi et le prince se sont assis à la table d'un festin qui coûtoit près d'un million.

que de nourrir ceux qui ont faim. Je trouve cette façon de penser bien plus noble et bien plus digne de leur rang.... Tout se passa avec beaucoup d'ordre ; une conversation decente et animée prêtoit de nouveaux agrémens à cette table publique. Le prince parut, donnant ses ordres de côté et d'autre d'une manière noble et affable. Il vint à moi en souriant ; il me demanda des nouvelles de mon siècle ; il exigea que je fusse sincère. Ah ! lui dis je, vos premiers ancêtres n'étoient pas si généreux que vous ! ils passoient leurs jours à la chasse (*c*) et à table. S'ils tuoient des

(*c*) La chasse doit être regardée comme un divertissement ignoble et bas. On ne doit tuer les animaux que par nécessité, et de tous les emplois c'est assurement le plus triste. Je relis toujours avec un nouveau degré d'attention ce que Montaigne, Rousseau et autres philosophes ont écrit contre la chasse. J'aime ces bons Indiens qui respectent jusqu'au sang des animaux. Le naturel des hommes se peint dans le genre des plaisirs qu'ils choisissent. Et quel plaisir affreux, de faire tomber du haut des airs une perdrix ensanglantée, de massacrer des lièvres sous ses pieds, de suivre vingt chiens qui hurlent, de voir déchirer

lièvres, c'étoit par oisiveté, et non pour les faire manger à ceux qui en avoient été mangés. Ils n'élevèrent jamais leur ame vers quelqu'objet grand et utile. Ils ont dépensé des millions pour des chiens, des valets, des chevaux et des flatteurs : enfin ils ont fait le métier de courtisans ; ils ont abandonné la cause de la patrie.

Chacun levoit les mains au ciel d'étonnement ; on avoit toutes les peines du monde à ajouter foi à mes paroles. L'histoire, me disoit-on, ne nous avoit pas dit tout cela ; au contraire. — Ah ! répondis-je, les historiens ont été plus coupables que les princes.

---

un pauvre animal ! il est foible, il est innocent, il est la timidité même ; libre habitant des forêts, il succombe sous les morsures cruelles de ses ennemis : l'homme survient et lui perce le cœur d'un dard ; le barbare sourit en voyant ses belles côtes rouges de sang, et les larmes inutiles qui ruissellent dans ses yeux. Un tel passe-temps prend sa source dans une ame naturellement dure, et le caractère des chasseurs n'est autre chose qu'une indifférence prête à se changer en cruauté.

CHAPITRE XXV.

Histoire universelle.

J'ENTRAI chez un particulier, dans l'intention de voir sa bibliothèque; je n'y trouvai que peu de volumes. Un me frappa, parce qu'il étoit d'une mince épaisseur, et qu'il portoit au frontispice : *Histoire universelle.* Le particulier sourit de mon étonnement. Comme le livre n'étoit pas long, je me mis dans un coin pour le lire, et voici à-peu-près ce que ma mémoire en a pu retenir.

Que d'empires tour-à-tour florissans ont reposé sur ce globe, et dont il ne reste plus aujourd'hui que les noms! Ils n'auroient plus de vestiges dans la mémoire des hommes, sans la plume des écrivains; mais pourquoi vouloir soulever le voile qui cache le souvenir de ces anciens actes de violence? Pourquoi parler d'un Nembrod, féroce chasseur, qui, dévoré du desir de commander, trouva le premier l'art d'asservir les hommes en paroissant vouloir

vouloir les soumettre aux lois? Il sut les assujettir à la même école où il avoit dompté les animaux, et découvrir le premier le plus funeste des secrets : combien il est aisé à un seul homme de peser sur la foible race humaine ! Bélus, Ninus, Sémiramis, ne montèrent sur des trônes que pour signaler l'orgueil fastueux de la puissance. La violence et la terreur maintinrent le sceptre dans leurs mains; elles firent mille plaies à l'humanité; et le voluptueux Sardanapale, environné de femmes, endormi dans la mollesse, termine cette file de rois qui, tantôt efféminés, tantôt barbares, avoient été également funestes à leurs peuples et par la guerre et par le repos. Sardanapale est réveillé par le bruit des armes, dans l'ivresse des plaisirs; il ne sait que tourner un poignard contre son sein. Ses lieutenans rebelles envahissent ses vastes domaines; et cet empire des Assyriens, qui s'étoit montré sur le globe pendant douze cents années, et qui avoit agité toute l'Asie, tombe et se voit démembré.

De nouveaux rois remplacent ces po-

tentats décédés. Toujours armés du glaive, du milieu de Ninive et de Babylone, ils envoyèrent le carnage et la destruction. L'un ravage l'Egypte, désole la Palestine, brûle Jérusalem, et chasse devant lui des peuples entiers, comme des hordes errantes. Leur victoire est toujours destructive, et forge des fers aux peuples vaincus. La terreur profonde qu'elle imprime fait passer les conquérans pour des dieux. On leur érige des autels, on brûle l'encens sur leur passage, on se prosterne devant eux, comme devant les maîtres de la nature; l'effroi commande la bassesse, et l'homme tremblant, oubliant de réfléchir, ne voit plus son semblable dans l'homme puissant et terrible que précèdent le fer et la mort.

Cyrus, célèbre dès son enfance, montre déjà une ame au niveau de ses hautes et futures destinées. Elles ne semblent ni étonner ni étourdir son caractère. Ce caractère est haut, est grand, et répond au double droit de sa naissance et de ses conquêtes. Il ne fait qu'un empire de l'Assyrie, de la Médie et de la Perse, et ses limites

sont les plus reculées qu'on eût encore vues sur la face de la terre.

L'ambition de ses successeurs n'est pas rassasiée ; ils tentent d'aggrandir ce colosse effrayant. Ils entendent parler de la Grèce, et leurs armées, comme un vaste débordement, se précipitent sur cette foible partie de l'Europe. D'innombrables soldats y périssent ; et l'ambition forcenée est du moins une fois punie.

Les Grecs ayant repoussé ce déluge d'armes et de soldats, vainqueurs et libres, aiguisent contre eux-mêmes le même fer qui avoit servi à les dissiper. La jalousie divise ces corps qui auroient dû être toujours unis. Leurs orateurs, personnages éloquens et dangereux, les animent aux combats. Ils font naître les guerres civiles ; ils en attisent le feu dès qu'il s'éteint ; il renaît à plusieurs reprises, et semble porter ses ravages jusques dans la Perse. Lasse de tant d'efforts contraires, enfin elle paroît tendre à ce repos qui suit les agitations intérieures ; tout sembloit disposé à une paix universelle et profonde : Alexandre paroît, et le monde qui alloit sommeiller, est livré

de nouveau aux convulsions qu'enfantent les travaux et les ravages de la guerre.

Il pleuroit, cet ambitieux, il pleuroit jusqu'aux conquêtes de son père. Impatient de verser le sang humain, il craignoit de n'en avoir plus à répandre ; il dévoroit en idée les peuples qu'il vouloit subjuguer. Avide d'une gloire meurtrière (qu'il prenoit follement pour la véritable), il pensoit qu'on ne régnoit véritablement qu'en faisant des esclaves. Il monte sur le trône avec ce courage altier, unique vertu de ces hommes entreprenans, qui bouleversent le monde par fantaisie.

Il n'obéit qu'à ses caprices, et traîne la désolation dans la Grèce, la Perse et les Indes. Son funeste génie laisse par-tout des traces fumantes, que l'œil suit à peine sur la carte de l'univers. Il cherche à conquérir encore, et les peuples manquent à son avidité ; il frémit de ce terme mis à sa puissance, et il médite de revenir sur ses pas pour s'élancer vers une route opposée. La mort saisit dans sa jeunesse ce redoutable ennemi de l'humanité ; et le monde qui n'avoit qu'un maître, voit trente souve-

rains, se disputant les dépouilles de l'univers, qui se trouvoit, quelques heures auparavant, sous la main d'un seul homme.

Cette discorde le replonge dans des horreurs nouvelles. Toutes ces vastes contrées soumises à la domination d'Alexandre, et auxquelles ses successeurs n'osoient même prétendre en idée, sont ravagées; et leurs descendans héritent à leur tour de ces guerres interminables. Ils hâtent mutuellement leur ruine, et les enfans du héros, ses héritiers légitimes, sont ceux qui n'ont aucune part à cette immense succession.

Parmi tant de rois qui ne savent que combattre, détruire et verser le sang, j'aperçois Ptolomée Philadelphe, ami des arts et de la philosophie. Il médite au milieu d'une immense bibliothèque; il chérit ce trésor, dépôt précieux des connoissances humaines; il envoie recueillir dans toutes les contrées du monde, les productions qui honorent le plus l'homme. Il semble pénétré le premier de cette grande vérité, que dès que le genre humain est une fois sorti des ténèbres de la barbarie et de l'ignorance, il n'y a que les sciences qui fassent

sa gloire et son bonheur. Pourquoi faut-il que ces volumes, où reposoient les découvertes réunies de la plus haute antiquité, aient péri par la main d'un barbare, qui, avec un flambeau jeté dans l'ivresse, a consumé en un instant les travaux de trente siècles ?

Tandis que les successeurs d'Alexandre continuent à se déchirer, au centre de l'Italie se forme cette puissance qui devoit s'élever par degrés, et finir par dévorer toutes les nations. Rome fondée par des brigands, ne tarde point à chasser ses rois superbes. Rome s'agite entre ses consuls, ses décemvirs, ses tribuns militaires; et semblable à ces tempéramens qui se fortifient par des secousses, elle lève une tête orgueilleuse du sein des discordes civiles, quelquefois si nécessaires; à peine échappée à ses propres débats, elle médite la conquête du monde.

En vain ses voisins luttèrent-ils pendant cinq cents années, contre l'ascendant de ses puissans destins; malgré la plus généreuse défense, il fallut ployer sous le joug, qui devoit s'étendre plus loin encore.

La puissance romaine passe les mers, et va en Afrique chercher de nouveaux ennemis à soumettre. L'ambitieuse Carthage, sa rivale en puissance, et qui, comme elle, aspiroit à la monarchie de l'univers, malgré ses trésors et le génie d'Annibal, est détruite, et sa ruine devient le signal de la chute de Corinthe et de Numance.

L'Asie s'ouvre devant ces insatiables vainqueurs ; ils courent au-devant des combats, certains de la victoire, et l'aigle des Romains se montre altière et triomphante sur toutes les mers et sur toutes les terres connues.

Le patriotisme nourrissoit en eux l'amour de la gloire. Ce ressort prodigieux enfantoit ces vertus mâles qui nous étonnent, et les faisoit courir à ces dévouemens presque uniques dans l'histoire. Une longue suite de héros chérirent sincèrement la patrie, et elle devint bientôt la maîtresse de la terre. Mais quand tout fut soumis, ce même esprit d'ambition qui avoit servi à l'élever, trouva qu'il seroit beau d'être le maître de Rome. On vit les Sylla, les Marius, vouloir marcher à force ouverte

sur la tête de leurs concitoyens ; et César rebelle au bord du Rubicon, arme sa vertu guerrière contre sa patrie : le plus grand et le plus coupable des hommes triomphe, et fait succéder le despotisme à la liberté expirante. Il en fut puni justement, car ce fut lui qui prépara ces règnes d'horreurs qui montrèrent à l'univers jusqu'à quel point d'avilissement pouvoit descendre la race humaine.

Cependant, sous Auguste fleurit le laurier d'Apollon ; un moment de calme et de paix endort les Romains, et leur fait penser, qu'on peut être heureux sous la volonté d'un seul homme ; mais bientôt éveillés par les supplices, ils connoissent l'étendue de leur erreur, et ne pouvant briser leurs chaînes, ils raisonnent et justifient ingénieusement leur esclavage.

Il ne pouvoit être plus vil ni plus affreux. Des bourreaux et des victimes, des ames féroces et des lâches ; voilà ce superbe empire romain ! Trois règnes cependant, celui de Titus, celui d'Antonin, celui de Marc-Aurèle, donnèrent une trève passagère aux plus horribles calamités.

L'empire romain paroissoit devoir se dissoudre de lui-même sous les feux dévorans du despotisme, sous l'avidité barbare, ou sous l'ineptie des empereurs. Car dans un gouvernement despotique, qu'importe que le chef soit imbécille ; il n'en règne pas moins. Qui auroit pu deviner la nouvelle révolution qui devoit changer la face de la terre ? Qui auroit prévu ce débordement de l'espèce humaine, qui devoit apporter le germe de tant de peuples nouveaux, et renouveler, pour ainsi dire, les antiques générations de l'univers désormais avili ?

Dans les forêts du Nord, au milieu des glaces et des frimats, étoient cachées des nations qui devoient renverser le colosse de l'empire romain, régénérer les peuples en se mêlant avec eux, et poser les fondemens des divers royaumes qui couvrent aujourd'hui l'Europe.

Attirés sans doute par l'appas d'un ciel plus doux, les premiers essayèrent un air plus tempéré, et voilà ces hordes innombrables qui sortirent de leurs repaires, et qui montrèrent la route à des peuples barbares, encore plus enfoncés dans le Nord,

qui se succédèrent longuement, comme les flots redoutables d'une mer agitée.

Plusieurs siècles eurent peine à tarir ces innombrables légions. Ce torrent renversa tout sur son passage. Les barbares commencèrent par démembrer l'Occident de l'empire, et de ses débris fondèrent plusieurs royaumes, où leurs coutumes grossières ne sont pas encore anéanties.

Ici les Goths traversent une partie de l'Asie et toute l'Europe, pour s'établir en Espagne.

Les Anglais sortis des forêts de la Germanie, passent dans la Grande-Bretagne, la secourent et l'envahissent.

Les Francs, autre peuple de la Germanie, viennent au secours des Gaulois qui tentoient de briser le joug des Romains, et soumettent, après les avoir vengés, ceux qu'ils étoient venus défendre.

Rome qui avoit pillé et saccagé tant de villes, éprouve le même sort : ses palais, ses édifices sont détruits par la flamme, et la rage des vainqueurs s'étend jusqu'à mutiler les statues, après les avoir renversées.

Mais les courses de ces barbares ne sont

rien auprès de celles d'Attila. Une comète enflammée, versant ses feux sur la moitié du globe, n'eût pas été plus terrible à l'humanité. Il court, toujours ravageant et la Macédoine, et la Mysie, et la Thrace, et l'Italie. Tout est dévasté : les peuples fuient épars l'impitoyable conquérant ; et comme si la terre ne pouvoit plus servir d'asile à l'espèce humaine, elle se réfugie sur le bord de la mer Adriatique, et de ces troupes tremblantes et fugitives va naître cette Venise, qui bientôt sera nommée la *Superbe*.

L'empire d'Occident reçoit le dernier coup ; et Rome et l'Italie réunies à l'empire d'Orient, en sont successivement arrachées pour voir multiplier leurs désastres.

Mais quel fléau inconnu s'élève du côté de l'Orient. Quel est cet homme qui, à la plus vive intelligence réunit le plus audacieux courage ? Est-il enthousiaste ? Est-il fourbe ? Comment peindre ce Mahomet méprisé des siens et bientôt adoré ? Le voilà qui écrase une partie de l'Orient, et qui fonde le royaume des Califes. Terrible par son épée, et puissant par son

livre, en subjuguant les peuples, il séduit encore leur esprit. Il verse le sang et devient législateur. Il a le bras d'un barbare et l'éloquence d'un grand homme ; les armes et la religion le servent également, et la victoire le porte sur le trône et sur l'autel ; il imprime ses lois pour une longue suite de siècles, à une foule de peuples, dont il ne soupçonne pas même l'existence et la soumission.

Ce malheureux empire d'Occident est percé de toutes parts, et n'étale que de nouvelles blessures. L'Italie est en proie aux Lombards. L'Espagne voit fondre les Maures. Ils menacent les Français. L'essaim des Barbares n'est point épuisé, il va ravager de nouveau les parties de l'Europe les plus florissantes.

Enfin la France a un grand homme, plein de génie, d'ardeur et de politique. Né au sein des orages, il les dissipe. Charlemagne réprime les Sarrasins, fait trembler l'Allemagne, frappe les Lombards en Italie, purge son royaume, et met sur sa tête la couronne de l'empire d'Occident.

Ce fardeau est trop pesant pour ses foi-

bles successeurs. L'empire de Charlemagne est partagé, et le gouvernement féodal élève ses cent têtes monstrueuses.

L'œil du philosophe distingue ici l'époque de la liberté helvétique. Qu'il est doux de voir des hommes courageux secouer le joug des tyrans, et après avoir su combattre, savoir dresser une forme de gouvernement dont on ne sauroit trop admirer la sagesse! Il est donc possible à un État d'avoir une morale, et des peuples peuvent vivre sans ambition, sans jalousie, conservateurs héroïques de leur liberté, et contens du nécessaire. Ils sont l'exemple des autres nations; exemple plus admiré que suivi.

Le nouvel empire d'Occident est encore déchiré, et celui d'Orient s'éteint.

Tout-à-coup du fond de l'Asie paroît la dernière éruption de Barbares, destinés à se jeter sur l'Europe. Ce nouveau déluge se précipite sur Constantinople, et se rend maître de l'empire d'Orient, qu'il assujettit par la force des armes, et qu'il occupe encore aujourd'hui.

De nos jours et dans le système d'équi-

libre, une tête couronnée, par sa force ou par sa foiblesse, met soudain en mouvement toutes les autres. Le moindre choc divise et subdivise les intérêts ; tout s'agite, et la main qui donne l'impulsion ne peut dire elle-même où le mouvement s'arrêtera. De même dans ces temps, un pélerin sans couronne mit en jeu ces étonnantes émigrations, connues sous le nom de croisades. Un enthousiaste religieux fait abandonner aux rois leurs trônes, et à des multitudes de sujets le doux sol de la patrie. Une foule de vagabonds déshonorent le nom chrétien, et c'est tout dégoûtants de sang qu'ils vont se prosterner devant le sépulcre de Jesus-Christ.

Un second débordement auquel préside un roi de France, entraîne les mêmes excès.

Constantinople est prise et saccagée. Les vertus de Louis IX ne font pas à son royaume tout le bien qu'il auroit pu faire dans un siècle où eussent régné d'autres opinions.

Deux millions d'Européens trouvèrent leur tombeau dans l'Orient, et ce fut alors que cessa cette épidémie religieuse.

Mais d'où viennent ces Tartares conduits par Gengis-Kan? Ils franchissent le Caucase, le Taurus, l'Imaüs. Leur chef part du fond de la Corée pour porter la guerre en Perse et aux Indes. La terre n'a point vu d'armées aussi formidables depuis le siècle de Xerxès. La moitié de la Chine, la moitié de l'Indostan, presque toute la Perse, les frontières de la Russie et toute la grande Tartarie tombent sous sa puissance. Les trésors de l'Asie sont à ses pieds. Jamais l'univers n'a vu un conquérant qui ait étendu aussi loin sa victoire.

Ses enfans achèvent la conquête de la Chine.

Cet empire situé à l'extrémité de l'Asie, et qui se vante d'une haute antiquité, avoit des lois, possédoit des arts, et savoit lire dans les cieux la marche des planètes, tandis que nous n'existions encore dans notre Europe que par hordes errantes. Les vainqueurs se soumirent au gouvernement, à la police, aux arts du peuple vaincu. Exemple frappant de l'ascendant majestueux des bonnes lois et du besoin où se trouve un peuple vagabond et barbare de

reposer en société au milieu des douceurs de la vie civile. Ces législateurs paroissent avoir perfectionné, sinon la politique, du moins la morale; et si l'on juge de la bonté du gouvernement par sa base inébranlable, par le respect qu'on lui porte, par la population, par la paix et la tranquillité, par la subordination respective des États, cet empire semble se rapprocher de l'autorité paternelle. Mais l'amour du merveilleux, et sur-tout le plaisir que fait la satyre indirecte de nos mœurs, ont pu embellir le langage des appréciateurs éloignés de cette nation étrangère, et la parer de ces couleurs que l'admiration qu'on veut inspirer à autrui, exagère avec tant de facilité.

Si le tribunal d'histoire, si fameux, n'est pas une fable, et s'il ne consiste pas à tenir en ordre de simples registres renfermant les détails des faits publics; si ces généreux historiens sont vraiment éclairés et philosophes, et préfèrent l'exil et la mort, plutôt que de ne pas transmettre à la postérité les fautes politiques et les vices personnels des princes; ce peuple peut justement s'enorgueillir d'avoir rencontré le frein le plus salutaire

salutaire contre le despotisme, où la foiblesse de ses monarques et les fonctions de ses historiens sont plus respectables et plus utiles que les fonctions des écrivains de tous les autres peuples.

Le grand schisme d'Occident cause des guerres civiles et des vengeances.

Au milieu des combats que se livroient Edouard et Philippe, un fléau plus horrible que la guerre vient ravager l'Europe. Cette peste meurtrière qui avoit fait le tour du monde, après avoir dépeuplé l'Asie et l'Afrique, vint visiter la France et l'Angleterre. La quatrième partie de la race infortunée des hommes, disparut alors de dessus la terre.

La prospérité des papes qui s'étoient érigés en juges des différends qui s'élevèrent entre les rois, et qui eussent été dignes des respects de la terre, s'ils n'avoient employé cet ascendant qu'à pacifier le monde, leur fit imaginer que les destins de l'ancienne Rome étoient enfin relevés. Ils avoient essayé plusieurs fois combien les foudres de l'église étoient redoutables entre leurs mains sacrées, et ces tonnerres

spirituels avoient inspiré la même terreur qui suivoit autrefois le vol des légions romaines. Ils envoyèrent des bulles, comme les empereurs romains avoient envoyé des décrets. La cour de Rome, ainsi que la république romaine, cita, jugea et punit à son tribunal les princes pour leurs fautes particulières. Quelle majestueuse puissance, si la justice et l'humanité, en partant du sein de l'ancienne capitale de l'univers, eussent foudroyé l'ambition des rois et réprimé les désordres de la chrétienté! Mais, en affectant la modération, Rome sut flatter ou consterner les passions des princes, trouva le secret de les affoiblir, les tint dans la médiocrité, s'empara de leurs forces, et les fit trembler en les menaçant les uns par les autres. On vit les rois porter leur couronne aux pieds du St. Siége, et s'en rendre tributaires; ainsi qu'on avoit vu les rois rechercher l'alliance des Romains, et s'honorer du titre d'affranchis.

Telle étoit l'ignorance profonde des princes; et sans la secousse des dernières hérésies, qui, en allumant des guerres,

donnèrent une certaine impulsion aux esprits, les circonstances étoient si favorables, que les ténèbres, en s'épaississant, garantissoient à Rome un empire universel, à l'aide de la nuit immense qui alloit envelopper le monde.

Charles V, roi politique, relève à-la-fois la France et le trône; il imprime le respect au nom de monarque; il est du petit nombre de ceux dont, en rappelant la mémoire, on cite des vertus; et ce qui sert à rendre illustres sa sagesse et sa prévoyance, ce sont les malheurs que son fils apporta sur la France.

Tamerlan, à l'exemple d'Alexandre et de Gengis-Kan, subjugue l'ancienne Perse et désole les Indes. Bajazet est vaincu et fait captif.

Constantinople est prise par les Turcs; l'empire Ottoman, formé par la victoire, s'accroît avec splendeur; il s'étend depuis l'Archipel jusqu'à l'Euphrate.

Le gouvernement féodal périt en France. Louis XI, prince absolu, barbare, perfide, frauduleux, artificieux, déshonore le trône et fait haïr le nom de roi. La conquête de

Naples par Charles VIII et Alexandre VI, réfugié dans le château St. Ange, sont deux faits qui, par l'exemple qu'ils donnent, laissent leur empreinte parmi l'immensité des événemens.

Les noces incestueuses, les jeux abominables de ce pontife souillé de crimes, en révoltant les amis de la vertu, doivent vivre dans la mémoire pour rendre la sienne exécrable.

Les troubles de l'Angleterre font éclore une foule de caractères énergiques, qui sembloient annoncer que l'arbre de la liberté, arrosé de sang, fleuriroit bientôt.

Le seizième siècle est illustre par les plus grands spectacles.

Gustave Vasa brise un joug étranger, et mérite le nom glorieux de libérateur de son pays.

Le puissant Charles-Quint est le véritable souverain de l'Espagne, de l'Allemagne, de l'Italie. Il porte le fardeau de l'Europe, en politique et en guerrier.

François I imprime à ses désastres un intérêt qui n'accompagne pas toujours les rois vaincus. Il aime les beaux arts, et

les transplante d'Italie en France, et cet amour semble absoudre ses fautes qui furent grandes.

Henri VIII est un roi cruel; mais par l'ascendant de son génie, il élève sa nation et lui apprend à balancer les forces de ses voisins.

Léon X est environné de grands hommes; il donne l'essor à leurs talens; il est idolâtre des arts, et les arts impriment l'immortalité à son pontificat.

Immédiatement après que le schisme d'Omar et d'Aly eut séparé à jamais les Persans des Turcs, et que l'Asie et l'Afrique eurent éprouvé cette révolution dans le culte, tout-à-coup s'élève un orateur, nommé *Luther*, qui tonne et maîtrise éloquemment les esprits; c'est lui qui arrache à un pontife de Rome la moitié de l'Europe, et l'on voit briller la première étincelle de la philosophie.

Mais le plus grand des événemens est la découverte d'un monde qui va changer la face de l'ancien.

L'Amérique est soumise par une poignée d'hommes cruels et dévastateurs, qui, pour

conquérir une terre où germe l'or, font disparoître la race humaine qui peuploit sa surface. Jamais l'œil courroucé du ciel ne vit des cruautés aussi atroces, aussi froidement prolongées. Elles ont fait le déshonneur de l'ancien continent, et il lui sera difficile d'effacer l'opprobre de cette tache sanglante.

Cortès fait la conquête du Mexique ; Pizarre, celle du Pérou. Des fléaux honteux qui attaquent le plaisir, plus précieux que l'existence, sont apportés de l'Amérique, et l'homme ne semble s'aggrandir que pour son malheur.

L'Espagne possède la moitié du monde ; le Portugal, les côtes de l'Afrique et de l'Asie.

La Russie, qui sembloit séparée de l'Europe, laisse apercevoir qu'elle existe, et son immense empire figure enfin sur le globe.

Mais voici que la race de Gengis-Kan, race dégénérée, est chassée de la Chine ; un homme de la lie du peuple monte sur le trône et commence une nouvelle dynastie.

Après le schisme qui désola la Perse,

mais consolida le génie national, le célèbre Sha-Abbas imprime à l'empire l'éclat, la grandeur et la félicité; règne fortuné et bien rare dans les annales du monde!

Les progrès des Ottomans sont étonnans. Au vainqueur Mahomet II succède le vainqueur Sélim, et son fils Soliman porte ses armes victorieuses et contre les Chrétiens et contre les Persans. Son empire s'étend d'Alger à l'Euphrate, et du fond de la mer Noire au fond de l'Epire.

Paroît en Espagne ce Philippe II, qui attira sur lui les yeux de l'Europe. Il étend sur elle une main prépondérante; il fomente les troubles chez ses voisins; il aspire tout l'or du nouveau monde; il embrasse du même coup-d'œil, dans son cabinet, et le Mexique et la Sicile; il fait une plaie profonde à la France, à la bataille de Saint-Quentin. Dissimulé, il trompe Rome même; son fanatisme cruel fait naître cette fameuse république des sept Provinces-Unies.

Elle sort des marais; elle s'appuie sur le courage, le commerce et l'industrie; elle est active, laborieuse, patiente; elle

rencontre le prince d'Orange, homme digne du respect des nations. C'est sa fermeté, son courage tranquille, sa constance au milieu des revers, qui fait des guerriers intrépides de ces paisibles pêcheurs. Un assassinat religieux, prescrit par Philippe II, prive la république d'un héros.

Le monarque Espagnol, malgré la destruction de sa flotte, *l'Invincible*, est sur le point de subjuguer la France. C'est lui qui anime cette ligue armée contre un roi légitime, contre un grand homme qu'elle ne connoissoit pas. Henri IV triomphe de son or, de ses intrigues, de sa politique, et par son caractère et son grand cœur, fait honorer le nom de roi. On bénit sa mémoire autant par reconnoissance que pour tracer un modèle à ceux qui viendront après lui.

La mer fait la grandeur et la sûreté de ce peuple, qui devoit montrer à la terre le gouvernement le moins imparfait qu'ait encore su former la prévoyance humaine. L'autorité royale et la liberté nationale sont unies sans se nuire; le foible Jacques est renvoyé et remplacé, comme l'on ôte

d'une voûte de pierres la clef foible et rompue, pour lui en substituer une neuve et mieux taillée.

Les événemens qui suivent sont si rapprochés et si connus, que n'étant point encore enfoncés dans la nuit des temps, ils ne peuvent être appréciés sous leur vrai point de vue, et la vérité sévère de l'histoire a grande peine à franchir le siècle de Richelieu et celui de Louis XIV.

Avec quelle rapidité tout passe ! Ces événemens, ces révolutions qui excitoient l'admiration, qui élevoient tant de clameurs, qui faisoient travailler tant de têtes, qui les fatiguoient par les assauts contraires de l'espérance et de la crainte, tout est tombé, tout est englouti dans l'abîme du temps ! Il efface les couleurs vives qui soutenoient l'attention et l'intérêt; il flétrit le tableau des plus importantes révolutions, et la mémoire des empires meurt comme celle des hommes. Où est l'histoire d'Assyrie depuis Ninus jusqu'à Sardanapale ? Où sont les mémoires qui fassent revivre un instant la superbe puissance de Xerxès, ses flottes nom-

breuses, ses innombrables armées, ce faste et l'étendue de ce pouvoir, dont le cours passager l'effrayoit lui-même, lorsqu'il pleuroit en contemplant de dessus une hauteur l'amas prodigieux de ses soldats, et la mort (inévitable souveraine) devant régner avant peu sur cette multitude immense?

Cette grandeur des rois n'est donc pas la plus réelle, puisqu'elle s'écoule. Il y a celle de l'esprit humain qui trace dans les siècles un sillon plus lumineux et plus durable. Les progrès des sciences, des arts et de la législation, véritables bienfaits versés sur la race mortelle, sauvent de l'oubli ces noms respectables auxquels s'attache la reconnoissance des nations. On lit encore aujourd'hui Homère, Homère, de son vivant, pauvre et malheureux; on chérit sa mémoire, on respecte ses cendres, et que de noms de rois se sont éteints devant ce nom sublime! Ces potentats superbes ont passé comme des feux follets qui brillent et s'enfoncent dans les ténèbres pour ne plus reparoître. Puissances nébuleuses, dont l'existence incertaine fatigue la patience

de l'opiniâtre antiquaire, qui, dans son labeur infructueux, excite la commisération et la pitié du sage.

Les inventeurs des arts nécessaires et consolateurs, qui nous aident à supporter l'existence, et qui sont parvenus à la rendre chère et précieuse, sont donc ici-bas les vrais monarques de la nature humaine, et leurs noms, environnés de respects, devroient vivre dans la mémoire des amis de l'humanité.

Ces arts familiers et nombreux qui font le charme de la vie domestique, nous viennent (ainsi que les notions les plus utiles, quoique les plus simples) de quelque peuple ancien, qui n'aura laissé aucune trace de son existence, et dont nous recueillons les bienfaits sans en connoître la source. Héritiers de la science qui lui a tant coûté, et qui ne nous étonne plus, nous ne songeons pas aux efforts primitifs qu'il lui a fallu faire pour vaincre les moindres difficultés.

Qui a découvert le premier les élémens de la langue écrite et parlée, de la mécanique, de l'agriculture, de la navigation,

de la physique, de l'astronomie, de la musique, de la peinture, etc.? Les obstacles qu'il eut à dompter, confondent avec raison l'entendement. Les usages les plus communs sont des efforts miraculeux du génie, et une seule invention, telle que la poulie, est une merveille pour qui sait réfléchir.

A quelle intelligence active devons-nous toutes ces connoissances précieuses et multipliées, et que l'homme vulgaire exerce sans avoir daigné une seule fois songer à l'inventeur? Sont-elles l'ouvrage d'un seul et même peuple, ou de plusieurs? Comment les hommes se les sont-ils transmises et partagées? Est-ce le souvenir, est-ce l'usage, est-ce le hasard qui les a fait voguer jusqu'à nous? Enfin ces sciences sont-elles le magnifique héritage d'un peuple antérieur qu'on soupçonne à juste titre enfoncé dans la nuit impénétrable des temps, héritage morcelé de toutes parts, mais dont les fragmens sont encore si précieux?

Combien d'autres arts utiles et agréables ont été perdus, ou ne se sont renouvelés

sur la terre qu'à des intervalles immenses ! Que de découvertes enfouies et qui attendent un génie analogue à celui qui les inventa, pour reparoître une seconde fois sur la terre ! Si tel ancien habitant du monde, prédécesseur des Egyptiens, des Chaldéens, de ces peuples que nous regardons comme appartenant à l'époque la plus antique (faute de plonger notre vue plus avant), revenoit parmi nous, il soupireroit peut-être de notre ignorance ; et nos sciences et nos arts lui paroîtroient des débris informes des connoissances qui régnoient de son temps.

La science, comme on le soupçonne, est sans doute une, et n'a point de branches isolées et séparées, telles que notre insuffisance les lui attribue. Cette idée philosophique mériteroit d'être creusée et approfondie. On aperçoit déjà la liaison d'objets qui sembloient absolument opposés, et les coups du génie ne sont tous que des rapprochemens.

Ce génie qui proprement invente et fond dans un seul jet une grande masse d'idées, n'a peut-être brillé qu'aux premiers jours

du monde ; car la nature humaine pouvoit avoir alors une énergie, une force créatrice, une pénétration qu'elle a pu perdre depuis. Pensons toujours qu'on peut aller au-delà de ce que nous voyons, afin de donner de l'audace à nos idées, et de nous mieux élancer dans la région des choses possibles. Nous touchons trop d'objets pour en rester là, et pour ne point devenir plus hardis et plus ambitieux dans nos conceptions.

Mais s'il faut porter un œil philosophique sur les fastes qu'offre l'histoire, si fière de conter les événemens des siècles, quelle honte pour les nations et pour l'homme !

Au lieu du rapport utile qui auroit pu exister entre les nations, une chaîne non interrompue d'hostilités avilit et dégrade l'humanité ; le drapeau sanglant de la guerre, flottant de toutes parts sur le globe, le meurtre devenant l'étude, la gloire, l'occupation des princes qui ont fasciné les yeux des peuples, en leur persuadant qu'il étoit beau de s'égorger pour se ravir quelques possessions, au lieu de

labourer cette même terre qu'ils ensanglantoient, tout fait gémir, quand on voit que les nations même les plus éloignées l'une de l'autre, n'ont eu d'autre plan que celui de leur destruction réciproque.

Ces grands empires ont été cimentés par le sang; ils ne se sont assis sur tel point du globe, qu'en détruisant autour d'eux l'espèce humaine, et dans les siècles les plus reculés, nous démêlons des traces de la guerre; on ne parle de Sésostris que pour rappeler la mémoire d'un conquérant qui fit sortir de l'Egypte une armée de plus de sept cents mille hommes, au moyen de laquelle il ravagea toutes les côtes de la Méditerranée, et poursuivit ses conquêtes jusques dans la Colchide. Ainsi s'ouvre la scène du monde. La dévastation a visité successivement tous les points de ce malheureux globe; le fer au lieu d'orner la main du cultivateur et de fendre le sein de la terre pour en arracher les vraies richesses, le fer aiguisé pour donner le trépas, est dans la main du soldat féroce; il tue son semblable pour se revêtir de ses dépouilles, et l'on nomme *gloire* et *gran-*

deur le vol et la cruauté ; cette foule de meurtriers, ministres obéissans de l'ambition des princes, qui, par un lien inexplicable, concentrent dans leurs mains le pouvoir de plusieurs millions d'êtres, lesquels ignorent la cause qui les fait agir, et marchent pour exterminer au signal de celui qui les gouverne.

Sémiramis ne paroît dans l'histoire que pour marquer l'époque sanglante où cette reine s'avançoit à la tête d'une armée composée de trois millions d'hommes, pour tuer les Indiens, qui lui opposèrent des forces encore plus considérables.

L'établissement et la destruction des monarchies des Babyloniens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, ont coûté à l'espèce humaine des rivières de sang ; et les expéditions militaires de l'insensé Xerxès ont dépeuplé l'Asie. L'apparition d'Alexandre a coûté tant de victimes, qu'un calcul exact ne sauroit s'en établir. Sa mort aussi funeste que sa vie, arma ses successeurs, qui, dans leur querelle, se disputèrent pendant plus de deux cents ans ses royaumes démembrés. Que de désolations et de carnage

nage accompagnèrent ces prétentions respectives !

Les Grecs, dans un petit coin de la terre, laissent à peine concevoir comment un si petit canton a pu produire autant de milliers d'hommes qui se faisoient égorger pour de misérables conquêtes.

Et la puissance romaine, une mer de sang l'environne : que de peuples rivaux, qui attaquent, défendent, renversent et sont renversés !

L'irruption des Gaulois en Italie, et les guerres puniques qui arrivèrent bientôt après ; Mithridate tour-à-tour victorieux et infortuné, le barbare Sylla et le féroce Marius, et ce Jules-César ? Combien ont-ils coûté à l'espéce humaine ; ma main se lasse à tracer le tableau de ces calamités.

Les Juifs, malgré la petite figure qu'ils font dans l'histoire, se distinguent par les cruautés dont ils furent tour-à-tour agens et victimes.

Mais toutes les plaies du genre humain disparoissent devant cette blessure énorme qu'il reçut à l'époque de l'irruption des Gots, des Vandales, des Huns et des Ostro-

gots, dans la Gaule, l'Italie (*a*), l'Espagne et l'Afrique. Le genre humain sembloit

---

(*a*) Nous voyons dans l'histoire la chute de l'empire Romain, et cette époque mémorable ne jette aucune réflexion dans l'ame des ministres et des chefs de l'Europe : se croient-ils plus forts que ces conquérans du monde ? ou regardent-ils comme une chimère la destruction d'un peuple ? ou se supposent-ils les ressources nécessaires pour braver un torrent d'ennemis qui viendroit fondre tout-à-coup sur une partie de l'Europe ?

Ils se reposent sur la poudre à canon, comme si cette terrible invention ne pouvoit appartenir ou n'appartenoit qu'à eux. Ils croient que rien ne peut égaler leur tactique ; mais cette tactique merveilleuse dont ils sont si fiers, qu'est-elle sans le courage ? et le courage ne décroît-il pas à mesure des progrès de la guerre. Je sais qu'une bataille aujourd'hui est une affaire de géométrie ; mais des peuples fougueux, endurcis aux fatigues, conduits par je ne sais quel fanatisme, braveront toutes ces combinaisons ingénieuses. Ces forteresses seront assiégées, ces canons arrachés par des mains intrépides, et la famine achèvera de briser leurs portes.

Ainsi l'exemple du passé doit effrayer sur le présent, et inspirer aux administrateurs des Etats une crainte salutaire qui les engage à former des citoyens au lieu de marionnettes disciplinées. Il faut des hom-

toucher à son entière destruction ; car si de notre côté ce fleuve épouvantable rouloit avec impétuosité du nord au midi ; à l'occident, un autre torrent de barbares rouloit dans un sens opposé, et son cours affreux s'étendoit d'un côté jusqu'au fond de la Perse, et de l'autre, par-delà les bords de la Loire. A quoi a-t-il tenu que l'espèce humaine ne fût ensevelie sous les ruines des villes qui n'offroient plus que le silence et d'horribles déserts?

Lorsque la superstition et l'avarice mon-

---

mes qui puissent défendre l'Etat et non des machines qui pressent la détente d'un fusil. La puissance Romaine, anéantie, bouleversée, malgré son génie belliqueux et ses lumières, Rome aux mains des barbares, crie puissamment aux Etats modernes que les nations du Nord seront un jour maîtresses de leurs champs fertiles, de leurs vignes, de leurs richesses, si le patriotisme ne renaît pas, si les vices accrédités ne cessent point de relâcher les liens fondamentaux. Il est des corps frappés de la foudre, et qui, quoique entièrement consumés, gardent une apparence de fraîcheur et de vie : vient-on à les heurter, ils se dissolvent et tombent en poudre. Voilà l'image de plusieurs royaumes, que le fer des enfans du Nord n'a point encore touchés.

tèrent les vaisseaux qui firent la conquête de l'Amérique espagnole, lorsqu'on égorgea ces peuples nouveaux, peut-on apprécier le nombre d'hommes qui tomboient sous la main du fanatisme et de la cupidité? Ce fut un monde en deuil (*b*).

(*b*) Christophe Colomb a fondu deux mondes en un; il a rendu le globe concitoyen. Il n'y a point eu de plus grande révolution que celle que causa cette découverte. On vit un nouvel univers, peuplé de mille nations inconnues, entrer tout à coup dans l'histoire du monde. La grandeur de toutes nos monarchies et de l'ancien empire Romain disparoît devant l'immensité de cette nouvelle scène. Ce monde fit changer de face à l'ancien, encore incertain aujourd'hui pendant plusieurs siècles des avantages qui en pouvoient résulter.

Mais la découverte du nouveau monde a communiqué une nouvelle vie à l'ancien : il a offert aux desirs des hommes une foule de jouissances jusqu'alors inconnues. Si les richesses de chaque Etat consistent à lui donner toute la valeur dont il est susceptible, rien n'a répandu plus au loin l'industrie dans toutes les parties du globe : rien n'a occasionné une plus grande reproduction, une plus grande quantité de travaux en tous genres, que la réaction moderne de l'Amérique et de l'Europe.

Sans l'enthousiasme de l'avarice qui créa des en-

Les débats des Européens pour ces régions nouvelles, la politique changeant de

---

trées et des sorties, qui hérissa d'obstacles le commerce, qui varia d'après ses caprices et ses erreurs, les gênes, les exclusions, les prohibitions de toute espèce, les avantages réciproques auroient répandu partout les productions de la nature et des arts. Mais les nations ennemies et peu éclairées, jalouses des richesses de leurs voisins, croyant qu'elles avoient quelque intérêt à les ruiner, ont appelé sur elles-mêmes les fléaux de la guerre et de la destruction.

Mais quel événement ! le Nord du nouvel hémisphère a brisé ses chaînes, la liberté renaît dans ces régions qu'opprima notre tyrannie ; la population va s'accroître dans ces contrées que dépeupla la soif de l'or. A qui l'Amérique devra-t-elle sa puissance, sa grandeur, sa tranquillité ? A la législation. Le nord entraînera le midi de l'Amérique ; il adoptera les avantages de l'indépendance, ou il sera envahi par les peuples du nord.

Bientôt l'Afrique, par sa dépopulation, verra cesser un commerce barbare.

Par une communication directe avec l'Amérique, l'Asie suivant la route que le galion de Manille lui trace, verra de nouveaux débouchés s'ouvrir, et son opulence s'accroître. En perdant leurs possessions du nouveau monde, les habitans de l'Europe n'auront plus ces guerres qu'occasionnoient les trésors de l'Amé-

forme et revenant écraser l'objet qu'elle caressoit la veille ; les guerres longues, opi-

---

rique ; et si le despotisme des rois vouloit peser un jour sur l'Europe, elle s'écouleroit, pour ainsi dire, et se fonderoit en Amérique un asile assez vaste pour la recevoir et la protéger toute entière.

On dit que le temps des républiques est passé ; non. Les républiques vont renaître : le code américain, ouvrage de la sagesse et de la raison européenne, reviendra au lieu où il est né, et récompensera les descendans de ceux qui ont calculé ces lois humaines.

On tremble à la vue de ce nombre prodigieux de soldats qu'entretiennent la Prusse, l'Autriche, la Russie et la France ; l'art et la discipline militaire effraient, ainsi que toute cette soldatesque vendue aux princes : l'Europe semble échapper à la liberté ; ne craignez rien, la philosophie veille ; les arts veillent ; la philosophie forme de tous côtés des têtes républicaines ; elle montre du doigt les *Etats-Unis* ; elle a déjà détruit le despotisme sacerdotal qui laisse aujourd'hui respirer l'Europe. Ne craignez rien, je le répète, amis de la liberté ! la philosophie enchaîne de toutes parts les saillies orgueilleuses des souverains : la philosophie jette ses rayons sur les deux hémisphères. L'Europe, patrie des lettres et des sciences, ne peut pas être outragée impunément. Elle ne peut plus devoir son salut qu'à des idées saines ; elle les

niâtres, d'autant plus vives, plus acharnées, que l'industrie des arts avoit perfectionné la guerre... Oui, les malheurs du genre humain échappent au calcul.

O sang des hommes! de quelque côté que je tourne les yeux, je te vois couler à grands flots; tantôt tu as arrosé les sables altérés de l'Afrique, tantôt tu as décoloré les neiges du pôle, tantôt tu as souillé la verdure éternelle de la délicieuse Asie; et je crois que si l'on rassembloit les guerres, les maladies contagieuses, les famines dévorantes, et tous les fléaux qui ont accompagné et suivi les débats des souverains, on verroit que la moitié des hommes a véritablement donné la mort à l'autre!

Et tandis que l'homme s'égorgeoit, voici

---

suivra, ces grands exemples qui lui viendront d'un nouvel hémisphère; car nous ne retiendrons pas la sottise après leur avoir envoyé le génie de la législation. La physionomie de ces Etats libres servira de rempart : le commerce, la navigation emporteront avec eux tous les talens : ces climats inaccessibles aux sceptres des despotes seront des asiles inviolables, et la découverte de l'Amérique sera déclarée enfin avoir été utile au genre humain.

qu'il a lui dans les fastes de l'univers ce jour terrible et mémorable où un tremblement de terre affreux détacha la Sicile de la féconde Italie, où la mer mugissante s'engouffre entre ces nouveaux rivages.

De même le détroit de *Gadès* fut ouvert dans un jour de colère : la terre fendit tout-à-coup son sein, et le monde fut coupé en deux parties à jamais séparées. L'Océan sans bornes vint heurter de tout son poids l'humble Méditerranée : le choc des deux mers, étonnées de confondre leurs flots, a dû retentir au loin et effrayer la race humaine.

Peut-être une pareille secousse du globe fit disparoître l'île Atlantique, séjour fortuné, caressé des plus doux regards du ciel : ce vaste et superbe asile de la paix, du bonheur, où l'abondance, gage des vertus, excitoit l'homme à des cantiques perpétuels de reconnoissance, abîmé dans les mers, sans qu'il en restât aucune trace, n'a conservé sa mémoire dans nos annales, que par la tradition qui a imprimé chez les hommes le souvenir d'une délicieuse contrée, située sous l'aspect le plus heureux.

Combien de fois le genre humain a-t-il été replongé dans la barbarie par ces révolutions subites, qui, renversant les villes, et détruisant les empires, ont éteint le flambeau des sciences. Je crois voir un insecte précipité d'un arbuste en fleurs, arrêté, engourdi, remontant avec peine et par une longue succession de travaux, vers la tige qui le nourrissoit. La moindre secousse physique rompt le fil des connoissances, et replonge dans les ténèbres l'esprit qui, la veille, étinceloit de lumière. Quand la bibliothèque de Ptolomée fut incendiée, qui sait si le genre humain ne perdit pas ce jour-là tous ses trésors?

Nous ne savons donc rien sur la formation du genre humain, sur sa propagation, sur ses premiers établissemens, sur l'histoire de ses découvertes.

M. Bailli peint l'homme comme un vermisseau rampant, qui, à mesure que le globe se refroidit, cherche les endroits où la chaleur centrale transpire; mais ce refroidissement du globe est une hypothèse chimérique.

S'il est impossible de découvrir la marche

primitive du genre humain, nous ne savons si l'Europe entière ne sera pas un jour un pays effacé dans l'avenir. L'imprimerie elle-même aura peine à sauver les connoissances que nous avons acquises ; la moitié de l'hémisphère peut être un jour à jamais séparée de l'autre par une secousse du globe : nos livres imprimés peuvent périr comme les manuscrits, ou, ce qui est la même chose, ils peuvent être entièrement méconnus.

On a environné le berceau du genre humain d'une foule de fables plus ou moins ingénieuses ; elles nous amusent, mais elles ne nous éclairent point. L'existence du peuple primitif, qui a éclairé les autres peuples, est certaine, mais dans quelle région le placer ? Les savans sont réduits aux conjectures.

CHAPITRE XXVI.

Louis Quatorze.

VOTRE histoire universelle ne tient pas beaucoup de place, dis-je au possesseur du petit livret; mais le caractère des souverains disparoît dans cette rapide narration, et j'aime mieux connoître un homme qu'un empire.

Celui à qui je disois ces mots, me prit par la main, et me conduisit dans une salle assez vaste, où étoient les bustes d'un grand nombre de souverains, c'est-à-dire, des plus fameux. Les princes modernes y figuroient plutôt que les anciens.

Nous avons brûlé, me dit-il, cet auguste fatras qu'on appeloit *l'histoire*, et dont le débordement grossissoit si infructueusement nos bibliothèques; nous nous sommes contentés de tracer quelques lignes au bas de ces bustes; elles sont le résultat de tout ce qui a été imprimé sur ces monarques décédés. L'impartialité la plus rigoureuse a dicté ce jugement définitif.

Je reconnus un buste de Louis XIV ; j'y jetai les yeux par préférence, et je lus ces mots qui composoient à-peu-près tout ce qu'on avoit conservé sur son caractère.

« Louis XIV avoit un caractère élevé, mais son cœur étoit froid ; il s'identifia à la nation et fut sensible à tous les coups qu'on lui portoit, tel fut son mérite ; mais ses entrailles ne furent ni émues, ni attendries sur les gémissemens ou les maux particuliers de son peuple ; il aimoit la gloire, mais il n'avoit pas un sentiment vif des devoirs de l'humanité.

L'orgueil que tout développa en lui, l'isola, pour ainsi dire, sur un trône où il fit asseoir le pouvoir absolu. Il souleva l'Europe, et pour l'intérêt de sa grandeur orgueilleuse, il épuisa son peuple. L'élite de sa noblesse versa son sang dans des guerres qu'il avoit suscitées, au détriment du royaume qu'il regardoit inconsidérément comme une propriété personnelle. Le poids de son autorité, qu'il méconnut lui-même, le changement subit qu'il imprima au caractère et à l'esprit national ; tout étouffa le germe vigoureux de la liberté

qui venoit de lancer ses dernières étincelles ; enfin ses favoris et ses ministres augmentèrent sa puissance, et la rendirent arbitraire presque à son insçu.

Ses premiers exploits enfantèrent une admiration aveugle et fanatique ; et parce que la valeur est une vertu, la nation, dans sa frénésie, la plaça au-dessus du toutes les autres. La nation oublia ces vertus modérées, pacifiques et vivifiantes, qui ont immortalisé peu de souverains, mais qui les distinguent aujourd'hui si éminemment. La nation ne vit que l'étendard de la victoire : elle s'honora de servir et d'immoler sa volonté, parce qu'elle ne considéra dans son roi qu'un guerrier, et qu'elle s'assimila à la gloire de ses conquêtes.

Elle fit donc de son roi un maître absolu dont elle respecta les caprices ; le gain des batailles engendra l'ivresse, et la France, naguère si fière, se prosterna à genoux d'une manière presque servile ; tout ce qui sortit de la bouche du roi, vainqueur et conquérant, devint la loi suprême de l'État.

L'encens, les hommages, les vers des poëtes, le pinceau des peintres, le burin

des graveurs, tout divinisa un prince qui de son vivant reçut les honneurs de l'apothéose. Sa tête froide et calme accepta ces hommages comme un tribut mérité ; le faste de la représentation, l'étiquette asiatique entrèrent dans une cour où la pompe des arts cachoit aux yeux du peuple le danger de cette brillante métamorphose. Les grands de la nation partageant les plaisirs et les jouissances de ces arts perfectionnés, devinrent les satellites du soleil qui réfléchissoit sur eux une partie de son éclat; et ils ne regardèrent plus comme un avilissement d'adorer les fantaisies, d'encenser les vices et d'imiter l'orgueil d'un homme qui, au terme le plus élevé de la puissance, de la force et des richesses, estimoit facilement que tel étoit et devoit être l'élément de la souveraineté.

Pouvoit-il n'être pas despote, lorsque la nation entière se courboit devant lui, et que tout consacroit, sans la plus légère réclamation, l'exercice du pouvoir absolu? Il en abusa, et cet abus passa dès-lors comme un privilège de la royauté.

Les trophées de la victoire, sans cesse

renouvelés, cachoient à la France les désastres qui alloient naître sous cette apparence de gloire et de splendeur; le vernis trompeur que les artistes avoient répandu autour du trône, ne le firent voir que brillant, tandis qu'il alloit devenir redoutable.

Ce roi usurpa la gloire, et il fut trompé lui-même par le fantôme imposant de sa puissance. Les guerres qu'il s'attira et qui firent succéder les revers et les humiliations, ne lui apprirent pas que les larmes de ses sujets avoient préparé ce soulèvement, qui devoit punir son ame altière, trop indifférente à des calamités qu'il ne put ni sentir, ni apercevoir.

Les plus fausses idées dictoient ses édits intolérans, édits cruels et froids, inspirés par des prêtres auxquels il vendit une partie de ses sujets, croyant mériter du ciel (*a*). Ces édits annonçoient combien

(*a*) Après la révocation de l'édit de Nantes, le célèbre Duquesne alla prendre congé du roi, voulant se retirer en Angleterre; Louis XIV lui dit : *Je suis fâché, M. Duquesne, que ma religion m'empêche*

cet homme jugé si grand, étoit livré à l'ignorance des siècles barbares. Il porta lui-même le coup le plus funeste à sa puissance par la révocation de l'édit de Nantes. Il vit moins dans les sectaires des sujets opposés à une religion qu'il professoit, que des rebelles qui avoient osé apporter la plus légère résistance à sa volonté tyrannique. Il adopta par instinct des dogmes rigoureux et des maximes avilissantes en ce qu'elles favorisoient son orgueilleux despotisme.

Les lauriers se flétrirent dans ses mains; ce que ses victoires coutèrent dépeupla son royaume, ruina ses finances, abaissa son crédit: la frénésie des disputes religieuses punit l'attention qu'il avoit donnée à des argumens théologiques, et ce nom qu'avoit tant célébré la renommée, trop avide de chanter les combats, fut avili dans l'Europe, lorsqu'on le vit prendre parti dans ces querelles absurdes, la honte d'un règne qui auroit pu être glorieux. Il fut persécuteur sans être religieux.

---

de vous faire du bien. La mienne, Sire, lui répondit Duquesne, *ne m'a jamais empêché de bien servir mon prince.*

Trompé

Trompé par les idées fausses qu'il avoit de son rang et de son autorité, la fin de son règne mit à nu les cicatrices profondes dont la France étoit couverte. Il paya cher deux brillantes époques de son règne, et finit une vie agitée, en envisageant le triste spectacle de son royaume dévasté, de ses peuples dégradés, et d'une masse de dettes supérieures au numéraire de ses États (*b*).

Ce fut lui qui porta le dernier coup à la

(*b*) Aujourd'hui les besoins de presque tous les Etats sont au-dessus des moyens d'y subvenir. On a perdu le livre de recette et de dépense. Ce ne sont pas les besoins de l'Etat qui minent l'Etat, mais les besoins fantasques de ceux qui le gouvernent. Chaque homme en place dépouille plus ou moins la république. Chacun cherche à tenir un moment la clef du trésor royal : point d'action dont on ne vienne demander la récompense en argent : ajoutez cette foule d'hommes payés par l'Etat, et qui ne lui rendent aucun service, puis le nombre de ceux qui sont employés à la levée des deniers publics; et vous verrez qu'un Etat est foible, quoique riche, parce que les nerfs de sa puissance sont coupés par ceux qui se disent créanciers de l'Etat. Une loi qui anéantiroit toutes ces créances rajeuniroit un gouvernement, si elle ne le tuoit pas.

liberté nationale. Il se substitua à la patrie ; ses vices étouffèrent des qualités héroïques, et qui pouvoient placer son nom parmi les noms les plus illustres.

Et si nous pénétrons dans le palais de ce prince, d'où partoient les foudres du pouvoir, nous le verrons tristement enchaîné par les liens de l'étiquette, enfler son amour-propre d'une représentation théâtrale, cacher sa médiocrité sous une pompe orgueilleuse, s'observant sans cesse, parlant à peine, livré aux tracasseries, aux intrigues de plusieurs fourbes, subjugué par ses ministres, fatigué de leurs débats, agitant sa cour et son cabinet, et soupirant après la liberté du moindre de ses sujets.

Ainsi les statues, les monumens publics voilèrent ce système fiscal ordonné par un roi fastueux, et l'étendue accablante de ce pouvoir absolu retomba sur lui-même. Maître des fortunes et des destinées de ses sujets, revêtu d'un pouvoir extraordinaire, il fut sur le point de perdre la nation, parce qu'il s'étoit incessamment substitué à ses droits. La réunion des talens dans un si long règne (incontestable ouvrage de Riche-

lieu), établit des succès en tout genre. Ils en imposèrent au reste de l'Europe ; et la nation se glorifia de grands noms ; mais pourquoi attribuer au monarque le génie de ses sujets ?

La mort fit connoître tous les abus de son pouvoir, son éloge circula dans ces séminaires d'adulation, appelés académies, où des académiciens pensionnés gonflèrent leurs voix et leur style pour nous faire admirer ce prétendu prodige de gloire et de splendeur ; tandis que ses cruautés religieuses furent extrêmes, son ambition insultante, et qu'il immola à la splendeur du trône le pur sang de ses sujets. Aussi le trépas de ce monarque absolu ne fit naître dans les cœurs ni regrets ni douleur.

L'homme néanmoins fut grand à sa mort ; ce qui laisse croire qu'il auroit pu l'être pendant son règne. L'homme quoiqu'ignorant et altier, fut supérieur au monarque.

La nation fut complice dans l'élévation de ce colosse de grandeur. Ce fut le peuple qui consentit à perdre ses droits. L'avilissement de la nation fut son propre ouvrage ; la fiscalité engendre le despotisme.

Quand on se représente que le roi avoit un caractère élevé, que les circonstances avoient accumulé autour de son trône une foule de grands hommes, que son règne fut long, que ce règne avoit hérité de la vigueur de deux générations précédentes formées à l'école des guerres civiles, on gémit d'avoir vu ce même roi en proie à des billevesées théologiques, gâter son génie et celui de sa nation, en détruisant une des époques les plus favorables à la prospérité de la France.

CHAPITRE XXVII.

Salle de Spectacles.

Après le dîner on me proposa la comédie. J'ai toujours aimé le spectacle et je l'aimerai encore dans mille ans d'ici, si je vis encore. Le cœur me battoit de joie. Quelle pièce va-t-on jouer? Quelle est la pièce de théâtre qui passera pour un chef-d'œuvre parmi ce peuple. Corneille et Racine sont déjà un peu usés pour nous, et le défaut d'action, les peintures conventionnelles rendent déjà les drames d'un assez mince effet; ils plaisent mieux à la lecture qu'à l'optique du théâtre; puis leurs formes presque semblables ont un cachet qu'on devine, et un langage monotone. Verrai-je la robe des Persans, des Grecs, des Romains, ou l'habit des Français? Détrônera-t-on quelque plat tyran, ou poignardera-t-on quelque imbécille qui ne sera point sur ses gardes? Ces fictions enfantines, et bisarrement versifiées, occupent-elles encore le cerveau extravagant de vos

poëtes? De mon temps un homme sensé ne pouvoit assister à une tragédie moderne, sans avoir pitié du faiseur de vers, du maniaque, qui appeloit chef-d'œuvre de l'art la plus inconcevable de toutes les productions, tant le bon sens y étoit outragé, ainsi que la vérité historique. Ces fous de tragédiens fatiguent-ils toujours le théâtre de leurs vers insignifians? avez-vous du moins de bons acteurs, messieurs? De tout temps ils ont été tout aussi rares que les grands poëtes. — Mais oui, ils se donnent de la peine, ils étudient, ils se laissent instruire par les meilleurs auteurs, pour ne pas tomber dans les plus risibles contresens; ils sont dociles, quoiqu'ils soient moins illettrés que ceux de votre siècle. Vous aviez peine, dit-on, à rencontrer un acteur et une actrice passables, le reste étoit digne des tréteaux des boulevards. Vous aviez un petit théâtre mesquin dans la capitale, rivale de Rome et d'Athènes; encore ce théâtre étoit-il pitoyablement gouverné. Le comédien, à qui l'on donnoit une fortune qu'il ne méritoit guère, osoit avoir de l'orgueil, molestoit l'homme de

génie (*a*), qui se voyoit forcé de lui abandonner son chef-d'œuvre. Ces hommes ne mouroient pas de honte d'avoir refusé et joué à regret les meilleures pièces de théâtre, tandis que celles qu'ils accueilloient avec transport, portoient par ce seul témoignage le signe de leur réprobation et de leur chute. Bref, ils n'intéressent plus le public aux querelles de leur sale et misérable tripot (*b*).

(*a*) En France le gouvernement est monarchique, et le théâtre républicain. Ce n'est point là le moyen que l'art dramatique se perfectionne de si-tôt; j'ose même dire que toute pièce excellente pour le peuple, sera proscrite par le gouvernement. Messieurs les auteurs, faites des tragédies sur des sujets antiques: on vous demande des romans, et non des peintures capables de toucher et d'instruire la nation; bercez-nous d'anciens contes de peau-d'âne, et ne peignez point les événemens et sur-tout les hommes présens.

(*b*) On réussit à accoutumer un chien et un chat à manger au même plat, en les enfermant dans la même chambre. Les comédiens français sont *chiens* et *chats* ensemble; on ne peut quelquefois les obliger, non à manger, mais à figurer sur la scène. Vous auriez beau renfermer *Préville* avec son concurrent; jamais l'harmonie ne se rétabliroit entr'eux. Une

Nous avons quatre salles de spectacles au lieu des quatre principaux quartiers

---

brouillerie de ces Messieurs qui se haïssent cordialement, interrompt des représentations théâtrales, et fait diversion à tous les grands intérêts qui agitent la capitale. L'un s'est enrhumé, l'autre s'est démis le pied ; ces événemens de coulisses causent un schisme scandaleux et divisent la métropole des plaisirs. Héraclite et Démocrite trouveroient bien matière à pleurer et à rire de l'effervescence qu'occasionnent ces démêlés comiques ; on est menacé de la cessation du spectacle ; cela a l'air d'une catastrophe ; que deviendra le théâtre ? s'écrie-t-on : enfin, quand l'histrion a boudé comme un *homme à talent*, et qu'il a daigné se raccommoder avec son camarade, on célèbre cette auguste réconciliation dans les journaux ; le parterre prodigue des brouhahas multipliés, et frappe la voûte de la salle de mille applaudissemens, dès que Préville a consenti de bonne grâce à recevoir des coups de bâton de la main du camarade avec lequel il vouloit rompre *pour jamais*. En vérité, les Abdéritains n'étoient pas plus fous que les Parisiens.

Ces menaces réitérées de quitter le théâtre à la moindre *quinte* qu'ont les comédiens du roi, on ne sait comment les en corriger : les supérieurs sont occupés chaque matin à prévenir les guerres civiles qui déchirent la république orageuse des théâtres. Le parterre prend feu ; le *coin du côté du roi* et celui

de la ville. C'est le gouvernement qui les entretient ; car on en a fait une école publique de morale et de goût. On a compris toute l'influence que l'ascendant du génie peut avoir sur des ames sensibles (*c*). Le

---

du côté de la reine se disputent, et sont sur le point de se prendre aux cheveux ; la sentinelle accourt. On ne sait enfin comment terminer ce grave différend ; point de peuple plus difficile à conduire que le peuple histrion !

(*c*) A la foire et sur les remparts, on donne au peuple des pièces grossières, obscènes, ridicules, tandis qu'il seroit si aisé de lui donner de petits drames honnêtes, instructifs, réjouissans, mis enfin à sa portée. Mais peu importe à ceux qui gouvernent, qu'on empoisonne son corps au cabaret, en lui versant un vin frelaté dans des pintes d'étain, et qu'on corrompe son ame à la foire par des farces misérables. S'il prend au pied de la lettre les leçons de vols qu'il reçoit chez Nicolet (présentés comme des tours de gentillesse), une potence est bientôt dressée. Il existe même une sentence de police qui condamne expressément le peuple à des parades licencieuses, et qui défend aux histrions des remparts de rien dire de raisonnable sur leurs tréteaux ; le tout par considération pour les respectables priviléges des comédiens du roi. C'est dans un siècle policé, c'est en 1767 qu'on a rendu une telle sentence. Quel mépris on

génie a frappé les coups les plus étonnans, sans effort, sans violence. C'est entre les mains des grands poëtes que résident, pour ainsi dire, les cœurs de leurs concitoyens : ils les modifient à leur gré. Qu'ils sont coupables, lorsqu'ils produisent des maximes dangereuses ! Mais que notre plus vive reconnoissance devient bornée, lorsqu'ils frappent le vice et qu'ils servent l'humanité ! Nos auteurs dramatiques n'ont d'autre but que la perfection de la nature humaine ; ils tendent tous à élever, à affermir l'ame, à la rendre indépendante et vertueuse. Les bons citoyens se montrent empressés, assidus à ces chefs-d'œuvres, qui remuent, intéressent, entretiennent dans les cœurs cette émotion salutaire qui dispose à la pitié : caractère distinctif de la véritable grandeur (*d*).

---

fait du pauvre peuple ! comme on néglige son instruction ! comme on craint de faire entrer dans son ame quelques traits d'une lumière pure ! Il est vrai qu'en récompense on épluche avec le plus grand soin les hémistiches qui doivent être récités sur la scène française.

(*d*) Quelle force, quelle énergie, quel triomphe

Nous arrivâmes sur une belle place, au milieu de laquelle étoit situé un édifice d'une composition majestueuse. Sur le haut de la façade étoient plusieurs figures allégoriques. A droite, Thalie arrachoit au vice un masque dont il étoit couvert, et du bout du doigt montroit sa laideur. A gauche, Melpomène armée d'un poignard, ouvroit le côté d'un tyran, et exposoit aux yeux de tous son cœur dévoré de serpens (*e*).

---

assuré n'auroit pas notre théâtre, si notre gouvernement, au lieu de le regarder comme l'asile des hommes oisifs, le considéroit comme l'école des vertus et des devoirs du citoyen ! Mais qu'ont fait nos plus beaux génies ? Ils ont puisé leurs sujets chez les Grecs, chez les Romains, chez les Perses, etc.; ils nous ont présenté des mœurs étrangères ou plutôt factices : poëtes harmonieux, peintres infidèles, ils ont fait des tableaux de fantaisie; avec leurs héros, leurs vers ampoulés, leur couleur monotone, leurs cinq actes, ils ont gâté l'art dramatique, qui n'est autre chose qu'une peinture simple, fidèle, animée des mœurs contemporaines et subsistantes.

(*e*) Pourquoi dans la première jeunesse préfère-t-on la tragédie à la comédie ? C'est que dans cet âge où les pasions sont bonnes, actives, courageuses, on

Le théâtre formoit un demi-cercle avancé, de sorte que les places des spectateurs étoient commodément distribuées. Tout le monde étoit assis ; et lorsque je me rappelois la fatigue que j'essuyois pour voir jouer une pièce, je trouvois ce peuple plus sage, plus attentif aux aises des citoyens. On n'avoit point l'insolente avidité de faire entrer plus de personnes que la salle n'en pouvoit raisonnablement contenir ; il restoit toujours des places vides en faveur des étrangers. L'assemblée étoit brillante ; et

---

chérit tout ce qui respire la grandeur, la force, la générosité ; on admire sans peine les sacrifices absolus : il n'est rien alors d'outré dans ce qui paroît grand. Mais lorsque le temps et l'expérience ont émoussé, par degrés, cette sensibilité naïve et précieuse, que le cœur a reçu plusieurs blessures, alors moins amis des hommes, moins admirateurs de leurs vertus, la défiance naît. On veut s'instruire de leurs défauts. On goûte insensiblement le plaisir de la malignité. On n'est pas fâché de voir abaisser ses égaux. C'est une petite vengeance que l'on prend, en passant, de l'espèce et de l'individu. On se soulage de ce poids d'estime qui ne coûtoit rien à l'imprudence de l'heureuse jeunesse.

les femmes étoient galamment vêtues, mais décemment arrangées.

Le spectacle s'ouvrit par une symphonie qu'on avoit eu soin de marier au ton de la pièce qu'on alloit représenter. — Sommes-nous à l'Opéra, dis-je ; voilà un morceau sublime ? — Nous avons sû réunir sans confusion les deux spectacles en un seul, ou plutôt ressuscité l'ancienne alliance que la poésie et la musique formoient chez les anciens. Dans les entre-actes de nos drames, on nous fait entendre des chants animés, qui peignent le sentiment et disposent l'ame à bien goûter ce qui va lui être offert. Loin de nous toute musique efféminée, baroque, bruyante, ou qui ne peint rien. Votre opéra étoit un composé bisarre, monstrueux ; nous avons saisi ce qu'il avoit de meilleur. Tel qu'il étoit de votre temps, il étoit loin d'être à l'abri des justes reproches des sages et des gens de goût (*f*) ; mais aujourd'hui....

(*f*) L'opéra ne peut être que fort dangereux ; mais il n'est point de spectacle plus cher au gouvernement, c'est le seul même auquel il s'intéresse.

Comme il disoit ces mots on leva la toile. La scène étoit à Toulouse. Je vis son capitole, ses capitouls, ses juges, ses bourreaux, son peuple fanatique. La famille de l'infortuné *Calas* parut et m'arracha des larmes. Ce vieillard paroissoit avec ses cheveux blancs, sa fermeté tranquille, sa douceur héroïque. Je vis le fatal destin marquer sa tête innocente de toutes les apparences du crime. Ce qui m'attendrit, c'étoit la vérité qui respiroit dans ce drame. On s'étoit donné bien de garde de défigurer ce sujet touchant par l'invraisemblance et la monotonie de nos vers rimés. Le poëte avoit suivi la marche de cet événement cruel; et son ame ne s'étoit attachée qu'à saisir ce que la situation déplorable de chaque victime faisoit naître, ou plutôt il empruntoit leur langage; car tout l'art consiste à répéter fidèlement le cri qui échappe à la nature. A la fin de cette tragédie on me montroit au doigt, et l'on disoit : « voilà le contemporain de ce siècle malheureux. Il a entendu le cri de cette populace effrénée que soulevoit ce David; il a été témoin des fureurs de ce fanatisme

absurde ! » Alors je m'enveloppai de mon manteau, je me cachai le visage, et je rougis pour mon siècle.

On annonça pour le lendemain la tragédie de *Cromwel*, *ou la mort de Charles premier* (*g*) ; et toute l'assemblée parut extrêmement satisfaite de cette annonce. On me dit que la pièce étoit un chef-d'œuvre, et que jamais la cause des rois et celle des peuples n'avoient été présentées avec cette force, cette éloquence et cette vérité. Cromwel étoit un vengeur, un héros digne du sceptre qu'il avoit fait tomber d'une main perfide et criminelle envers l'Etat ; et les rois dont le cœur étoit disposé à quelque injustice, n'avoient pu jamais lire ce drame sans que la pâleur ne vînt blanchir leur front orgueilleux.

On donna pour seconde pièce *la partie de chasse de Henri IV*. Son nom étoit toujours adoré, et de bons rois n'avoient pu

(*g*) A quoi songez-vous, poëtes tragiques ? Vous avez un pareil sujet à traiter, et vous allez me parler des Persans et des Grecs ; vous me donnez des romans rimés : eh ! peignez-moi Cromwel.

effacer sa mémoire. On ne trouvoit point dans cette pièce que l'homme défigurât le héros ; et le vainqueur de la ligue ne me parut jamais si grand que dans l'instant où, pour épargner quelque peine à ses hôtes, son bras victorieux porte une pile d'assiettes. Le peuple battoit des mains avec transport ; car en applaudissant aux traits de bonté et de grandeur d'ame du monarque, c'étoit son propre roi qu'il combloit d'applaudissemens.

Je sortis fort satisfait : mais, dis-je à mon guide, ces acteurs sont excellens, ils ont de l'ame, ils sentent, ils expriment, ils n'ont rien de gêné, de faux, de gigantesque, d'outré. Jusqu'aux confidens représentent comme ils le doivent. En vérité cela m'édifie : un confident remplir son rôle ! — C'est, me répondit-il, que sur le théâtre, comme dans la vie civile, chacun met sa gloire à bien faire son emploi ; quelque mince qu'il soit, il devient glorieux dès qu'on y excelle. La déclamation est parmi nous un art important et cher au gouvernement. Héritiers de vos chefs-d'œuvres, nous les avons joués dans une perfection

perfection qui vous étonnera. On se fait honneur de savoir rendre ce que le génie a tracé. Eh ! quel plus bel art que celui qui peint, qui rend toutes les nuances du sentiment, avec le regard, la voix et le geste ! Quel ensemble harmonieux et touchant, et quelle énergie lui prête sa simplicité ! — Vous avez donc bien changé les préjugés. Je me doute que les comédiens ne sont plus avilis ? — Ils ont cessé de l'être dès qu'ils ont eu des mœurs. Il est des préjugés dangereux, mais il en est d'utiles. De votre temps il falloit, sans doute, mettre un frein à la pente séduisante et dangereuse qui tournoit la jeunesse vers un métier dont le libertinage formoit la base : mais tout est changé. De sages réglemens, en les faisant sortir de l'oubli d'eux-mêmes, leur ont ouvert un retour à l'honneur ; ils sont entrés dans la classe des citoyens. Dernièrement notre prélat a prié le roi de donner le chapeau bordé à un comédien qui l'a touché singulièrement. — Quoi ! ce bon prélat va donc au spectacle ? — Pourquoi y manqueroit-il, puisque le théâtre est devenu une école de

mœurs, de vertus et de sentimens ? On a écrit que le père des chrétiens, dans le temple de Dieu, s'amusoit beaucoup à entendre les voix équivoques des malheureux privés de leur virilité. Nous n'avons jamais écouté de si déplorables accens qui affligent à-la-fois l'oreille et le cœur. Comment des hommes ont-ils pu se plaire à cette musique cruelle ? Il est bien plus permis, je pense, de voir jouer l'admirable tragédie de Mahomet, où le cœur d'un scélérat ambitieux est dévoilé, où les fureurs du fanatisme sont si énergiquement exprimées, qu'elles font frémir les ames simples ou peu éclairées qui y auroient quelque disposition.

Tenez, voilà le pasteur du quartier qui s'en retourne en raisonnant avec ses enfans sur la tragédie de Calas. Il leur forme le goût, il éclaire leur esprit, il abhorre le fanatisme, et lorsqu'il songe à cette rage atrabilaire qui, comme une maladie épidémique, a désolé pendant douze siècles la moitié de l'Europe, il rend grâces au ciel d'être arrivé plus tard au monde. Dans certains temps de l'année nous jouissons

d'un plaisir qui vous étoit absolument inconnu : nous avons ressuscité l'art de la pantomime, si cher aux anciens. Combien d'organes la nature a donné à l'homme, et que de ressources a cet être intelligent pour exprimer et concevoir le nombre presque infini de ses sensations ! Tout est visage chez ces hommes éloquens ; ils nous parlent aussi clairement avec les doigts de la main que vous le pourriez faire avec la langue. Hyppocrate disoit jadis que le pouce seul de l'homme révéloit un Dieu ordonnateur. Nos habiles pantomimes annoncent de quelle magnificence un Dieu a voulu user en formant la tête humaine ! — Oh, je n'ai plus rien à dire ; tout est au mieux ! — Que dites-vous ? Il nous reste encore bien des choses à perfectionner. Nous sommes sortis de la barbarie où vous étiez plongés; quelques têtes furent d'abord éclairées, mais la nation en gros étoit inconséquente et puérile. Peu-à-peu les esprits se sont formés. Il nous reste à faire plus que nous n'avons fait ; nous ne sommes guère qu'à la moitié de l'échelle. patience et résignation font tout ; mais j'ai

bien peur que le mieux absolu ne soit pas de ce monde. Toutefois, c'est en le cherchant, je pense, que nous rendrons les choses au moins passables (*h*).

(*h*) Quel avantage a un peuple qui permet à tout citoyen de penser et d'écrire sur l'administration politique ! Donne-t il une bonne idée, fait il naître un réglement utile? il est examiné, discuté, adopté, perfectionné. Déraisonne-t-il? on rit, et la brochure disparoît. La clarté part du centre de la nation ; elle obéit à sa propre volonté, comme le bras obéit à l'ame. Point d'ombres, de ténèbres mystérieuses, refuge des esprits bornés ou incertains. Si les clameurs partiales, les exagérations, les écrits mercenaires et satyriques obscurcissent quelquefois la vérité, elle n'est ordinairement que le résultat du choc des opinions ; elle sort de la profondeur des nuages, et la raison alors dans tout son éclat fait taire la populace des écrivains. D'ailleurs, l'esprit national s'y grave, prend une consistance caractérisée, a une physionomie sur laquelle on lit, et dont on devine les mouvemens. Il n'y a point à craindre de révolte ou de sédition dans un pays où il est permis de tout dire. La fumée au besoin avertiroit de l'incendie. Heureuse Angleterre ! tu jouis de ce privilége !

Tout citoyen français devroit donc avoir le droit de donner son avis sur les opérations publiques ; il parleroit à la nation comme spécialement intéressée à suivre

CHAPITRE XXVIII.

Les Lanternes.

Nous sortîmes de la salle du spectacle sans regret et sans confusion ; les issues

---

ce qui est grand et utile. Qui l'éclairera ? si ce n'est ceux qui se sont faits une étude particulière de ses besoins et de ses ressources ; qui rectifiera les erreurs du plan nouvellement adopté ? si ce n'est le choc des opinions, et une lutte ouverte d'idées en présence de la nation.

L'importance des matières n'exige-t-elle pas ce concours et ce débat ? Le sort d'un Etat sera-t-il abandonné aux jets hasardés d'une volonté particulière ? peut-elle se flatter d'avoir tout vu, tout prévu.

Les faiseurs de projets ne veulent faire que leur fortune, ils s'accommodent aux idées courantes, ils contredisent, ils immolent leurs propres systêmes. L'écrivain qui n'a d'autre but que la félicité nationale, d'autre intérêt que la gloire, est plus prêt qu'un autre de l'auguste vérité.

On seroit bien injuste si l'on ne s'apercevoit pas que les bons écrivains ont donné depuis vingt-cinq ans une commotion salutaire à toutes les idées utiles. On leur doit l'important service d'avoir pensé et rai-

étoient nombreuses et commodes. Je vis les rues parfaitement éclairées. Les lanternes étoient appliquées à la muraille, et leurs feux combinés ne laissoient aucune ombre; elles ne répandoient pas non plus une clarté de réverbère dangereuse à la vue : les opticiens ne servoient pas la cause des oculistes. Je ne rencontrai plus au coin des bornes de ces prostituées qui, le pied dans le ruisseau, le visage enluminé, l'œil aussi hardi que le geste, vous proposent d'un ton soldatesque des plaisirs aussi gros-

---

sonné pour le reste des hommes sur le gouvernement, sur le commerce, sur l'agriculture, sur la morale des sociétés; leurs veilles n'ont-elles pas préparé et épuré des idées qui président à l'éducation des peuples? N'ont-ils pas porté leurs réflexions sur les expériences qui ouvrent de nouvelles routes à l'industrie? n'ont-ils pas rédigé et commenté les lois politiques et morales, qui ont fait tomber une multitude de préjugés déraisonnables?

Les gens de lettres, d'un bout de l'Europe à l'autre, forment une véritable république; ils sont l'ornement et la gloire des sociétés; la lumière qu'ils répandent, se communique en un instant. L'astronome, le mécanicien, le chimiste apportent leurs découvertes.

siers qu'insipides. Tous ces lieux de débauche où l'homme alloit se dégrader, s'avilir et rougir à ses propres yeux, n'étoient plus tolérés ; car toute institution vicieuse n'arrête point une autre sorte de vice ; ils se tiennent tous par la main ; et malheureusement il n'est point de vérité mieux prouvée que cette vérité triste (*a*).

Je vis des gardes qui surveilloient à la sûreté publique, et qui empêchoient qu'on ne troublât les heures du repos. — Voilà la seule espèce de soldats dont nous avons besoin, me dit mon guide, nous n'avons plus une armée dévorante à entretenir en temps de paix. Ces dogues que nous nourrissions pour qu'ils s'élançassent à point nommé contre l'étranger, ont été sur le

(*a*) Toute ville où se trouve un grand nombre de courtisanes est une ville malheureuse. La jeunesse s'use ou périt dans une volupté basse ou criminelle ; et ces jeunes débauchés se marient, lorsqu'énervés et totalement éteints, ils sont incapables de féconder l'épouse jeune et trompée qui languit auprès d'eux.

Semblables à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts sans échauffer leur cendre.
(Colardeau).

point de dévorer le fils de la maison. Mais le flambeau de la guerre enfin consumé, est pour jamais éteint. Les souverains ont daigné écouter la voix du philosophe (*b*).

(*b*) Charles XII est entre les mains d'un gouverneur sans capacité. Il monte sur le trône, il est dans cet âge où l'on ne sait que sentir, et où nos premières sensations nous paroissent des vérités immuables. Toute idée lui est bonne, parce qu'il ne sait pas laquelle il doit préférer. Dans cet état pernicieux d'activité et d'ignorance, il a lu Quinte-Curce; il a vu le caractère d'un roi conquérant exalté avec chaleur, présenté comme un modèle : il l'adopte. Il ne voit plus que la guerre capable d'illustrer. Il arme; il s'avance. Quelques succès le confirment dans cette passion qui le flatte. Il désole les campagnes, détruit les villes, saccage les provinces et les Etats, renverse les trônes. Il immortalise à jamais sa folie et sa vanité. Supposons qu'on lui eût appris de bonne heure, qu'un roi ne doit chercher que le repos et l'avantage de ses sujets; que la véritable gloire consiste dans leur amour; qu'un héroïsme paisible, occupé des lois, des arts, vaut bien un héroïsme belliqueux : supposons enfin qu'on lui eût donné des idées justes de ce pacte tacite que les peuples ont nécessairement fait avec les rois; qu'on lui eût montré les conquérans flétris par les larmes de leurs contemporains et par le blâme de la postérité, cet amour

Enchaînés par le plus fort des liens, par leur propre intérêt qu'ils ont reconnu après tant de siècles d'erreurs, la raison s'est fait jour dans leur ame ; ils ont ouvert les yeux sur le devoir que leur imposoient le salut et la tranquillité des peuples ; ils n'ont mis leur gloire qu'à bien gouverner, préférant de faire un petit nombre d'heureux à l'ambition frénétique de dominer sur des pays dévastés, remplis de cœurs ulcérés, à qui la puissance du vainqueur devoit toujours être odieuse. Les rois, d'un commun accord, ont mis des bornes à leur empire, bornes que la nature elle-même sembloit leur avoir assignées, en séparant respectivement les États par des mers, des forêts ou des montagnes : ils ont compris qu'un royaume dont l'étendue seroit moins immense, seroit susceptible

---

inné de la gloire se seroit porté vers des objets utiles; il eût employé son intelligence et ses lumières à polir ses Etats, à leur procurer le bonheur ; il n'eût pas ravagé la Pologne, il eût gouverné la Suède. Ainsi une seule idée fausse, reçue dans la tête d'un monarque, l'éloigne de ses véritables intérêts et fait le malheur d'une partie du globe.

d'une meilleure forme de gouvernement. Les sages des nations ont dicté le traité général ; il s'est conclu d'une voix unanime : et ce qu'un siècle de fer et de boue, ce qu'un homme sans vertu appeloit les rêves d'un homme de bien, s'est réalisé parmi des hommes éclairés et sensibles. Les anciens préjugés, non moins dangereux, qui divisoient les hommes au sujet de leur croyance, sont également tombés. Nous nous regardons tous comme frères, comme amis. L'Indien et le Chinois seront nos compatriotes dès qu'ils mettront le pied sur notre sol. Nous accoutumons nos enfans à regarder l'univers comme une seule et même famille, rassemblée sous l'œil du père commun. Il faut que cette manière de voir soit la meilleure, puisque cette lumière a percé avec une rapidité inconcevable. Les livres excellens, écrits par des hommes sublimes, ont été comme autant de flambeaux qui ont servi à en allumer mille autres. Les hommes, en doublant leurs connoissances, ont appris à s'aimer, à s'estimer entre eux. Les Anglais, comme nos plus proches voisins,

sont devenus nos intimes alliés : deux peuples généreux ne se haïssent plus pour épouser follement l'inimitié particulière de leurs chefs. Nos lumières, nos arts, nous réunissons tout en commerce et dans un degré également avantageux. Par exemple, les Anglaises, pleines de sensibilité, ont convenu parfaitement aux Français, qui ont un peu trop de légèreté ; et nos Françaises ont adouci merveilleusement l'humeur mélancolique des Anglais. Ainsi de ce mélange mutuel naît une source féconde de plaisirs, de commodités, d'idées neuves, heureusement reçues et adoptées. C'est l'imprimerie (*c*), qui, en éclairant les hommes, a amené cette grande révolution.

(*c*) Elle a un autre avantage : elle sera le plus redoutable frein du despotisme, parce qu'elle publiera ses moindres attentats, que rien ne sera caché, et qu'elle éternisera les sottises et jusqu'aux foiblesses des rois. Une seule injustice marquée peut retentir dans tous les coins de l'univers, et soulever toutes les ames libres et sensibles. L'ami de la vertu doit chérir cet art : mais le méchant doit frémir en voyant la presse qui propagera au loin l'histoire de ses iniquités.

Je sautai de joie en embrassant celui qui m'annonçoit des choses si consolantes. O ciel! m'écriai-je avec transport, les hommes sont enfin dignes de tes regards, ils ont compris que leur force réelle n'étoit que dans leur union. Je mourrai content, puisque mes yeux ont vu ce que j'ai desiré avec tant d'ardeur. Qu'il est doux d'abandonner la vie, en n'apercevant autour de soi que des cœurs fortunés, qui s'avancent ensemble comme des frères, lesquels après un long voyage vont rejoindre l'auteur de leurs jours (*d*).

(*d*) Il y a un grand avantage à avoir travaillé l'intérieur de son être, à s'être fait de bonne heure des principes solides de vertu, de modération et de bienfaisance. La santé de l'ame n'est point chancelante comme celle du corps; elle résiste à plusieurs orages; elle rejette les poisons quand le régime a été vraiment philosophique : presque tous les hommes vertueux ne se sont pas démentis.

Montaigne a dit que le mot de morale n'effarouche point. Les simples discours de la philosophie choisis et traités à point, débarrassés des subtilités épineuses de la dialectique, sont plus aisés à concevoir qu'un conte de Bocace. La philosophie a des discours pour

CHAPITRE XXIX.

Le Convoi.

J'APERÇUS un corbillard couvert de drap blanc, précédé d'instrumens de musique, et couronné de palmes triomphantes : des hommes vêtus d'un bleu céleste le conduisoient les lauriers à la main. — Quel est ce char, demandai-je ? — C'est le char de la victoire, me répondit-on. Ceux qui sont sortis de cette vie, qui ont triomphé

---

les enfans sortant de la mammelle, comme pour les vieillards décrépits.

La vérité et la raison sont de tous les temps. On répète souvent en morale ce qu'on a dit il y a long-temps. Il le faut bien ; et cette morale n'appartient pas moins d'ailleurs à celui qui l'a dite après les autres.

Le dernier jour de notre vie est celui qui l'explique toute entière. C'est lui qui nous assigne le rang que nous avons mérité de tenir dans la mémoire des hommes. Jusques là, les deux côtés de la balance tombent et s'élèvent ; et si j'ose parler ainsi, le total de nos vices et de nos vertus n'est point vérifié.

des misères humaines, ces hommes heureux qui ont été rejoindre l'Etre suprême, source de tous les biens, sont regardés comme des vainqueurs ; ils nous deviennent sacrés : on les porte avec respect au lieu où sera leur éternelle demeure. On chante l'hymne sur le mépris de la mort. Au lieu de ces têtes décharnées qui couronnoient vos sarcophages, on voit ici des têtes qui ont un air riant ; c'est sous cet aspect que nous considérons le trépas. Personne ne s'afflige sur leurs cendres insensibles. On pleure sur soi, et non sur eux. On adore en tout la main de Dieu qui les a retirés du monde. Soumis à la loi irrévocable de la nature, pourquoi ne pas embrasser de bonne volonté cet état paisible qui ne peut qu'améliorer notre être (*a*) ?

Ces corps vont être réduits en cendre à trois milles de la ville. Des fourneaux toujours allumés à cet usage, consument ces

(*a*) L'homme qui a une crainte excessive de la mort, si ce n'est pas une femmelette, c'est à coup sûr un méchant.

dépouilles mortelles. Deux ducs et un prince sont enfermés dans le même char avec de simples citoyens. A la mort toute distinction cesse, et nous ramenons cette égalité que la nature a mise parmi ses enfans. Cette sage coutume affoiblit dans le cœur du peuple l'horreur du trépas, en même temps qu'elle interdit l'orgueil aux grands. Ils ne sont tels que par leurs vertus : tout le reste s'efface ; dignités, richesses, honneurs. La matière corruptible qui composoit leurs corps, n'est plus eux ; elle va se mêler à la cendre de leurs égaux, et l'on n'attache aucune idée à cette dépouille périssable.

Nous ne connoissons point ces épitaphes, ces mausolées, ces mensonges orgueilleux et puérils (*b*). Les rois même, à

(*b*) O mort, je te bénis ! c'est toi qui frappes les tyrans, qui en purges la terre, qui mets un frein à la cruauté et à l'ambition ; c'est toi qui confonds dans la poussière ceux que le monde avoit flattés et qui regardoient les hommes avec mépris : ils tombent, et nous respirons. Sans toi nos maux seroient éternels. O mort ! qui tiens en respect les hommes durs et heureux, qui jettes l'effroi dans leurs cœurs coupa-

leurs décès, ne remplissent point d'une feinte terreur leurs vastes palais ; ils ne sont pas plus flattés à leur mort que pendant leur vie. En descendant dans le cercueil, leurs mains glacées n'achèvent point d'arracher encore une partie de nos biens : ils meurent sans ruiner une ville (*c*).

Pour prévenir cet accident, aucun mort n'est enlevé de sa maison que le visiteur ne l'ait empreint du cachet du trépas. Ce visiteur est un homme habile, qui détermine en même temps le sexe, l'âge et l'espèce de maladie du défunt. On met dans les papiers publics à quel médecin il a eu affaire. Si dans le livre des pensées que chaque homme, comme je vous l'ai déjà

---

bles, espoir des infortunés, achève d'étendre ton bras sur les persécuteurs de ma patrie : et vous, insectes dévorans, qui peuplez les sépulcres, mes amis, mes vengeurs, venez, accourez tous en foule sur ces cadavres engraissés de crimes.

(*c*) A ces pompes funèbres qui conduisent superbement les rois dans un caveau obscur, à ces cérémonies lugubres, à ces festins, à ces emblèmes multipliés de la douleur publique, à ce deuil universel, il ne manque rien qu'une seule larme sincère.

dit,

dit, laisse après sa mort, il s'en trouve quelqu'une de vraiment utile ou grande, alors on la détache, on la publie, et il n'y a point d'autre oraison funèbre.

Il est une idée salutaire répandue parmi nous, c'est que l'ame séparée du corps a la liberté de fréquenter les lieux qu'elle chérissoit. Elle se plaît à revoir ceux qu'elle a aimés. Elle plane en silence au-dessus de leurs têtes, contemplant les regrets vifs de l'amitié. Elle n'a pas perdu ce penchant, cette tendresse qui l'unissoit ici-bas à des cœurs sensibles. Elle se fait un plaisir d'être en leur présence, d'écarter les dangers qui environnent leurs corps fragiles. Ces mânes chéris représentent vos anges gardiens. Cette persuasion si douce et si consolante, inspire une certaine confiance, tant pour entreprendre que pour exécuter; elle vous manquoit, vous qui, loin de ces images attendrissantes, remplissiez vos cerveaux de chimères tristes et noires (*d*).

(*d*) Quel est ce gouffre ignoré où nous devons tous descendre l'un après l'autre? L'œil s'épouvante sur le bord; mais au fond nous rirons de nos terreurs.

Vous sentez quel respect profond inspire une telle idée à un jeune homme qui,

---

Qu'est-ce que la mort? un repos absolu, ou le commencement du bonheur. La foudre du tyran s'éteint sur le cercueil de l'opprimé, et là, le foible se trouve à l'abri de l'injustice du sort; et pourquoi craindre la mort, comme si notre félicité sur la terre étoit réelle, comme si nos maux étoient incertains? Notre durée est circonscrite par la nature, irons-nous contre ses lois souveraines? Quand ce terme est inévitable, que reste-t-il? La soumission volontaire. La raison veut qu'on regarde la mort comme une suite nécessaire de la vie. La certitude d'un avenir, telle est la colonne sur laquelle se brise la faulx de la mort; et quand on s'attache à l'examen des causes premières, on découvre en soi-même la nécessité d'un but de la vie humaine et d'une durée au-delà du tombeau pour justifier le ciel et la cause de la vertu.

Maïs il falloit être de la race irascible des prêtres, de la race impitoyable de ces hommes qui ne pardonnent jamais, pour imaginer le monstrueux système, le système impie de l'éternité des peines; ils ont inventé ce qu'ils auroient voulu pouvoir mettre en pratique contre les malheureuses victimes de leur vengeance. Voyant que la mort après mille tourmens les ravissoit à leur pouvoir, ils ont lancé jusques dans un monde inconnu les flammes qu'ils avoient attirées ici-bas. Désespérés de les voir s'éteindre, ils

ayant perdu son père, se le représente encore comme témoin de ses actions les plus secrètes. Il lui adresse la parole dans la solitude ; elle devient animée par cette présence auguste qui lui recommande la vertu ; et s'il étoit tenté de faire le mal, il se diroit : *Mon père me voit ! mon père m'entend !*

Le jeune homme sèche ses larmes, parce que l'idée horrible du néant ne vient point attrister son ame : il lui semble que les ombres de ses ancêtres l'attendent pour s'avancer ensemble vers le séjour éternel, et qu'ils ne retardent leur marche que pour l'accompagner. Et qui pourroit se refuser à l'espoir de l'immortalité ! Quand ce seroit une illusion, ne devroit-elle pas nous être chère et sacrée (*e*) ?

---

ont osé faire de la Divinité un être qui devoit suppléer à leur rage impuissante, un ministre docile de leur férocité inexorable.

(*e*) Je crois pouvoir joindre ici le morceau suivant, qui convient assez au chapitre et qui même le développe ; il est dans le goût d'Young, mais je l'ai composé en français.

L'ÉCLIPSE DE LUNE.

C'est un Solitaire qui parle.

J'HABITE une petite maison de campagne, qui ne contribue pas peu à mon bonheur. Elle a deux points de vue différens : l'un s'étend sur des plaines fertilisées où germe le grain précieux qui nourrit l'homme ; l'autre plus resserré, présente le dernier asile de la race humaine, le terme où finit l'orgueil, l'espace étroit où la main de la mort entasse également ses paisibles victimes.

L'aspect de ce cimetière, loin de me causer cette répugnance, fille d'une terreur vulgaire, fait fermenter dans mon sein de sages et utiles réflexions. Là, je n'entends plus ce tumulte des villes qui étourdit l'ame. Seul avec l'auguste mélancolie, je me remplis de grands objets. Je fixe d'un œil immobile et serein cette tombe où l'homme s'endort pour renaître, où il doit remercier la nature et justifier un jour la sagesse éternelle.

L'état pompeux du jour me paroît triste. J'attends le crépuscule du soir, et cette douce obscurité qui, prêtant des charmes au silence des nuits, favorise l'essor de la sublime pensée. Dès que l'oiseau nocturne poussant un cri lugubre, fend d'un vol pesant l'épaisseur de l'ombre, je saisis ma lyre. Je vous salue, majestueuses ténèbres! élevez mon ame en éclipsant à mes yeux la scène changeante du monde; découvrez-moi le trône radieux où siége l'auguste vérité.

Mon oreille a suivi le vol de l'oiseau solitaire : bientôt il s'abat sur des ossemens, et d'un coup d'aile il fait rouler avec un bruit sourd une tête où logeoient jadis l'ambition, l'orgueil et des projets follement audacieux.

Tour-à-tour il repose et sur la froide pierre où l'ostentation a gravé des noms qu'on ne lit plus, et sur la fosse du pauvre couronné de fleurs.

Poussière de l'homme orgueilleux! disparois pour jamais de l'univers. Vous osez donc encore reproduire des titres chimériques! Misérable vanité dans l'empire de

la mort! J'ai vu des os en poudre enfermés dans un triple cercueil, qui refusoient de mêler leurs cendres aux cendres de leurs semblables.

Approche, mortel superbe ; jette un coup-d'œil sur ces tombeaux. Qu'importe un nom à ce qui n'a plus de nom ! Une épitaphe mensongère soutient ces tristes syllabes dans un jour plus désavantageux que la nuit de l'oubli ; c'est une banderolle flottante, qui surnage un moment et qui va bientôt suivre le navire englouti.

O ! que plus heureux est celui qui n'a point bâti de vaines pyramides, mais qui a suivi constamment le chemin de l'honneur et de la vertu. Il a regardé le ciel, en voyant tomber cet édifice fragile où l'essaim des peines tourmentoit son ame immortelle ; il a béni ce glaive, effroi du méchant ; et lorsqu'on se rappelle la mémoire de ce juste expirant, c'est pour apprendre à mourir comme lui.

Il est mort, cet homme juste, et il a vu couler nos larmes, non sur lui, mais sur nous-mêmes ! Ses frères entouroient son lit funèbre. Nous l'entretenions de ces vérités

consolantes dont son ame étoit remplie ; nous lui montrions un Dieu dont il sentoit la présence mieux que nous. Un coin du rideau sembloit se soulever devant son œil mourant..... Il a levé une tête radieuse, il nous a tendu une main paisible, il nous a souri avant d'expirer.

Vil coupable ! toi qui fus un scélérat heureux, ta mort ne sera pas si douce, redoutable tyran ! Maintenant pâle, moribond, c'est pour toi que le trépas présentera un spectre effrayant ! Sois abreuvé de ce calice amer, bois-en toutes les horreurs. Tu ne peux lever les yeux vers le ciel, ni les arrêter sur la terre ; tu sens que tous deux t'abandonnent et te repoussent : expire dans la terreur, pour ne plus vivre que dans l'opprobre.

Mais ce moment terrible, dont l'idée seule fait pâlir le méchant, n'aura rien d'affreux pour l'homme innocent. Mon cœur avoue la loi irrévocable de la destruction. Je contemple ces tombeaux comme autant de creusets brûlans où la matière se fond et se dissout, où l'or s'épure et se sépare à jamais du vil métal.

Les dépouilles terrestres tombent ; l'ame s'élance dans sa beauté originelle. Pourquoi donc jeter un œil d'effroi sur ces restes que l'ame a habités ? Ils ne doivent offrir que l'image heureuse de sa délivrance : un temple antique conserve de sa majesté jusque dans ses ruines.

Pénétré d'un saint respect pour les débris de l'homme, je descends sur cette terre parsemée de cendres sacrées de mes frères. Ce calme, ce silence, cette froide immobilité, tout me disoit : *ils reposent !* J'avance ; j'évite de fouler la tombe d'un ami, sa tombe encore labourée par la bèche qui creusa la fosse. Je me recueille pour honorer sa mémoire. Je m'arrête. J'écoute attentivement, comme pour saisir quelques sons échappés de cette harmonie céleste dont il jouit dans les cieux. L'astre des nuits en son plein éclairoit de ses rayons argentés cette scène funèbre. Je levois mes regards vers le firmament. Ils parcouroient ces mondes innombrables, ces soleils enflammés, semés avec une magnificence prodigue ; puis ils retomboient tristement sur ce cercueil muet

où pourrissoient les yeux, la langue, le cœur de l'homme qui conversoit avec moi de ces sublimes merveilles, et qui admiroit le fabricateur de ces pompeux miracles.

Tout-à-coup survint une éclipse de lune que je n'avois point prévue. L'effet ne me devint même sensible que lorsque déjà les ténèbres m'environnoient. Je ne distinguois plus qu'un petit point brillant que l'ombre rapide alloit bientôt couvrir. Une nuit profonde arrête mes pas. Je ne puis discerner aucun objet. J'erre ; je tourne cent fois ; la porte fuit : des nuages s'assemblent, l'air siffle, un tonnerre lointain se fait entendre, il arrive avec bruit sur les ailes enflammées de l'éclair. Mes idées se confondent. Je frissonne, je trébuche sur des monceaux d'ossemens ; l'effroi précipite mes pas. Je rencontre une fosse qui attendoit un mort, j'y tombe. Le tombeau me reçoit vivant. Je me trouve enseveli dans les entrailles humides de la terre. Déjà je crois entendre la voix de tous les morts qui saluent mon arrivée. Un frisson glacé me pénètre ; une sueur froide m'ôte

le sentiment, je m'évanouis dans un sommeil léthargique.

Que n'ai-je pu mourir dans ce paisible état! J'étois inhumé. Le voile qui couvre l'éternité seroit présentement levé pour moi. Je n'ai point la vie en horreur; j'en sais jouir, je m'applique à en faire un digne usage: mais tout crie au fond de mon ame que la vie future est préférable à cette vie présente.

Cependant je reviens à moi. Un foible jour commençoit à blanchir la voûte étoilée Quelques rayons sillonnoient le flanc des nuages: de degrés en degrés ils recevoient une lumière plus éclatante et plus vive; ils s'enfoncèrent bientôt sous l'horizon, et mes yeux distinguèrent le disque de la lune à moitié dégagé de l'ombre. Il luit enfin dans tout son éclat; il reparoît aussi brillant qu'il étoit. L'astre solitaire poursuit son cours. Je retrouve mon courage; je m'élance de ce cercueil. Le calme des airs, la sérénité du ciel, les rayons blanchissans de l'aurore, tout me rassure, me raffermit et dissipe les terreurs que la nuit avoit enfantées.

Debout, je regardois en souriant cette fosse qui m'avoit reçu dans son sein. Qu'avoit-elle de hideux ? C'étoit la terre, ma nourrice, et qui me redemanderoit dans le temps cette portion d'argile qu'elle m'avoit prêtée. Je n'aperçus rien des fantômes dont les ténèbres avoient frappé ma crédule imagination.

C'est elle, elle seule qui enfante de sinistres images. Amis ! j'ai cru voir le tableau du trépas dans cette aventure. Je suis tombé dans la fosse avec cet effroi, le seul appui peut-être dont la nature pouvoit étayer la vie contre les maux qui l'assiégent ; mais je m'y suis endormi d'un sommeil doux et qui même avoit sa volupté. Si cette scène fut affreuse, elle n'a duré qu'un instant, elle n'a presque point existé pour moi : je me suis réveillé à la douce clarté d'un jour pur et serein ; j'ai banni une terreur enfantine, et la joie est descendue dans la profondeur de mon ame. Ainsi, après ce sommeil passager que l'on nomme la mort, nous nous réveillerons à la splendeur de ce soleil éternel qui, en éclairant l'immensité des êtres, nous dé-

couvrira et la folie de nos préjugés craintifs, et la source intarissable et nouvelle d'une félicité dont rien n'interrompra le cours.

Mais aussi, mortel, pour ne rien redouter, sois vertueux ! en marchant dans le court sentier de la vie, mets ton cœur en état de te dire : « Ne crains rien, avance sous l'œil d'un Dieu, père universel des hommes. Au lieu de l'envisager avec effroi, adore sa bonté, espère en sa clémence, aye la confiance d'un fils qui aime, et non la terreur d'un esclave qui tremble, parce qu'il est coupable (*a*) ».

(*a*) Après avoir embrassé l'immensité des cieux, on trouve sur la terre un atome imperceptible dans le grand tout, qui est lui-même un autre univers ; il semble en être l'image par sa pensée, qui en réfléchit toutes les parties : son organisation est étonnante, et la sagacité d'un Winslou, pendant une vie entière d'homme, n'a pu en découvrir la dixième partie.

Si la structure de son corps, lorsqu'il est glacé par le trépas, fait tressaillir l'anatomiste de surprise et d'admiration ; qu'est-ce donc que ce même corps lorsqu'il a sa force, sa grace, sa souplesse ; lorsque le jeu de toutes les parties en fait voir les étonnans

CHAPITRE XXX.

La Bibliothèque du Roi.

J'EN étois là de mon rêve, lorsqu'une maudite porte tournante, située au chevet

---

rapports ; lorsque les passions agitent cette frêle machine et lui donnent des secousses tour-à-tour gracieuses et pénibles.

La pâleur de la crainte et la flamme du desir impriment leurs nuances sur son front ; il n'y a que lui qui ait l'expression du regard : que l'œil est éloquent ! comme dans le même instant il s'élève, il sourit, il s'enflamme ! Les passions les plus cachées ont leurs signes caractéristiques, ainsi que les passions les plus tumultueuses : la fierté et la ruse, l'amour et la haine, la franchise et la duplicité ont leurs dispositions dans la structure de l'œil.

Nous ne voudrions pas recommencer notre vie telle qu'elle a été, dit-on, parce que le retour des mêmes sensations déjà éprouvées, n'auroit rien de bien piquant, parce que nous pourrions dire, *nous connoissons cela ;* ce seroit repasser dans une allée que nous avons battue.

Mais si l'on nous proposoit une vie absolument nouvelle en laissant au destin le soin de la modifier,

de mon lit, en criant sur ses gonds, fit une révolution dans mon sommeil. Je perdis de vue et mon guide et la ville ; mais l'esprit toujours frappé du tableau qui s'y étoit vivement imprimé, je retombai heureusement dans le même songe. J'étois seul alors, abandonné à moi-même : il faisoit grand jour ; et par sympathie, je me trouvois à la bibliothèque du roi, mais j'eus besoin de m'en assurer plus d'une fois.

Au lieu de ces quatre salles d'une longueur immense, et qui renfermoient des milliers de volumes, je ne découvris qu'un petit cabinet où étoient plusieurs livres qui ne me parurent rien moins que volumineux. Surpris d'un si grand changement, je n'osois demander si un incendie fatal n'avoit pas dévoré cette riche collection ? — Oui, me répondit-on, c'est un incen-

---

qui ne l'accepteroit pas? On ne craint la mort que parce que l'on aime la vie; vie misérable quelquefois, mais on y tient.

Avec du courage on supporte l'infortune ; on a l'espérance du moins; mais qui peut envisager sans frémir l'idée d'anéantissement? Quelle maigre philosophie !

die, mais ce sont nos mains qui l'ont allumé volontairement.

J'ai peut-être oublié de vous dire que ce peuple est le plus affable du monde, qu'il a un respect tout particulier pour les vieillards, et qu'il répond aux questions qu'on lui fait, non en français léger, qui vous interroge en répondant. Le bibliothécaire, qui étoit un véritable homme de lettres, s'avança vers moi, et pesant toutes les objections ainsi que les reproches que je lui faisois, il me tint le discours suivant :

Convaincus par les observations les plus exactes, que l'entendement s'embarrasse de lui-même dans mille difficultés étrangères, nous avons découvert qu'une bibliothèque nombreuse étoit le rendez-vous des plus grandes extravagances et des plus folles chimères. De votre temps, à la honte de la raison, on écrivoit, puis on pensoit. Nos auteurs suivent une marche toute opposée : nous avons immolé tous ces auteurs qui ensevelissoient leurs pensées sous un amas prodigieux de mots ou de passages.

Rien n'égare plus l'entendement que des livres mal faits ; car les premières notions une fois adoptées sans assez d'attention, les secondes deviennent des conclusions précipitées, et les hommes marchent ainsi de préjugé en préjugé et d'erreur en erreur. Le parti qu'il nous restoit à prendre, étoit de réédifier l'édifice des connoissances humaines. Ce projet paroissoit infini : mais nous n'avons fait qu'écarter les inutilités qui nous cachoient le vrai point de vue, comme pour créer le palais du Louvre, il n'a fallu que renverser les masures qui le masquoient de toutes parts ; les sciences dans ce labyrinthe de livres ne faisoient que tourner et circuler, revenant sans cesse au même point sans s'élever, et l'idée exagérée de leurs richesses ne faisoit que déguiser l'indigence réelle.

En effet, que contenoit cette multitude de volumes ? Ils étoient pour la plupart des répétitions continuelles de la même chose. La philosophie s'est présentée à nos yeux sous l'image d'une statue toujours célèbre, toujours copiée, mais jamais embellie : elle nous paroît plus parfaite dans

toutes

toutes les copies d'or et d'argent que l'on a faites depuis ; plus belle, sans doute, lorsqu'elle a été taillée en bois par une main presque sauvage, que lorsqu'on l'a environnée d'ornemens étrangers. Dès que les hommes se livrant à leur paresseuse foiblesse s'abandonnent à l'opinion des autres, leurs talens deviennent imitateurs et serviles ; ils perdent l'invention et l'originalité. Que de projets vastes et de spéculations sublimes ont été éteints par le souffle de l'opinion ! Le temps n'a voituré jusqu'à nous que les choses légères et brillantes qui ont eu l'approbation de la multitude, tandis qu'il a englouti les pensées mâles et fortes qui étoient trop simples ou trop élevées pour plaire au vulgaire.

Comme nos jours sont bornés, et qu'ils ne doivent pas être consumés dans une philosophie puérile, nous avons porté un coup décisif aux misérables controverses de l'école. — Qu'avez-vous fait ; achevez, s'il vous plaît ? — D'un consentement unanime, nous avons rassemblé, dans une vaste plaine, tous les livres que nous avons jugés ou frivoles, ou inutiles, ou

dangereux ; nous en avons formé une pyramide qui ressembloit, en hauteur et en grosseur, à une tour énorme : c'étoit assurément une nouvelle tour de Babel. Les journaux couronnoient ce bisarre édifice, et il étoit flanqué, de toutes parts, de mandemens d'évêques, de remontrances de parlemens, de réquisitoires et d'oraisons funèbres. Il étoit composé de cinq ou six cents mille commentateurs, de huit cents mille volumes de jurisprudence et de critique injurieuse (*a*), de cinquante mille

---

(*a*) Quand les fruits sont dans leur maturité, les chenilles se traînent sur leur duvet ; ainsi, une foule d'avortons satyriques s'attachent à tout ouvrage qui réussit ; l'animosité enfante l'oubli de toutes les bienséances, et le déchaînement de l'amour-propre des auteurs ne s'arrête pas même aux ouvrages : les personnes mêmes ne sont pas épargnées : ainsi la culture des lettres produit des guerres et des divisions, et l'on voit naître dans le sein des arts agréables et des connoissances utiles, des diatribes sanglantes nées du choc des parties et de l'opposition des sentimens.

Est-il possible que des littérateurs s'abandonnent à des excès pareils ; qu'ils s'invectivent sans pudeur ;

dictionnaires, de cent mille poëmes, de seize cents mille voyages et d'un milliard

---

et pourquoi? pour le rayon fugitif d'une renommée incertaine, pour le claquement d'un jour, pour le bruit d'une semaine.

Tous les Etats ont leur rivalité : mais à quoi sert donc l'étude de la sagesse, si elle n'adoucit pas les mœurs, si elle ne conduit pas à l'appréciation juste des objets? Il est permis d'aimer la gloire ; mais n'est-ce pas déshonorer ses autels que d'y porter le fiel de la haine, les fureurs de la jalousie, les traits de la malignité? Des passions douces seroient-elles incompatibles avec la culture des lettres? L'égoïsme académique doit-il être féroce? les convulsions de l'amour-propre sont toujours douloureuses ; c'est d'ailleurs une impatience déraisonnable ; car le suffrage que doivent obtenir nos ouvrages n'arrive qu'à une certaine époque : il faut savoir attendre le jour de la justice ; le talent dépérit, quand on l'use à repousser des rivaux, quand on veut violenter ses succès, quand on veut arracher l'admiration, au lieu de la captiver par des moyens imperceptibles et doux.

La gloire mérite sans doute les plus grands efforts : mais que l'auteur ne se dégrade point en la poursuivant ; qu'il ne renonce pas au bonheur et à la vertu pour ouvrir son ame à une trop grande sensibilité. La méchanceté perfide la calcule en secret, et reporte incessamment l'aiguillon dans la blessure

de romans. Nous avons mis le feu à cette masse épouvantable, comme un sacrifice

---

qu'on avoue. Cette phalange de critiques se distingue par un instinct de malfaisance, que l'homme impartial et vrai reconnoîtra d'abord. Le critique haineux est aperçu, et ne croyez pas que le monument de la jalousie subsiste long-temps. Les observations pédantesques retombent sur celui qui a tracé le pamphlet impertinent; tous deux sont mis à leur place.

Jeune auteur! toi qui te sens brûler des passions de la ville et qui déjà tailles ta plume pour réduire ton critique au silence, tu as besoin d'un air pur qui revivifie ton ame : quitte le séjour tumultueux où les débats journaliers aigrissent l'orgueil; fuis avec un ami dans la profondeur des solitudes champêtres; visite la majesté des campagnes; c'est devant la pompe des cieux que tu te sentiras plus calme, que tu ôteras à cette existence artificielle ce qu'elle avoit de dangereux : là tu sentiras la paix : là tu ne considéreras plus la renommée que comme un météore fugitif qui ne vaut pas les travaux d'une course trop fatigante. Là tu découvriras les mouvemens désordonnés de l'empire littéraire sous leur vrai point de vue : là tu appaiseras la fièvre qui te dévoroit : échappé aux tourmens d'un amour-propre exalté, tu reviendras à la nature; tu seras courageux au lieu d'être foible; tu souriras sur toi-même; et c'est alors que pardonnant à tes détracteurs, tu seras éloquent. Des images vastes

expiatoire offert à la vérité, au bon sens, au vrai goût. Les flammes ont dévoré par torrent les sottises des hommes, tant anciens que modernes. L'embrasement fut long. Quelques auteurs se sont vus brûler tout vivans, mais leurs cris ne nous ont point arrêtés ; cependant nous avons trouvé, au milieu des cendres, quelques feuilles des œuvres de P***, de De la H***, de l'abbé A***, qui, vu leur extrême froideur, n'avoient jamais pu être consumées.

Ainsi nous avons renouvelé, par un zèle éclairé, ce qu'avoit exécuté jadis le zèle aveugle des barbares. Cependant comme nous ne sommes ni injustes, ni semblables aux Sarrasins qui chauffoient leurs bains avec des chefs-d'œuvres, nous avons fait un choix : de bons esprits ont tiré la substance de mille volumes in-folio, qu'ils ont fait passer toute entière dans un petit in-douze, à-peu-près comme ces habiles chimistes qui expriment la vertu des plantes,

---

remplaceront dans tes ouvrages ces pointilleries collégiales ; et c'est lorsque tu te sentiras bon, que tu pourras aspirer à devenir sublime.

la concentrent dans une fiole, et jettent le marc grossier (*b*).

Nous avons fait des abrégés de ce qu'il y avoit de plus important; on a réimprimé le meilleur : le tout a été corrigé d'après les vrais principes de la morale. Nos compilateurs sont des gens estimables et chers à la nation ; ils avoient du goût, et comme ils étoient en état de créer, ils ont su choisir l'excellent, et rejeter ce qui ne l'étoit pas. Nous avons remarqué (car il faut être

---

(*b*) Tout est révolution sur ce globe : l'esprit des hommes varie à l'infini ; le caractère national change les livres et les rend méconnoissables. Est-il un seul auteur, s'il sait penser, qui puisse se flatter raisonnablement de n'être point sifflé chez la génération suivante? Ne nous moquons-nous pas de nos devanciers? Savons-nous les progrès que feront nos enfans? Avons-nous une idée des secrets qui tout-à-coup peuvent sortir du sein de la nature? Connoissons-nous à fond la tête humaine? Où est l'ouvrage fondé sur la connoissance réelle du cœur humain, sur la nature des choses, sur la droite raison? Notre physique ne nous présente-t-elle pas un océan dont à peine nous côtoyons les bords? Quel est donc ce risible orgueil qui s'imagine follement avoir posé les limites d'un art!

juste) qu'il n'appartenoit qu'à des siècles philosophiques de composer très-peu d'ouvrages ; mais que dans le vôtre, où les connoissances réelles et solides n'étoient pas suffisamment établies, on ne pouvoit trop entasser les matériaux. Les manœuvres doivent travailler avant les architectes (*c*).

(*c*) Le temps nous ôte et nous apporte sans cesse ; nous comptons la durée du monde par la succession des siècles et par les générations humaines. Les pierres de *Deucalion*, tout-à-fait changées en hommes, sont l'emblême de la raison mûrie, exaltée par la réunion des lumières qui se rapprochent et se combinent, et qui donnent une forme stable aux connoissances humaines. La philosophie naît des progrès de l'entendement exercé, et bientôt son influence sur tout le monde moral est sensible ; tous les arts ont passé par des ébauches successives, ils se sont ressentis longtems des tâtonnemens de l'inexpérience conduite par la seule nécessité.

Tous les temps écoulés jusqu'à nous pourroient nous éclairer sur les anciens et les modernes, si l'on pouvoit en avoir l'histoire fidelle : or, quand Fontenelle a dit *que nous étions, peut-être, les anciens*, il a dit un mot que les érudits et les pédants ne sauroient concevoir, parce qu'il est trop au-dessus d'eux.

Dans les commencemens chaque science se traite par partie, chacun porte son attention sur la portion qui lui est échue : rien n'échappe par ce moyen ; on observe les plus petits détails. Il étoit nécessaire que vous fissiez une multitude innombrable de livres ; c'étoit à nous de rassembler ces parties dispersées. Les hommes qui ont la tête vide et des demi-lueurs, sont d'éternels babillards : l'homme sage et instruit parle peu, mais parle bien.

Vous voyez ce cabinet, il renferme les livres qui ont échappé aux flammes : ils sont en petit nombre ; mais ceux qui sont restés ont mérité l'approbation de notre siècle.

Curieux, je m'approchai, et, consultant la première armoire, je vis qu'on avoit conservé parmi les Hébreux Moïse (*d*) ;

(*d*) Tous les siècles et tous les livres ont parlé de Moïse ; on dispute encore aujourd'hui sur les premières lignes qu'il a écrites ; on les interprète de toute façon. M. Deluc a fait des volumes pour nous prouver que sa narration étoit le vrai système, le système d'un grand naturaliste. Historien, législateur, fondateur d'Etat, un peuple nombreux le révère,

parmi les Grecs, Homère, Sophocle, Euripide, Démosthènes, Platon, et surtout notre ami Plutarque ; mais on avoit brûlé Hérodote, Sapho, Anacréon, et le vil Aristophane. Je voulus défendre un peu la cause du défunt Anacréon ; mais

---

et son nom est cité dans les quatre parties du monde.

L'histoire de Moïse est intéressante ; c'est un enfant divinement beau, exposé le long du fleuve dans un coffret de jonc, souriant dans ce péril à celle qui l'ouvre, sauvé par la fille compatissante du persécuteur de sa nation, et donné à sa propre mère pour le nourrir.

C'étoit un physicien, tout le prouve ; voyez-le mettre à profit les calamités accidentelles dont l'Egypte fut frappée, presser, menacer, intimider Pharaon : il gouverne un peuple murmurateur et impatient ; il conduit cette horde tumultueuse de nomades à travers les déserts ; il est terrible à Pharaon : sans le peuple juif point de peuple chrétien ; l'économie mosaïque, quelle époque dans l'univers ! Moïse arrache un peuple entier à l'idolâtrie égyptienne.

Elle subsiste encore l'ancienne religion ; les dieux de Rome et de la Grèce ont disparu ; l'autel de Moïse est encore debout ; on y adore le vrai Dieu. Quel dommage ! que le peuple juif ait été superstitieux, cruel, avide, usurier, insatiable.

on me donna les meilleures raisons du monde, que je n'exposerai point ici, parce qu'elles ne seroient point entendues de mon siècle.

Dans la deuxième armoire, destinée aux auteurs Latins, je trouvai Virgile, Pline en entier, ainsi que Tite-Live (*e*); mais on avoit brûlé Lucrèce, à l'exception de quelques morceaux poétiques, parce que sa physique est fausse, et que sa morale est dangereuse. On avoit supprimé les longs plaidoyers de Cicéron, habile rhéteur plutôt qu'homme éloquent; mais on avoit conservé ses ouvrages philosophiques, un des morceaux les plus précieux de l'antiquité. Salluste étoit resté. Ovide et Horace (*f*) avoient été purgés: les odes

---

(*e*) Je viens de relire cet historien, et j'ai reconnu que la vertu des Romains consistoit à égorger le genre humain sur l'autel de la patrie : c'étoient de bons citoyens et des hommes affreux.

(*f*) Cet écrivain a toute la délicatesse, toute la fleur d'esprit, toute l'urbanité possible ; mais il a été trop admiré dans tous les siècles. Sa muse inspire un repos voluptueux, un sommeil léthargique, une indifférence douce et dangereuse ; elle doit plaire aux

du dernier paroissoient bien inférieures à ses épîtres. Sénèque étoit réduit à un quart. Tacite avoit été conservé ; mais comme il règne dans ses écrits une teinte sombre qui montre l'humanité en noir, et qu'il faut n'avoir pas une mauvaise idée de la nature humaine, parce que ses tyrans ne sont pas elle, on ne permettoit la lecture de cet auteur profond qu'à des cœurs bien faits. Catulle avoit disparu, ainsi que Pétrone. Quintilien étoit d'un volume fort mince.

La troisième armoire contenoit les livres Anglais. C'étoit celle qui renfermoit le plus de volumes. On y rencontroit tous les philosophes qu'a produits cette île guerrière, commerçante et politique. Milton, Shakespear, Pope, Young (*g*), Richardson

---

courtisans et à toutes ces ames efféminées dont toute la morale se borne à ne voir que le présent et à ne chérir que des jouissances personnelles.

(*g*) M. le Tourneur a publié une traduction de ce poëte, qui a eu chez nous le succès le plus décidé, le plus grand, le plus soutenu : tout le monde a lu ce livre moral ; tout le monde y a admiré ce langage sublime qui élève l'ame, qui la nourrit et qui l'atta-

jouissoient encore de toute leur renommée. Leur génie créateur, ce génie que

---

che ; parce qu'il est fondé sur de grandes vérités, qu'il n'offre que de grands objets, et qu'il tire toute sa dignité de leur réelle grandeur. Pour moi, je n'ai jamais rien lu de si original, de si neuf, même de si intéressant. J'aime ce sentiment profond qui, toujours le même, se nuance et se diversifie à l'infini. C'est un fleuve qui m'entraîne. Je goûte ces images fortes et vives dont la hardiesse répond au sujet qu'il embrasse. On voit ailleurs des preuves plus méthodiques de l'immortalité de l'ame ; mais nulle part le sentiment n'en est frappé comme ici. Le poëte bat le cœur, le soumet, le met hors d'état de raisonner contre. Telle est donc la magie de l'expression et la force de l'éloquence qui laisse l'aiguillon dans l'ame.

Young a raison, selon moi, contre la note que le censeur a exigée du traducteur, quand il veut que sans la vue de l'éternité et des récompenses la vertu ne soit qu'un nom, qu'une chimère : *Aut virtus nomen manè est, aut decus, et pretium rectè petit experiens vir.* Ne nous faisons point de fantôme métaphysique. Qu'est-ce qu'un bien dont il ne résulte aucun bien, ni en ce monde ni en l'autre? Quel bien résulte en ce monde de la vertu pour le juste infortuné? Demandez-le à Brutus, à Caton, à Socrate mourant : voilà le Stoïcien à la dernière épreuve ; avec de la bonne foi il découvrira la vanité de sa secte. Je me

rien ne captivoit, tandis que nous étions obligés de mesurer tous nos mots ; l'éner-

---

souviens et me souviendrai toujours d'un mot frappant que dit J. J. Rousseau à un de mes amis. J. J. Rousseau parloit d'une proposition à lui faite de fortune sous une condition honteuse, mais de nature à être secrète : *Monsieur*, disoit-il, *je ne suis point matérialiste, Dieu merci ; si je l'eusse été, je n'aurois pas valu mieux qu'eux tous : je ne connois que la récompense qui attache à la vertu.*

J'avoue que je ne vaux pas mieux que Rousseau. Si je me croyois tout mortel, dès l'instant je me ferois mon dieu, je rapporterois tout à ma divinité, c'est-à-dire à ma personne : je ferois ce qu'on appelle vertu, quand j'y gagnerois pour mon plaisir ; ce qu'on appelle vice de même : je volerois aujourd'hui pour donner à mon ami ou à ma maîtresse ; brouillé avec eux, demain je les volerois eux-mêmes pour mes menus plaisirs : en tout cela je serois très-conséquent, puisque je ferois toujours ce qui seroit agréable à ma divinité. Au lieu qu'aimant la vertu à cause de la récompense, et cette récompense n'étant pas attachée à des actions arbitraires, il faut que je me règle non plus sur ma fantaisie momentanée, mais sur la règle inflexible qu'a proposée le rémunérateur éternel, qui est aussi le législateur. Ainsi, il faut que souvent je fasse ce que je dois, quoiqu'il ne me plaise pas trop ; et si ma liberté se décide au bien, malgré l'attrait

gie féconde de ces ames libres faisoit l'admiration d'un siècle difficile. Le reproche futile que nous leur faisions de manquer de goût, étoit effacé devant des hommes qui, amoureux d'idées vraies et fortes, se donnoient la peine de lire, et savoient ensuite méditer sur leur lecture. On avoit retranché cependant du nombre des philosophes ces sceptiques dangereux qui avoient voulu ébranler les fondemens de la morale. Ce peuple vertueux, conduit par le sentiment, avoit dédaigné ces vaines subtilités, et rien n'avoit pu lui persuader que la vertu fût une chimère.

La quatrième armoire offroit les livres Italiens. La Jérusalem délivrée, le plus beau des poëmes connus, étoit à la tête. On avoit brûlé une bibliothèque entière de critiques faites contre ce poëme en-

---

contraire, alors je fais ce que je veux et non ce qui me plaît. Si Dieu n'eût voulu nous mener que par le goût du beau, il ne nous eût donné qu'une ame raisonnable, sans y mêler la sensibilité du cœur : il nous mène par l'attrait des récompenses, parce qu'il a fait de nous des êtres sensibles.

chanteur. Le fameux traité des Délits et des Peines avoit reçu toute la perfection dont cet important ouvrage étoit susceptible. Je fus agréablement surpris en voyant nombre d'ouvrages pensés et philosophiques, sortis du sein de cette nation ; elle avoit brisé le talisman qui sembloit devoir perpétuer chez elle la superstition et l'ignorance (*h*).

(*h*) L'homme, dans l'état de société, a grand besoin de la science ; car sans elle il n'y a que des idées fausses ou désolantes. Ouvrez l'histoire, les siècles ignorans sont couverts de plaies honteuses ; ils en sont tous horriblement défigurés ; la barbarie a tourmenté l'espèce humaine en tout sens ; les siècles éclairés offrent des maux bien moins considérables ; et si les belles-lettres ont suffi à éloigner de nos jours les craintes de l'aveugle despotisme, que ne doit pas faire la science de la politique, quand elle sera pour un Etat ce que les vertus morales et intellectuelles sont à un individu.

Ce grand pas de la raison humaine ne sauroit être bien éloigné ; et s'il a été tardif, c'est que l'étude de l'économie politique ne fait que de naître chez les nations les plus éclairées ; car il ne faut pas confondre les arts environnés d'une décoration brillante avec cette étude non moins nouvelle qu'importante.

Enfin j'arrivai en face des écrivains Français. Je portai une main avide sur les trois premiers volumes : c'étoient Descartes, Montaigne et Charron. Montaigne avoit souffert quelque retranchement ; mais comme il est le philosophe qui a mieux connu la nature humaine, on avoit conservé ses écrits, quoique toutes ses idées ne soient pas absolument irréprochables.

Il y a loin de la perfection des vers, des tableaux, des statues, des édifices, aux grandes idées sur le bonheur des peuples et sur la vraie gloire.

Ces idées modernes examinées sous toutes les faces, débattues ensuite, et qui s'épurent par le choc des opinions, sortent enfin avec honneur de ces nobles débats, et s'établissent dans l'Europe pour régner conjointement avec les souverains, et peut-être il ne restera plus à ceux-ci sur le théâtre du monde, que l'heureux pouvoir de les maintenir, ou du moins la gloire de leur rester fidèles.

Quiconque a des connoissances politiques est dans l'obligation d'offrir ses idées à la patrie, sur-tout pour les opposer à la foule d'opinions qui obscurcissent la vérité. Il doit son travail au maintien des Etats et au bonheur d'un peuple infortuné. Hélas ! il faut un siècle pour renverser l'erreur d'un moment ; il faut remonter aux idées élémentaires.

On

On avoit brûlé et Mallebranche le visionnaire, et le triste Nicole, et l'impitoyable Arnaud, et le cruel Bourdaloue. Tout ce qui concernoit les disputes scholastiques étoit tellement anéanti, que lorsque je parlai des Lettres Provinciales et de la destruction des Jésuites (*i*), le savant

(*i*) Que de bruit cette poignée de prêtres catholiques n'ont-ils pas fait en France ? Et pourquoi ? quel bien ont-ils opéré ?

L'esprit de cette fameuse société n'est pas détruit avec elle ; il subsiste dans les membres dispersés qui en conservent les idées ; cette pitié, que l'on voudroit nous inspirer pour l'extinction de ce corps trop célèbre, doit cesser lorsqu'on réfléchit qu'il n'a rien perdu de sa forme réelle, puisque les individus n'ont presque fait que changer d'habit.

On a voulu prouver que les souverains, les pontifes, les différens tribunaux, qui ont prononcé dans cette affaire, avoient commis une grande injustice ; cette assertion est assurément téméraire et dément l'opinion universelle. Tous les faits recueillis et connus attestent l'ambition dangereuse et sourde de son institut ; étonnante dans ses progrès rapides, despotique et soumise en même-temps, son élévation s'est faite en trop peu de temps, pour qu'elle soit irréprochable ; ses richesses déposoient contre les mains qui les avoient

bibliothécaire fit un anachronisme des plus considérables : je le relevai poliment,

---

accumulées ; elles n'ont pu être formées que des dépouilles des légitimes possesseurs, dont les réclamations ont été étouffées dans le temps par le crédit et l'autorité.

Cette société n'offroit, pour le dédommagement des longs maux qu'elle avoit causés, que quelques hommes distingués par leur talent ; mais il étoit impossible qu'il ne s'en trouvât point dans un ordre attentif à les choisir et à se les attacher. Nous pouvons avancer néanmoins que parmi ceux dont l'ordre se vante, il n'y en a pas eu un seul doué d'un véritable génie ; et, sans vouloir examiner ici s'ils ont été réellement utiles à la morale, nous affirmerons qu'ils ont retardé les progrès de la littérature et de la philosophie. Ils n'ont point su purger les études de la rouille des siècles précédens. Leurs professeurs ont suivi la même routine, et le jargon scholastique n'a jamais abandonné leurs chaires. Qu'ont-ils donc fait pour la raison humaine en prônant leur utilité prétendue ?

On reproche à ces mêmes hommes d'avoir été persécuteurs, intolérans, cruels ; et comment seroit-il arrivé qu'ils se fussent concilié la haine universelle, s'ils n'avoient été coupables ? Leur politique, à laquelle on donnoit de la grandeur et de l'étendue, n'étoit que petite et intrigante ; fondée sur un seul pivot, elle n'embrassoit point le génie de leur siècle ;

et il me remercia avec sincérité. Je ne pus jamais rencontrer ces Lettres Provinciales,

---

elle se bornoit à cabaler à l'ombre d'une autorité achetée ou surprise ; et au moment de leur ruine, ces prétendus politiques se sont conduits avec une maladresse capable de déshonorer le corps le plus avili.

L'avocat des Jésuites a attaqué la mémoire du pontife qui a opéré leur entière dissolution. Cela n'est ni décent, ni équitable : quand la puissance ecclésiastique s'est enfin réunie à la puissance temporelle ; quand tous les ordres du royaume ont jugé d'une voix unanime, il faut qu'il ait existé des motifs bien graves, pour soulever ainsi tous les esprits d'un bout de l'Europe à l'autre. Il y a long-temps que toutes ces apologies stériles ont été réfutées par des faits. Que la compassion s'attache à quelques infortunées victimes, étrangères aux menées de l'ordre et qui se sont trouvées enveloppées dans la proscription, ce sentiment est louable ; mais tout citoyen et tout philosophe ne peut s'empêcher de considérer ces hommes comme les plus grands apôtres de l'intolérance, les plus souples persécuteurs, les ennemis, tour-à-tour, ouverts et cachés de tout homme célèbre, qui n'étoit pas de leur parti ; et le progrès des lumières ne devoit marcher sans doute qu'à raison de leur anéantissement.

Ce n'est qu'à un écrivain vraiment philosophe qu'il appartiendroit de tracer l'histoire de cette société cé-

ni l'histoire même plus moderne qui contenoit le détail de cette grande affaire : elle étoit alors bien petite ! On parloit des Jésuites comme nous parlons aujourd'hui des anciens Druides.

On avoit fait rentrer dans le néant dont elle n'auroit jamais dû sortir, cette foule de théologiens, dits *pères de l'église*, les écrivains les plus sophistiques, les plus bizarres, les plus obscurs, les plus déraisonnables qui furent jamais, diamétralement opposés aux Loke, aux Clarke ; ils sembloient, me dit le bibliothécaire, avoir posé les bornes de la démence humaine.

---

lèbre ; elle a mérité ses malheurs, et elle doit servir d'exemple à tous les corps, qui, enflés d'un moment de crédit et de pouvoir, voudront abuser de leur force pour persécuter.

Considérés comme écrivains, les Jésuites ne nous présentent que des plumes occupées à débattre sérieusement des opinions plus ou moins ridicules ; et l'on cherche quel est le véritable bien que cet ordre a fait à la patrie et à l'humanité. Si l'on excepte les productions de deux ou trois littérateurs, encore foibles, nous n'apercevons que des querelles puériles, des vengeances atroces, des livres médiocres et des intrigues ambitieuses et personnelles.

J'ouvrois, je feuilletois, je cherchois les écrivains de ma connoissance. Ciel, quelle destruction ! que de gros livres évaporés en fumée ! Où est donc ce fameux Bossuet, imprimé de mon temps en quatorze volumes in-quarto ? — Tout a disparu, me répondit-on. — Quoi ? cet aigle, qui planoit dans la haute région des airs, ce génie.... — En conscience, que pouvions-nous conserver ? Il avoit du génie, d'accord (*k*) ; mais il en a fait un pitoyable usage. Nous avons adopté la maxime de Montaigne : *Il ne faut pas s'enquérir quel est le plus savant, mais quel est le mieux savant.* L'histoire universelle de ce Bossuet n'étoit qu'un pauvre squelette chronologique (*l*),

(*k*) Quels services n'auroient pas pu rendre à la raison humaine des hommes tels que Luther, Calvin, Mélanchton, Erasme, Bossuet, Paschal, Arnaud, Nicole, etc. s'ils eussent employé leur génie à attaquer les erreurs de l'esprit humain, à perfectionner la morale, la législation, la physique, au lieu de combattre ou d'établir quelques dogmes ridicules ?

(*l*) Pour donner un air de vérité à la chronologie, on a formé des époques, et c'est sur ce fondement illusoire qu'on a élevé l'édifice de cette science ima-

sans vie et sans couleur; puis il avoit donné un tour si forcé, si extraordinaire aux longues réflexions qui accompagnoient cette maigre production, que nous avons peine à croire qu'on ait lu cet ouvrage pendant plus de cinquante années.—Mais du moins ses oraisons funèbres.... — Nous ont fort irrités contre lui. C'étoit bien là le misérable langage de la servitude et de la flatterie. Qu'est-ce qu'un ministre du Dieu de paix, du Dieu de vérité, qui monte en chaire pour louer un politique sombre, un ministre avare, une femme vulgaire, un héros meurtrier, et qui tout occupé, comme un poëte, d'une description de bataille, ne laisse pas échapper un seul soupir sur cet horrible fléau qui désole la terre? En ce moment il ne pensoit point

---

ginaire. Elle a été entièrement livrée au caprice. On ne sait à quel temps rapporter les principales révolutions du globe, et l'on veut assigner dans quel siècle tel roi a vécu. La somme des erreurs repose à son aise à l'aide même des calculs chronologiques; on part, par exemple, de la fondation de Rome, et cette fondation est appuyée sur des probabilités ou plutôt sur des suppositions.

à soutenir les droits de l'humanité, à présenter au monarque ambitieux, par l'organe sacré de la religion, des vérités fortes et terribles ; il songeoit plutôt à faire dire : *Voilà un homme qui parle bien ; il fait l'éloge des morts lorsque leurs cendres sont encore tièdes : à plus forte raison donnera-t-il une bonne dose d'encens aux rois qui ne sont pas décédés.*

Nous ne sommes point amis de ce Bossuet. Outre qu'il étoit un homme orgueilleux, dur, un courtisan souple et ambitieux, c'est lui qui a accrédité ces oraisons funèbres qui depuis se sont multipliées comme les flambeaux funéraires, et qui, comme eux, exhalent en passant une odeur empoisonnée. Ce genre nous a paru le plus mauvais, le plus futile, le plus dangereux de tous, parce qu'il étoit tout-à-la-fois faux, froid, menteur, fade, impudent, en ce qu'il contredisoit toujours le cri public qui alloit frapper les murailles où l'orateur, qui déclamoit avec faste, rioit lui-même tout bas des couleurs mensongères dont il paroit son idole.

Voyez son rival, son vainqueur doux et

modeste, cet aimable, ce sensible Fénélon, auteur du Télémaque et de plusieurs autres ouvrages que nous avons soigneusement conservés, parce qu'on y trouve l'accord rare et heureux de la raison et du sentiment (*m*). Avoir composé le Télémaque à la cour de Louis XIV, nous semble une vertu étonnante, admirable. Certainement le monarque n'a pas compris le livre, et c'est ce qu'on peut avancer de plus favorable en son honneur. Sans doute il manque à cet ouvrage des lumières plus vastes, des connoissances plus approfondies; mais que dans sa simplicité il a de force, de noblesse

(*m*) L'Académie française a proposé son éloge pour le prochain prix d'éloquence. Mais si l'ouvrage est ce qu'il doit être, l'Académie ne pourra couronner le discours. Pourquoi donner des sujets qu'on ne sauroit traiter dans toute leur plénitude?

Au reste, j'aime ce genre, où, en discutant le génie d'un grand homme, on discute et on approfondit l'art auquel il s'est adonné. Nous avons eu d'excellens ouvrages en ce genre, et sur-tout ceux de M. *Thomas*. C'est le livre le plus instructif que l'on puisse mettre entre les mains d'un jeune homme; il y puisera, à-la-fois, et d'utiles connoissances et un amour raisonné de la gloire.

et de vérité ! Nous avons mis à côté de cet écrivain les œuvres du bon abbé de Saint-Pierre, dont la plume étoit foible, mais dont le cœur étoit sublime. Sept siècles ont donné à ses grandes et belles idées la maturité convenable. C'étoient ceux qui le railloient d'être visionnaire, qui embrassoient de pures chimères. Ses rêves sont devenus des réalités.

Parmi les poëtes Français, je revis Corneille, Racine, Molière; mais on avoit brûlé leurs commentaires (*n*). Je fis au bibliothécaire la question que l'on fera encore probablement pendant sept cents années : auquel donneriez-vous la préférence des trois ? — Nous n'entendons plus

---

(*n*) Ils sont l'ouvrage ou de l'envie ou de l'ignorance. Ces commentateurs me font pitié avec leur zèle pour les lois de la grammaire. Le plus cruel destin qui attend l'homme de génie de son vivant ou après sa mort, est d'être jugé par le pédantisme : il ne sait rien voir, rien sentir. Ces malheureux critiques qui marchent de mots en mots, ressemblent à ces vues myopes qui, au lieu d'embrasser un tableau de *le Sueur* ou du *Poussin*, visitent stupidement chaque trait, et n'aperçoivent jamais l'ensemble.

guère Molière, me répondit-il; les mœurs qu'il a peintes ont passé. Nous pensons qu'il a plus frappé le ridicule que le vice; et vous aviez plus de vices que de ridicules (*o*). Pour les deux tragiques, dont les couleurs étoient plus durables, je ne sais comment un homme de votre âge peut faire une pareille question. Le peintre du cœur humain par excellence, celui qui élève et aggrandit le plus l'ame, celui qui a le mieux connu le choc des passions et la profondeur de la politique, avoit sans doute plus de génie (*p*) que son rival

(*o*) Il est faux, comme on l'a avancé dans un éloge de Molière, que la guérison du ridicule soit plus aisée que celle du vice : mais quand cela seroit, à quelle maladie du cœur humain doit-on apporter les premiers remèdes ? Le poëte deviendra-t-il complice de la perversité générale, en adoptant le premier les misérables conventions qu'ont faites les méchans pour mieux déguiser leur scélératesse? Malheur à qui ne sent pas tout l'effet que peut produire une excellente pièce de théâtre, et ce qu'a de sublime l'art qui de tous les cœurs ne fait qu'un cœur.

(*p*) Corneille a souvent un air de franchise, de liberté et de simplicité originale, et même quelque chose de plus naturel que Racine.

harmonieux, qui, avec un style plus pur, plus exact, est moins fort, moins serré, n'a eu ni sa vue perçante, ni son élévation, ni sa chaleur, ni sa logique, ni la diversité prodigieuse de ses caractères. Ajoutez le but moral, toujours marqué dans Corneille; il élance l'homme vers l'élément de toutes les vertus, vers la liberté. Racine, après avoir efféminé ses héros, efféminе ses spectateurs. (*q*). Le goût est l'art de relever les petites choses : en ce cas Corneille en avoit moins que Racine. Le temps, juge souverain, qui anéantit également et les éloges et les critiques, le temps a prononcé et a mis une grande distance entre ces deux écrivains : l'un est un génie du premier ordre; l'au-

(*q*) Racine et Boileau étoient deux plats courtisans, qui approchoient du monarque avec l'étonnement de deux bourgeois de la rue Saint-Denis. Ce n'étoit pas ainsi qu'Horace fréquentoit Auguste. Rien de plus petit que les lettres de ces deux poëtes extasiés de se trouver à la cour. Il est difficile de concevoir de plus basses platitudes. Enfin, Racine mourut de chagrin, parce que Louis XIV l'avoit regardé de travers en traversant l'œil de bœuf.

tre, à quelques traits près empruntés des Grecs, n'est qu'un bel esprit, comme on l'a apprécié dans son siècle même. Dans le vôtre, les hommes n'avoient plus la même énergie; on vouloit du fini, et le grand a toujours quelque chose de rude et de grossier; le style étoit devenu le mérite principal, comme il arrive chez toutes les nations affoiblies et corrompues.

Je retrouvai le terrible Crébillon, qui a peint le crime sous les couleurs effrayantes qui le caractérisent. Ce peuple le lisoit quelquefois, mais on ne pouvoit consentir à le voir jouer.

On peut bien s'imaginer que je reconnus mon ami Lafontaine (*r*), également chéri et toujours lu. C'est le premier des poëtes moralistes, et Molière, juste appréciateur, avoit pressenti son immortalité. Il est vrai que la fable est le ton allégorique de l'esclave qui n'ose parler à son maître; mais comme elle tempère en même temps ce que

(*r*) C'est le confident de la nature; c'est le poëte par excellence, et j'admire l'audace de ceux qui font des fables après lui, avec la présomption de l'imiter.

la vérité peut avoir de dur, elle doit être long-temps précieuse sur un globe livré à toutes sortes de tyrans. La satyre n'est peut-être que l'arme du désespoir.

Que ce siècle avoit mis ce fabuliste inimitable au-dessus de ce Boileau (*s*), qui faisoit le dictateur au Parnasse, et qui, privé d'invention, de génie, de force, de grâce et de sentiment, n'avoit été qu'un versificateur exact et froid. On avoit conservé plusieurs autres fables, entre autres quelques-unes de la Motte et celles de Nivernois (*t*).

(*s*) Le critique qui, au lieu d'éclairer un auteur, ne veut que l'humilier, décèle sa vanité, son ignorance et sa jalousie; sa malignité ne peut lui permettre d'apercevoir nettement le bon et le mauvais d'un ouvrage. La critique n'est permise qu'à celui en qui les lumières, le discernement et la probité ne sont altérés par aucun intérêt personnel. O critique! comprends-toi bien, et si tu veux juger sainement de quelque chose, juge que livré à tes seules lumières tu ne sais juger de rien.

(*t*) Dans sept cents ans on ne se souviendra probablement point que ce charmant fabuliste a été un duc, un cordon bleu, mais bien qu'il fut un philosophe ingénieux.

Le poëte Rousseau me parut bien chétif : on avoit gardé quelques odes et cantates ; mais pour ses tristes épîtres, ses fatigantes et dures allégories, sa Mandragore, ses épigrammes, ouvrage d'un cœur dépravé, on pense bien que de telles ordures avoient subi le feu qu'elles méritoient depuis long-temps. Je ne peux nombrer ici toutes les salutaires mutilations qui avoient été faites dans plusieurs livres d'ailleurs renommés. Je ne vis aucun de ces poëtes frivolistes qui n'avoient flatté que le goût de leur siècle, qui avoient répandu sur les objets les plus sérieux ce vernis trompeur de l'esprit qui abuse la raison (*u*) : toutes ces saillies d'une imagination légère et emportée, réduites à leur juste valeur, s'étoient évaporées, comme ces étincelles qui ne brillent avec plus de vivacité que pour s'éteindre plutôt. Tous ces romanciers,

---

(*u*) Lorsque Hercule vit dans le temple de Vénus la statue d'Adonis, son favori, il s'écria : *Il n'y a point de divinité en toi !* On peut appliquer ce mot à tant d'ouvrages polis, délicats, ingénieux, efféminés.

soit historiques, soit moraux, soit politiques, chez qui les vérités isolées ne s'étoient rencontrées que par hasard, qui n'avoient pas sû les lier ensemble et les fortifier par leur liaison, et ceux qui n'avoient jamais vu un objet sous toutes ses faces et dans tous ses rapports, et ceux enfin qui, égarés par l'esprit de systême, n'avoient vu, n'avoient suivi que leurs propres idées; tous ces écrivains, dis-je, trompés par l'absence ou la présence du génie, étoient disparus, ou avoient été soumis à la serpe d'une judicieuse critique, laquelle n'étoit plus un instrument de dommage (*x*).

La sagesse et l'amour de l'ordre avoient présidé à cet utile abatis. Ainsi dans ces forêts épaisses où les branches entrelacées faisoient disparoître les routes où régnoit une ombre éternelle et mal saine, si l'in-

(*x*) Un bon esprit devroit indiquer un catalogue raisonné et approfondi des meilleurs livres en tout genre, et l'ordre et la manière de les lire, donner les propres observations qu'il auroit faites, et indiquer dans d'autres les morceaux les plus propres à faire penser.

dustrie de l'homme y porte le fer et la flamme, on voit naître et les sentiers fleuris et les doux rayons du soleil; il dissipe les ténèbres; la verdure plus animée récrée les yeux du voyageur qui peut traverser les routes sans crainte ni dégoût. J'aperçus dans un coin un livre curieux et qui me parut bien fait; il avoit pour titre : *des Réputations usurpées;* il motivoit les raisons qui avoient décidé de l'extinction de plusieurs livres, et du mépris attaché à la plume de certains écrivains admirés néanmoins de leur siècle. Le même livre redressoit les torts des contemporains des grands hommes, quand leurs adversaires avoient été injustes, jaloux ou aveuglés par quelqu'autre passion (*y*).

Je tombai sur un Voltaire. O ciel! m'é-

(*y*) Il reste un beau livre à faire, quoique déjà fait : *des grands événemens par de petites causes.* Mais quel est l'homme qui saisira le véritable fil? J'en indiquerai un autre qui conviendroit fort à notre siècle : *des hommes en place qui se sont rendus persécuteurs pour servir la bassesse de ceux qu'ils méprisoient;* encore un autre : *les crimes des souverains.*

criai-je,

criai-je, qu'il a perdu de son embonpoint ! Où sont ces vingt-six volumes *in-quarto*, émanés de sa plume brillante, intarissable? Si ce célèbre écrivain revenoit au monde, qu'il seroit étonné ! — Nous avons été obligés d'en brûler une bonne partie, me répondit-on. Vous savez que ce beau génie a payé un tribut un peu fort à la foiblesse humaine. Il précipitoit ses idées et ne leur donnoit pas le temps de mûrir. Il préféroit tout ce qui avoit un caractère de hardiesse à la lente discussion de la vérité. Rarement aussi avoit-il de la profondeur. C'étoit une hirondelle rapide, qui frisoit avec grâce et légèreté la surface d'un large fleuve, qui buvoit, qui humectoit en courant : il faisoit du génie avec de l'esprit. On ne peut lui refuser la première, la plus noble, la plus grande des vertus, l'amour de l'humanité. Il a combattu avec chaleur pour les intérêts de l'homme. Il a détesté, il a flétri la persécution, les tyrans de toute espèce. Il a mis sur la scène la morale raisonnée et touchante. Il a peint l'héroïsme sous ses véritables traits. Il a été enfin le plus grand poëte des Français. Nous avons

conservé son poëme, quoique le plan en soit mesquin ; mais le nom de Henri IV le rendra immortel. Nous sommes sur-tout idolâtres de ses belles tragédies où règne un pinceau si facile, si varié, si vrai. Nous avons conservé tous les morceaux de prose où il n'est pas bouffon, dur ou mauvais plaisant : c'est-là qu'il est vraiment original (z). Mais vous savez que vers les quinze

---

(z) Je chéris le peintre de la nature, qui laisse jouer son pinceau sur la toile, qui préfère une certaine liberté franche et hardie, qui vivifie les couleurs, à cette exactitude froide, à cette régularité qui me rappelle sans cesse l'art et son mensonge. Oh! qu'il sera brillant, l'écrivain livré tout entier à son génie, qui s'abandonne à des négligences volontaires, sème d'une main légère des traits heureux et mêlangés, daigne avoir des défauts, se plaît dans un certain désordre, et n'est jamais si intéressant que lorsqu'il se montre irrégulier. Voilà l'homme de goût par excellence, il sait que l'ennuyeuse symétrie n'enchante que les sots, que toutes les imaginations vives aiment qu'on leur prête encore des aîles, que c'est à cette vivacité heureuse qui réveille l'ame, qu'on doit la foule des lecteurs; que, comme le feu élémentaire, l'écrivain doit toujours être en action. Mais ce secret n'est que

dernières années de sa vie, il ne lui restoit plus que quelques idées qu'il représentoit sous cent faces diverses. Il rabachoit perpétuellement la même chose. Il livroit le combat à des gens qu'il auroit dû mépriser en silence. Il a eu le malheur d'écrire des injures plates et grossières contre *J. J. Rousseau*, et une fureur jalouse l'égaroit tellement alors, qu'il écrivoit sans esprit. Nous avons été obligés de brûler ces misères, qui l'eussent infailliblement déshonoré dans la postérité la plus reculée. Jaloux de sa gloire plus qu'il ne le fut, pour conserver le grand homme, nous avons détruit la moitié de lui-même.

Messieurs, je suis charmé, édifié de trouver ici J. J. Rousseau tout entier. Quel

---

pour le petit nombre; le plus grand travaille, sue, fait mille efforts, aspire à une perfection glaçante. Celui qui est né pour écrire, vif, étincelant, rapide, au-dessus des règles, jette du même trait de plume et son idée et le plaisir dans l'ame du lecteur. Voilà Voltaire : c'est un cerf qui parcourt le champ de la littérature; et ses prétendus imitateurs, ses froids copistes, tels que La H** et autres auteurs congelés, sont des tortues rampantes.

livre que cet Emile (*a*) ! Quelle ame sensible répandue dans ce beau roman de la Nouvelle Héloïse ! que d'idées fortes, étendues et politiques dans ses Lettres de la Montagne ! Quelle fierté, quelle vigueur dans ses autres productions ! Comme il pense, et comme il fait penser ! Tout me paroît digne d'être lu. Nous en avons jugé ainsi, reprit le bibliothécaire. L'orgueil étoit bien petit et bien cruel dans votre siècle, ajouta-t-il : vous ne l'avez pas entendu, en vérité ; la frivolité de votre esprit ne s'est pas donné la peine de le suivre : il avoit quelque raison de vous dédaigner. Vos philosophes eux-mêmes ont été peuples.... Mais je crois que nous sommes d'accord sur ce philosophe ; nous nous entendons, il est inutile d'en dire davantage.

En dérangeant les livres de la dernière armoire, je revis avec plaisir plusieurs ouvrages jadis chers à ma nation : L'esprit

(*a*) Que de platitudes imprimées contre cet immortel ouvrage ! Comment un homme ose-t-il écrire lors même qu'il ne sait pas lire !

des Lois, l'Histoire Naturelle, le livre de l'Esprit, commenté en quelques endroits (*b*). On n'avoit pas oublié l'Ami des Hommes, le Bélisaire, les œuvres de Linguet, ni les discours éloquens de Thomas (*c*), de Servan, de Dupaty, de le Tourneur, et les entretiens de Phocion. Je reconnus les ouvrages nombreux et philosophiques que le siècle de Louis XV avoit produits (*d*). On avoit refait l'Encyclopédie sur un plan plus heureux. Au lieu de ce misérable goût de réduire tout en dictionnaire, c'est-à-dire, de hacher les sciences par morceaux, on avoit présenté chaque

(*b*) L'araignée tire du poison de la même rose d'où l'abeille extrait un miel doux; ainsi un méchant trouve souvent de quoi nourrir sa perversité dans le même livre où le sage rencontre son plus grand contentement.

(*c*) Il n'y a plus de tribune aux harangues; mais l'éloquence n'est point décédée: elle parle, elle tonne encore quelquefois; et si elle ne peut rallumer en nous les sentimens vertueux, du moins elle nous confond et nous fait rougir.

(*d*) La philosophie qui s'occupe de la nature de l'homme, de la politique et des mœurs, s'empresse à répandre des lumières utiles; ses détracteurs sont des sots, ou de mauvais citoyens.

art en entier. On embrassoit d'un coup d'œil leurs différentes parties : c'étoient des tableaux vastes et précis qui se succédoient avec ordre : ils étoient liés entre eux par le fil d'une méthode intéressante et simple. Tout ce qu'on avoit écrit contre la religion chrétienne, avoit été brûlé comme livres devenus absolument inutiles.

Je demandai les historiens, et le bibliothécaire me dit : ce sont en partie nos peintres qui se sont chargés de cet emploi. Les faits ont une certitude physique, qui est du ressort de leur pinceau. Qu'est-ce que l'histoire ? Ce n'est au fond que la science des faits. Les réflexions, les raisonnemens sont de l'historien et non la chose même ; mais aussi les faits sont innombrables. Que de bruits populaires ! de fables surannées ! de détails sans fin ! Les affaires de chaque siècle sont les plus intéressantes de toutes pour les contemporains, et dans tous les siècles ce sont les seules qu'ils n'ont pu approfondir.

On a écrit laborieusement des faits antiques, étrangers, tandis que l'on détournoit son attention des faits présens. L'esprit de

conjecture brille aux dépens de l'exactitude. Les hommes ont si peu connu leur foiblesse, que plusieurs ont osé entreprendre des histoires universelles ; plus insensés que ces bons Indiens qui donnoient du moins quatre éléphans pour base au monde physique. Enfin l'histoire a été si défigurée, si hérissée de mensonges, de réflexions puériles, que le roman, devant tout esprit sensé, a paru trouver grâce en comparaison de ces histoires, où, comme sur une mer sans rives, on naviguoit sans boussole (*e*).

Nous avons fait un rapide extrait, peignant les siècles à grands traits, et ne montrant que les personnages qui ont véri-

(*e*) En réfléchissant sur la nature de l'esprit humain, on peut reconnoître l'impossibilité d'une histoire ancienne, véritable. La moderne choque moins le vraisemblable ; mais du vraisemblable à la vérité il y a toujours presque aussi loin que de la vérité au mensonge. Ainsi n'apprenons-nous rien dans les histoires modernes. Chaque historien accommode les faits à ses idées, à-peu-près comme un cuisinier apprête des viandes à sa manière : il faut dîner au gré du marmiton ; il faut lire au gré de l'écrivain.

tablement influé sur le destin des empires (*f*). Nous avons omis ces règnes où l'on ne voit que des batailles et des exemples de fureur. Il a fallu les taire, et ne présenter que ce qui pouvoit faire l'honneur de l'homme. Il est peut-être dangereux de tenir registre de tous les excès où s'est porté le crime. Le nombre des coupables semble servir d'excuse ; et moins on voit d'attentats, moins on est tenté d'en commettre. Nous avons traité la nature humaine, comme ce fils respectueux qui craignit de faire rougir son père, et qui couvrit d'un voile les désordres de l'ivresse.

Je m'approchai du bibliothécaire, et je lui demandai tout bas à l'oreille l'histoire du siècle de Louis XV, pour servir de suite au siècle de Louis XIV, de Voltaire.

(*f*) Je ne sais pourquoi en écrivant l'histoire on dit le règne de Charles VI, de Louis XIII ? Cest une manière fautive de s'énoncer. Cela induit en erreur un lecteur qui n'est pas philosophe. Un monarque qui le plus souvent n'a point influé sur son siècle doit rentrer dans la classe des hommes obscurs, et l'on doit dire, par exemple, après la mort de Henri IV, *nous allons peindre le siècle de Richelieu*, etc.

Cette histoire avoit été composée dans le vingtième siècle. Je n'en lus jamais de plus curieuse, de plus étonnante, de plus singulière. L'historien, en faveur de la bizarrerie des circonstances, n'avoit sacrifié aucun détail. Ma curiosité, mon étonnement redoubloient à chaque page. J'appris à réformer plusieurs de mes idées, et je compris que le siècle où l'on vit, est pour nous le siècle le plus reculé. Je ris, j'admirai beaucoup : mais je pleurai pour le moins tout autant.... Je n'en puis dire ici davantage : les événemens actuels sont comme ces pâtés qui ne deviennent bons à manger que lorsqu'ils sont refroidis (*g*).

(*g*) Tout se sait à la longue. Les secrets qu'on croyoit exactement renfermés, vont se rendre au public, comme les rivières vont à la mer : nos neveux sauront tout.

Aux yeux du philosophe il n'y a presque pas un peuple qui, dans son origine, ne soit coupable du crime d'avoir préparé le malheur de ses descendans, en recevant d'une manière aveugle ou trop précipitée une forme de gouvernement qui devoit par la suite peser sur la nation, à mesure qu'elle s'écarteroit du point fixe de son établissement.

Les conquêtes d'un héros, la valeur d'un soldat,

quelques qualités brillantes et particulières ne leur ont pas permis de réfléchir que les successeurs de ces hommes qu'ils chérissoient, pourroient ne pas leur ressembler, et qu'ils enleveroient à plusieurs générations la liberté de statuer sur leur destinée: qu'on appelleroit enfin par la suite révolte et rébellion la réclamation des droits les plus légitimes et les plus saints.

Après avoir ôté à une nation toutes ses libertés, on lui ôte enfin celle d'écrire et de penser; on étoufferoit la pensée dans son sanctuaire si on le pouvoit. L'écrivain courageux est puni de sa vertu et persécuté pour ses opinions. Les meilleures intentions passent pour une révolte commencée; si les chaînes ne sont pas forgées, on tâchera d'opprimer ces sentimens honnêtes sous le fléau du ridicule.

J'aime à voir les hommes, plutôt que de fléchir sous le despotisme qui contraint la pensée, s'échapper et glisser des mains de la tyrannie. La république de Venise se forme au milieu de la mer, celle des Suisses au milieu des Alpes, les Provinces-Unies dans des marais fangeux.

Tyrans, qui avez des chaînes, des prisons, des geoliers, des soldats et des bourreaux, vous pouvez donner des fers aux écrivains généreux; mais pour un qui périra dans les prisons, il en renaîtra dix. Le génie se régénère sous le marteau de la persécution. Tyrans de la pensée, vous ne l'anéantirez pas, vous ne gagnerez que la haine des cœurs justes et sensibles!

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome premier.

AVANT-PROPOS. Page *j*

CHAPITRE PREMIER. *Paris entre les mains d'un vieil Anglais.* 1

CHAP. II. *J'ai Sept Cents Ans.* 12

CHAP. III. *Je m'habille à la fripperie.* 17

CHAP. IV. *Les Porte-faix.* 22

CHAP. V. *Les Voitures.* 26

CHAP. VI. *Les Chapeaux brodés.* 31

CHAP. VII. *Le Pont débaptisé.* 36

CHAP. VIII. *Le Nouveau Paris.* 39

CHAP. IX. *Les Placets.* 55

CHAP. X. *L'Homme au Masque.* 58

CHAP. XI. *Les Nouveaux Testamens.* 64

CHAP. XII. *Le collége des Quatre-Nations.* 69

CHAP. XIII. *Où est la Sorbonne?* 81

CHAP. XIV. *L'Hôtel de l'Inoculation.* 90

CHAP. XV. *Théologie et Jurisprudence.* Page 93
CHAP. XVI. *Exécution d'un criminel.* 104
CHAP. XVII. *Pas si éloigné qu'on le pense.* 123
CHAP. XVIII. *Les Ministres de Paix.* 131
CHAP. XIX. *Le Temple.* 139
CHAP. XX. *Le Prélat.* 158
CHAP. XXI. *Communion des deux Infinis.* 161
CHAP. XXII. *Singulier Monument.* 178
CHAP. XXIII. *Le Pain, le Vin, etc.* 185
CHAP. XXIV. *Le Prince aubergiste.* 203
CHAP. XXV. *Histoire universelle.* 208
CHAP. XXVI. *Louis Quatorze.* 251
CHAP. XXVII. *Salle de Spectacles.* 261
CHAP. XXVIII. *Les Lanternes.* 277
CHAP. XXIX. *Le Convoi.* 285
L'ÉCLIPSE DE LUNE. 292
CHAP. XXX. *La Bibliothèque du Roi.* 301

Fin de la Table.

IAL
86-B
25786
v.1
LIBRARY